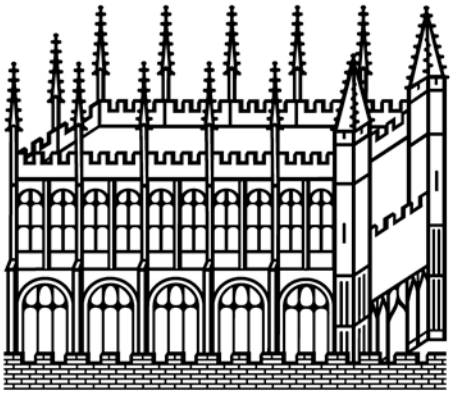


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

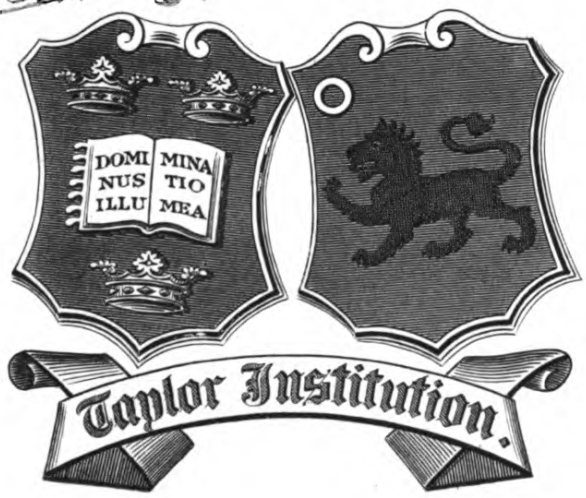
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

Purchased from Geering
for 8.5d Swiss fr. 1.2.23.

R.6.

148. a. 01.

Rom 6.



Rep.

148 x 21

TABLEAU

DE

PARIS.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.

Quærens quem devoret.

TOME I.

A AMSTERDAM.

1782.

TAYLOR INSTITUTION
OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

Cette édition du Tableau de Paris *en quatre volumes, imprimée ſous les yeux de l'auteur, eſt la ſeule qu'il avoue. Il prévient le public, qu'il n'a aucune part à celle dont le ſieur Samuel Fauche pere répand déjà les deux premiers volumes, promettant d'en compoſer deux autres des additions & augmentations, ainſi que de tous les chapitres nouveaux renfermés dans celle-ci : ce qui eſt abſolument impraticable, l'auteur ayant pris le ſoin de donner à ſes matieres un certain ordre & ayant retravaillé pluſieurs articles au point qu'il n'eſt pas poſſible d'en extraire les nouveautés ou les changemens, pour les placer ailleurs.*

L'édition du ſieur Samuel Fauche pere, déjà tronquée & fautive, ne peut donc être qu'une contre-façon mal-adroite de la premiere en deux volumes, qui parut au mois de juin 1781, *& qui, faite à cent lieues de l'auteur, eſt elle-même très-imparfaite.*

Nous devons encore prévenir le lecteur,

que pluſieurs chapitres de la premiere édition ne ſe trouveront pas dans la nôtre, parce qu'ils ſeront refaits en entier, & replacés dans les tomes V, VI & VII actuellement ſous preſſe.

Ces articles ſont : Les Egoïſtes. Ce qu'on ne voit point. Uſuriers. Tribunal des Maréchaux de France. Du Ton Militaire. Champs-de-Mars. Courſes de Chevaux. Duels. Triomphe de Voltaire. Janot. Journaux. Le vrai Journaliſte. Voitures publiques. Gluck. Révolution muſicale. Petites Affiches. Journal de Paris. Encan. La Saint-Louis. Tréteaux des Boulevards. Egoïſme des Corps. Luxe bourreau des Riches. Sibarite. Du Style. Style des hommes de Cour. De ceux qui, parlant bien, écrivent mal. Des petites Filles. Les Marmots. Raretés.

L'auteur a jugé à propos de corriger ces vingt-neuf chapitres, & de leur donner une plus grande étendue. On prie donc le lecteur de conſidérer toute autre édition, & notamment celle du ſieur Samuel Fauche pere, comme ſubreptice & incomplete.

PRÉFACE.

Je vais parler de Paris, non de ſes édifices, de ſes temples, de ſes monumens, de ſes curioſités, &c. aſſez d'autres ont écrit là-deſſus. Je parlerai des mœurs publiques & particulieres, des idées régnantes, de la ſituation actuelle des eſprits, de tout ce qui m'a frappé dans cet amas bizarre de coutumes folles ou raiſonnables, mais toujours changeantes. Je parlerai encore de ſa grandeur illimitée, de ſes richeſſes monſtrueuſes, de ſon luxe ſcandaleux. Il pompe, il aſpire l'argent & les hommes; il abſorbe & dévore les autres villes, *quærens quem devoret.*

J'ai fait des recherches dans toutes les claſſes de citoyens, & n'ai pas dédaigné les objets les plus éloignés de l'orgueilleuſe opulence, afin de mieux établir par ces oppoſitions la phyſionomie

morale de cette giganteſque capitale.

Beaucoup de ſes habitans ſont comme étrangers dans leur propre ville : ce livre leur apprendra peut-être quelque choſe, ou du moins leur remettra ſous un point de vue plus net & plus précis, des ſcenes qu'à force de les voir, ils n'appercevoient pour ainſi dire plus ; car les objets que nous voyons tous les jours, ne ſont pas ceux que nous connoiſſons le mieux.

Si quelqu'un s'attendoit à trouver dans cet ouvrage une deſcription *topographique* des places & des rues, ou une hiſtoire des faits antérieurs, il ſeroit trompé dans ſon attente. Je me ſuis attaché au moral & à ſes nuances fugitives ; mais il exiſte chez Moutard, imprimeur-libraire de la reine, un dictionnaire en quatre énormes volumes, avec approbation du cenſeur & privilege du roi, où l'on n'a pas oublié l'hiſtorique des châteaux, des colleges &

du moindre cul-de-ſac. S'il prenoit un jour fantaiſie au monarque de vendre ſa capitale, ce gros dictionnaire pourroit tenir lieu, je crois, de catalogue ou d'inventaire.

Je n'ai fait ni *inventaire* ni *catalogue*; j'ai crayonné d'après mes vues; j'ai varié mon *Tableau* autant qu'il m'a été poſſible; je l'ai peint ſous pluſieurs faces; & le voici, tracé tel qu'il eſt ſorti de deſſous ma plume, à meſure que mes yeux & mon entendement en ont raſſemblé les parties.

Le lecteur rectifiera de lui-même ce que l'écrivain aura mal vu, ou ce qu'il aura mal peint; & la comparaiſon donnera peut-être au lecteur une envie ſecrete de revoir l'objet & de le comparer.

Il reſtera encore beaucoup plus de choſes à dire que je n'en ai dites, & beaucoup plus d'obſervations à faire que je n'en ai faites; mais il n'y a qu'un

fou & un méchant, qui ſe permettent d'écrire tout ce qu'ils ſavent ou tout ce qu'ils ont appris.

Quand j'aurois les cent bouches, les cent langues & la voix de fer, dont parlent Homere & Virgile, on jugera qu'il m'eût été impoſſible d'expoſer tous les contraſtes de la grande ville; contraſtes rendus plus ſaillans par le rapprochement. Quand on a dit, *c'eſt l'abregé de l'univers*, on n'a rien dit; il faut le voir, le parcourir, examiner ce qu'il renferme, étudier l'eſprit & la ſottiſe de ſes habitans, leur molleſſe & leur invincible caquet; contempler enfin l'aſſemblage de toutes ces petites coutumes du jour ou de la veille, qui font des loix particulieres, mais qui ſont en perpétuelle contradiction avec les loix générales.

Suppoſez mille hommes faiſant le même voyage: ſi chacun étoit obſervateur, chacun écriroit un livre différent ſur ce

ſujet, & il reſteroit encore des choſes vraies & intéreſſantes à dire, pour celui qui viendroit après eux.

J'ai peſé ſur pluſieurs abus. L'on s'occupe aujourd'hui plus que jamais de leur réforme. Les dénoncer c'eſt préparer leur ruine. Quelques-uns même, tandis que je tenois la plume, ſont tombés. J'en conviendrai avec plaiſir; mais l'époque auſſi en eſt trop récente pour que ce que j'ai dit puiſſe être tout-à-fait hors de propos.

Malgré nos vœux ardens pour que tout ce qui eſt encore barbare ſe métamorphoſe & s'épure, pour que le bien, fruit tardif des lumieres, ſuccede au long déluge de tant d'erreurs, cette ville tient encore à toutes les idées baſſes & rétrécies que les ſiecles d'ignorance ont amenées. Elle ne peut s'en dégager tout-à-coup, parce qu'elle eſt fondue, pour ainſi dire, avec ſes ſcories.

Une ville commençante & ſortant

des mains d'un gouvernement formé, eſt plus propre à être travaillée & perfectionnée, que ces villes antiques où l'on connoît des loix imparfaites & embrouillées, des coutumes religieuſes que l'on ridiculiſe, & des uſages civils que l'on viole. Les abus multipliés s'y défendent, parce que le petit nombre qui retient le gage de la puiſſance, les richeſſes, proſcrit les idées ſaines & nouvelles, les principes reſtaurateurs, & ferme l'oreille au cri public. En vain l'on attaque l'édifice du menſonge; il eſt cimenté. On veut le reprendre ſous œuvre : c'eſt une tâche bien plus pénible que ſi on vouloit le reconſtruire à neuf. On adopte quelques modifications; elles ne s'accordent pas avec l'enſemble, qui perſiſte à être vicieux. Les plus beaux raiſonnemens ſe gravent dans les livres, mais la moindre pratique du bien offre des difficultés inſurmontables. Tous les petits intérêts particuliers,

roidis par une poſſeſſion abuſive & chere, combattent l'intérêt général, qui n'a ſouvent qu'un ſeul homme pour défenſeur. Heureuſes donc les villes qui, comme les individus, n'ont point encore pris leur pli ! Elles ſeules peuvent aſpirer à des loix unanimes, profondes & ſages.

Je dois avertir que je n'ai tenu dans cet ouvrage que le pinceau du *peintre*, & que je n'ai preſque rien donné à la réflexion du *philoſophe*. Il eût été facile de faire de ce *Tableau* un livre ſatyrique ; je m'en ſuis ſévérement abſtenu. Chaque chapitre appelloit une déſignation particuliere ; je l'ai rejetée à chaque chapitre. La ſatyre qui perſonnifie eſt toujours un mal, en ce qu'elle ne corrige point, qu'elle irrite, qu'elle endurcit, & ne ramene point au droit ſentier. Je n'ai tracé que des peintures générales, & l'amour même du bien public ne m'a point égaré au-delà.

Je me ſuis plû à tracer ce *Tableau* d'après des figures vivantes. Aſſez d'autres ont peint avec complaiſance les ſiecles paſſés, je me ſuis occupé de la génération actuelle & de la phyſionomie de mon ſiecle, parce qu'il eſt bien plus intéreſſant pour moi que l'hiſtoire incertaine des Phéniciens & des Egyptiens. Ce qui m'environne a des droits particuliers à mon attention. Je dois vivre au milieu de mes ſemblables, plutôt que de me promener dans Sparte, dans Rome & dans Athenes. Les perſonnages de l'antiquité ont de très-belles têtes à peindre : d'accord ; mais elles ne ſont plus pour moi qu'un objet de pure curioſité. Mon contemporain, mon compatriote, voilà l'individu que je dois ſpécialement connoître, parce que je dois communiquer avec lui, & que toutes les nuances de ſon caractere me deviennent par-là même infiniment précieuſes.

Si vers la fin de chaque ſiecle un écrivain judicieux avoit fait un tableau général de ce qui exiſtoit autour de lui ; qu'il eût dépeint, tels qu'il les avoit vus, les mœurs & les uſages ; cette ſuite formeroit aujourd'hui une galerie curieuſe d'objets comparatifs ; nous y trouverions mille particularités que nous ignorons : la morale & la législation auroient pu y gagner. Mais l'homme dédaigne ordinairement ce qu'il a ſous les yeux, il remonte à des ſiecles décédés ; il veut deviner des faits inutiles, des uſages éteints, ſur leſquels il n'aura jamais de réſultat ſatisfaiſant, ſans compter l'immenſité des diſcuſſions oiſeuſes & ſtériles, où il ſe perd.

J'oſe croire que, dans cent ans, on reviendra à mon *Tableau*, non pour le mérite de la peinture, mais parce que mes obſervations, quelles qu'elles ſoient, doivent ſe lier aux obſervations du ſiecle qui va naître, & qui mettra à

profit notre folie & notre raiſon. La connoiſſance du peuple parmi lequel il vit, ſera donc toujours la plus eſſentielle à tout écrivain qui ſe propoſera de dire quelques vérités utiles, propres à corriger l'erreur du moment; & je puis dire que c'eſt la ſeule gloire à laquelle j'ai aſpiré.

Si, en cherchant de tous côtés matiere à mes crayons, j'ai rencontré plus fréquemment, dans les murailles de la capitale, la miſere hideuſe que l'aiſance honnête, & le chagrin & l'inquiétude plutôt que la joie & la gaieté, jadis attribuées au peuple Pariſien; que l'on ne m'impute point cette couleur triſte & dominante : il a fallu que mon pinceau fût fidele. Il enflammera peut-être d'un nouveau zele le génie des adminiſtrateurs modernes, & déterminera la généreuſe compaſſion de quelques ames actives & ſublimes. Je n'ai jamais écrit une ligne que dans cette

douce perſuaſion ; & ſi elle m'abandonnoit, je n'écrirois plus.

Toute idée patriotique (je me plais à le croire) a un germe inviſible, qu'on peut comparer au germe phyſique des plantes qui, long-tems foulées aux pieds, croiſſent avec le tems, ſe développent & s'élevent.

Je ſais que le bien ſort quelquefois du mal ; qu'il eſt des abus inévitables ; qu'une ville populeuſe & corrompue doit s'eſtimer heureuſe, lorſqu'au défaut de vertus, on compte du moins dans ſon ſein peu de grands crimes ; que dans ce choc de paſſions inteſtines & concentrées, un repos apparent eſt déjà beaucoup. Je le répete, je n'ai voulu que *peindre*, & non *juger*.

Ce que j'ai recueilli de mes obſervations particulieres, c'eſt que l'homme eſt un animal ſuſceptible des modifications les plus variées & les plus étonnantes ; c'eſt que la vie pariſienne eſt

peut-être, dans l'ordre de la nature; comme la vie errante des Sauvages de l'Afrique & de l'Amérique; c'eſt que les chaſſes de deux cents lieues & les ariettes de l'opéra comique ſont des pratiques également ſimples & naturelles; c'eſt qu'il n'y a point de contradiction dans ce que l'homme fait, parce qu'il étend le pouvoir de ſon intelligence & de ſon caprice aux deux bouts de la chaîne qu'il parcourt; de là cette infinité de formes qui métamorphoſent réellement l'individu d'après le lieu, les circonſtances, les tems. Il ne faut pas plus être étonné des recherches du luxe dans le palais de nos Craſſus, que des raies rouges & bleues que les Sauvages impriment ſur leurs membres par inciſions.

Mais ſi ce ſont les comparaiſons, comme je n'en doute point, qui le plus ſouvent tuent le bonheur, j'avouerai en même tems qu'il eſt preſqu'im-

poſſible d'être heureux à Paris, parce que les jouiſſances hautaines des riches y pourſuivent de trop près les regards de l'indigent. Il a lieu de ſoupirer, en voyant ces prodigalités ruineuſes, qui n'arrivent jamais juſqu'à lui. Il eſt bien au-deſſous du payſan, du côté du bonheur; c'eſt l'homme de la terre, j'oſerai le dire, le moins pourvu pour ſon beſoin; il tremblera de céder au penchant de la nature; & s'il y cede, il fera des enfans *dans un grenier.* N'y a-t-il pas alors contradiction manifeſte entre *naiſſance* & *non-propriété?* Ses facultés ſeront abâtardies, & ſes jours ſeront précaires. Les ſpectacles, les arts, les doux loiſirs, la vue du ciel & de la campagne; rien de tout cela n'exiſte pour lui: là enfin, il n'y a plus de rapport ni de compenſation entre les différens états de la vie; là, la tête tourne dans l'ivreſſe du plaiſir ou dans le tourment du déſeſpoir.

Etes-vous dans l'état médiocre ? Vous ſeriez fortuné par-tout ailleurs : à Paris vous ſerez pauvre encore. On a dans la capitale, des paſſions que l'on n'a point ailleurs. La vue des jouiſſances invite à jouir auſſi. Tous les acteurs qui jouent leur rôle ſur ce grand & mobile théatre, vous forcent à devenir acteur vous-même. Plus de tranquillité ; les deſirs deviennent plus vifs ; les ſuperfluités ſont des beſoins ; & ceux que donnent la nature, ſont infiniment moins tyranniques que ceux que l'opinion nous inſpire.

Enfin, l'homme qui ne veut pas ſentir la pauvreté & l'humiliation plus affreuſe qui la ſuit, l'homme que bleſſe à juſte titre le coup-d'œil mépriſant de la richeſſe inſolente, qu'il s'éloigne, qu'il fuie, qu'il n'approche jamais de la capitale.

TABLEAU
DE PARIS.

CHAPITRE PREMIER.

Coup-d'œil général.

Un homme à Paris, qui ſait réfléchir, n'a pas beſoin de ſortir de l'enceinte de ſes murs pour connoître les hommes des autres climats; il peut parvenir à la connoiſſance entiere du genre humain, en étudiant les individus qui fourmillent dans cette immenſe capitale. On y trouve des Aſiatiques couchés toute la journée ſur des piles de carreaux, & des Lapons qui végetent dans des caſes étroites;

des Japonnois qui ſe font ouvrir le ventre à la moindre diſpute ; des Eſquimaux qui ignorent le tems où ils vivent ; des Negres qui ne ſont pas noirs, & des Quakers qui portent l'épée. On y rencontre les mœurs, les uſages & le caractere des peuples les plus éloignés ; le chymiſte adorateur du feu ; le curieux idolâtre, acheteur de ſtatues ; l'Arabe vagabond, battant chaque jour les remparts, tandis que le Hottentot & l'Indien oiſifs ſont dans les boutiques, dans les rues, dans les cafés. Ici demeure un charitable Perſan qui donne des remedes aux pauvres ; & ſur le même pallier, un uſurier antropophage. Enfin, les Brachmanes, les Faquirs dans leur exercice pénible & journalier n'y ſont pas rares, ainſi que les Groënlandois qui n'ont ni temples ni autels. Ce qu'on rapporte de l'antique & voluptueuſe Babylone, ſe réaliſe toûs les ſoirs dans un temple dédié à l'harmonie.

On a dit qu'il fallait reſpirer l'air de Paris, pour perfectionner un talent quelconque. Ceux qui n'ont point viſité la capitale, en

effet, ont rarement excellé dans leur art. L'air de Paris, ſi je ne me trompe, doit être un air particulier. Que de ſubſtances ſe fondent dans un ſi petit eſpace ! Paris peut être conſidéré comme un large creuſet, où les viandes, les fruits, les huiles, les vins, le poivre, la cannelle, le ſucre, le café, les productions les plus lointaines viennent ſe mêlanger ; & les eſtomacs ſont les fourneaux qui décompoſent ces ingrédiens. La partie la plus ſubtile doit s'exhaler & s'incorporer à l'air qu'on reſpire : que de fumée ! que de flammes ! quel torrent de vapeurs & d'exhalaiſons ! comme le ſol doit être profondément imbibé de tous les ſels que la nature avait diſtribués dans les quatre parties du monde ! Et comment de tous ces ſucs raſſemblés & concentrés dans les liqueurs qui coulent à grands flots dans toutes les maiſons, qui rempliſſent des rues entieres (comme la rue des Lombards), ne réſulterait-il pas dans l'athmoſphere des parties atténuées qui pinceroient la fibre là plutôt qu'ailleurs ? Et de là naiſſent peut-être ce ſentiment

vif & léger qui diſtingue le Pariſien, cette étourderie, cette fleur d'eſprit qui lui eſt particuliere. Ou ſi ce ne ſont pas ces particules animées qui donnent à ſon cerveau ces vibrations qui enfantent la penſée, les yeux, perpétuellement frappés de ce nombre infini d'arts, de métiers, de travaux, d'occupations diverſes, peuvent-ils s'empêcher de s'ouvrir de bonne heure, & de contempler dans un âge où ailleurs on ne contemple rien? Tous les ſens ſont interrogés à chaque inſtant; on briſe, on lime, on polit, on façonne; les métaux ſont tourmentés & prennent toutes ſortes de formes. Le marteau infatigable, le creuſet toujours embraſé, la lime mordante toujours en action, applatiſſent, fondent, déchirent les matieres, les combinent, les mêlent. L'eſprit peut-il demeurer immobile & froid, tandis que, paſſant devant chaque boutique, il eſt ſtimulé, éveillé de ſa léthargie par le cri de l'art qui modifie la nature? Partout la ſcience vous appelle & vous dit, *voyez*. Le feu, l'eau, l'air travaillent dans les atteliers

des forgerons, des tanneurs, des boulangers; le charbon, le ſoufre, le ſalpêtre font changer aux objets & de noms & de formes; & toutes ces diverſes élaborations, ouvrages momentanés de l'intelligence humaine, font raiſonner les têtes les plus ſtupides.

Trop impatient pour vous livrer à la pratique, voulez-vous voir la théorie? Les profeſſeurs dans toutes les ſciences ſont montés dans les chaires & vous attendent; depuis celui qui diſſeque le corps humain à l'académie de chirurgie, juſqu'à celui qui analyſe au College Royal un vers de Virgile. Aimez-vous la morale? les théatres offrent toutes les ſcenes de la vie humaine: êtes-vous diſpoſé à ſaiſir les miracles de l'harmonie? au défaut de l'opéra, les cloches dans les airs éveillent les oreilles muſicales: êtes-vous peintre? la livrée bigarrée du peuple, & la diverſité des phyſionomies, & les modeles les plus rares, toujours ſubſiſtans, invitent vos pinceaux: êtes-vous frivoliſte? admirez la main légere de cette marchande

de modes, qui décore ſérieuſement une poupée, laquelle doit porter les modes du jour au fond du Nord & juſques dans l'Amérique ſeptentrionale : aimez-vous à ſpéculer ſur le commerce ? voici un lapidaire qui vend dans une matinée pour cinquante mille écus de diamans, tandis que l'épicier ſon voiſin vend pour cent écus par jour, en différens détails qui ne paſſent pas ſouvent trois à quatre ſols ; ils ſont tous deux marchands, & leur degré d'utilité eſt bien différent.

Non, il eſt impoſſible à quiconque a des yeux, de ne point réfléchir, malgré qu'il en ait. Le baptême qui coupe l'enterrement ; le même prêtre qui vient d'exhorter un moribond, & qu'on appelle pour marier deux jeunes époux, tandis que le notaire a parlé de mort le jour même de leur tendre union ; la prévoyance des loix pour deux cœurs amoureux qui ne prévoient rien ; la ſubſiſtance des enfans aſſurée avant qu'ils ſoient nés ; & la joie folâtre de l'aſſemblée au milieu des objets les plus ſérieux ; tout a droit

d'intéreſſer l'obſervateur attentif.

Un carroſſe vous arrête, ſous peine d'être moulu ſur le pavé; voici qu'un pauvre couvert de haillons tend la main à un équipage doré, où eſt enfoncé un homme épais qui, retranché derriere ſes glaces, paroît aveugle & ſourd; une apoplexie le menace, & dans dix jours il ſera porté en terre, laiſſant deux ou trois millions à d'avides héritiers qui riront de ſon trépas, tandis qu'il refuſoit de légers ſecours à l'infortuné qui l'imploroit d'une voix touchante.

Que de tableaux éloquens qui frappent l'œil dans tous les coins des carrefours, & quelle galerie d'images, pleine de contraſtes frappans pour qui ſait voir & entendre!

La prodigieuſe conformation de huit cents mille hommes entaſſés & vivant ſur le même point, parmi leſquels il y a deux cents mille gourmands ou gaſpilleurs, conduit au premier raiſonnement politique. Le duc ne paie pas le pain plus cher que le porte-faix qui en mange trois fois plus. Comment n'être

pas étonné de cet ordre incroyable qui regne dans une ſi grande confuſion de choſes ? Il laiſſe appercevoir ce que peuvent de ſages loix, combien elles ont été lentes à ſe former, quelle machine compliquée & ſimple eſt cette police vigilante ; & l'on découvre du même coup-d'œil les moyens de la perfectionner ſans gêner cette liberté honnête & précieuſe, l'attribut le plus cher à tout citoyen.

Si l'on a le goût des voyages, tout en déjeûnant dans une bonne maiſon, l'on ſe promene bien loin en imagination. La Chine & le Japon ont fourni la porcelaine où bouillonne le thé odoriférant de l'Aſie ; on prend avec une cuiller arrachée des mines du Pérou le ſucre que de malheureux Negres, tranſplantés d'Afrique, ont fait croître en Amérique ; on eſt aſſis ſur une étoffe brillante des Indes, pour laquelle trois grandes puiſſances ſe ſont fait une guerre longue & cruelle ; & ſi l'on veut être informé des faits de ces débats, en étendant la main l'on ſaiſit

ſur une feuille volante l'hiſtoire récente & fugitive des quatre parties du monde ; on y parle du conclave & d'une bataille, d'un viſir étranglé & d'un nouvel académicien ; enfin juſqu'au ſinge & au perroquet de la maiſon, tout vous rappelle les miracles de la navigation & l'ardente induſtrie de l'homme.

En mettant la tête à la fenêtre, on conſidere l'homme qui fait des ſouliers pour avoir du pain, & l'homme qui fait un habit pour avoir des ſouliers, & l'homme qui ayant des habits & des ſouliers, ſe tourmente encore pour avoir de quoi acheter un tableau. On voit le boulanger & l'apothicaire, l'accoucheur & celui qui enterre, le forgeron & le joaillier, qui travaillent pour aller ſucceſſivement chez le boulanger, l'apothicaire, l'accoucheur & le marchand de vin.

CHAPITRE II.

Les Greniers.

PARLONS d'abord de la partie la plus curieuſe de Paris, *les greniers*. Comme dans la machine humaine le ſommet renferme la plus noble partie de l'homme, l'organe penſant, ainſi dans cette capitale le génie, l'induſtrie, l'application, la vertu occupent la région la plus élevée. Là, ſe forme en ſilence le peintre; là, le poëte fait ſes premiers vers; là, ſont les enfans des arts, pauvres & laborieux, contemplateurs aſſidus des merveilles de la nature, donnant des inventions utiles & des leçons à l'univers; là, ſe méditent tous les chefs-d'œuvres des arts; là, on écrit un mandement pour un évêque, un diſcours pour un avocat général, un livre pour un futur miniſtre, un projet qui va changer la face de l'état, la piece de théatre qui doit enchanter la nation. Allez

demander à Diderot s'il voudroit quitter ſon logement pour aller demeurer au Louvre, & écoutez ſa réponſe. Preſque point d'hommes célebres, qui n'aient commencé par habiter un grenier. J'y ai vu l'auteur d'Emile, pauvre, fier & content. Lorſqu'ils en deſcendent, les écrivains perdent ſouvent tout leur feu; ils regrettent les idées qui les maîtriſoient lorſqu'ils n'avoient que le haut des cheminées pour perſpective. Greuze, Fragonard, Vernet, ſe ſont formés dans des greniers; ils n'en rougiſſent point, c'eſt là leur plus beau titre de gloire.

Que le riche eſcalade ces hautes demeures pour y apporter quelques parcelles d'or, & tirer un profit conſidérable des travaux de jeunes artiſtes preſſés de vivre & encore inconnus. Le riche eſt utile, quoiqu'il ſoit dirigé par l'avarice, & qu'il cherche à tirer parti de l'indigence où languit l'ouvrier; mais puiſqu'il a fait le voyage, qu'il frappe à la porte voiſine..... Oſera-t-il entrer? Les horreurs de la miſere vont l'inveſtir & atta-

quer tous ſes ſens : il verra des enfans nus qui manquent de pain ; une femme qui, malgré la tendreſſe maternelle, leur diſpute quelques alimens ; & le travail du malheureux devenir inſuffiſant pour payer des denrées que greve le plus cruel des impôts. On a falſifié la nourriture du miſérable, & il ne mange preſque plus rien tel qu'il eſt ſorti des mains de la nature. Le cri de l'infortuné retentit ſous ces toits entr'ouverts & reſſemble au vain ſon des cloches dont il eſt voiſin, qui ébranle l'air & s'évanouit ; la langueur le conſume, en attendant que l'hôpital s'ouvre & l'engloutiſſe.

Quand cet infortuné s'éveille le matin pour recommencer ſes pénibles & infructueux travaux, il entend le char de la fortune, qui en rentrant fait trembler la maiſon. L'homme opulent & débauché, voiſin du malheureux par le local, éloigné de lui à mille lieues par le cœur, ſe couche, fatigué du plaiſir, lorſque l'autre s'arrache au ſommeil. Le riche a perdu ou gagné ſur une carte ce qui auroit ſuffi à

l'entretien d'une famille entiere, & il ne lui vient point à l'idée de ſoulager les ſouffrances de ſon ſemblable.

L'écrivain eſt ſouvent placé entre ces contraſtes frappans, & voilà pourquoi il devient véhément & ſenſible; il a vu de près la miſere de la portion la plus nombreuſe d'une ville qu'on appelle opulente & ſuperbe; il en conſerve le ſentiment profond. S'il eût été heureux, il y a mille idées touchantes & patriotiques qu'il n'eût pas eues. Orateur du plus grand nombre, & conſéquemment des infortunés, il doit défendre leur cauſe; mais la défend-on quand on n'a pas ſenti le malheur d'autrui, c'eſt-à-dire, quand on ne l'a point partagé?

CHAPITRE III.

Grandeur démeſurée de la Capitale.

Vu politiquement, Paris eſt trop grand : c'eſt un chef démeſuré pour le corps de l'état ; mais il ſerait plus dangereux aujourd'hui de couper la loupe que de la laiſſer ſubſiſter ; il eſt des maux qui, une fois enracinés, ſont indeſtructibles.

Les grandes villes ſont fort du goût du gouvernement abſolu : auſſi fait-il tout pour y entaſſer les hommes ; il y appelle les grands propriétaires par l'appât du luxe & des jouiſſances ; il y précipite la foule, comme on enclave des moutons dans un pré, afin que la gueule des mâtins ayant une moindre ſurface à parcourir, puiſſe les ranger plus facilement ſous la loi commune. Enfin Paris eſt un gouffre où ſe fond l'eſpece humaine ; c'eſt là qu'elle eſt ſous la clef ; on n'entre, on ne ſort que ſous des guichets où regnent des yeux

d'Argus. Des barrieres de ſapin, plus reſpectées que ne le ſeraient des murailles de pierres bordées de canons, arrêtent les denrées les plus néceſſaires à la vie, & leur impoſent une taxe que le pauvre ſupporte ſeul ; car, diſpenſé de tous les plaiſirs, il ne l'eſt pas du beſoin de manger. Il ne tiendroit qu'au prince d'affamer la ville ; il tient en cage ſes bons & fideles ſujets ; & s'il étoit mécontent, il pourroit leur refuſer la béquée : avant qu'ils puſſent forcer les barreaux, les trois quarts ſe ſeroient mangés, ou ſeroient morts de faim.

Il faut que tout le monde vive ; car la premiere loi eſt de ſubſiſter. Je vois cette ville floriſſante, mais aux dépens de la nation entiere. Ces maiſons à ſix étages tous peuplés, aſpirent les moiſſons & les vignes à cinquante lieues à l'entour ; ces laquais, ces baladins, ces abbés, ces batteurs de pavé ne ſervent ni l'état ni la ſociété ; il faut cependant que tout cela ſubſiſte, comme le dira mon premier chapitre ſur la législation, intitulé, *De l'eſtomac de l'homme.* Il y a des maux poli-

tiques qu'il faut tolérer, tant qu'on ne peut y remédier d'une maniere ſûre; telle eſt l'étendue de la capitale: on ne fera pas refluer ſur les terres ceux qui habitent les chambres garnies & les greniers. Ils n'ont rien, pas même des bras, puiſqu'ils ſont énervés. Arrêterez-vous aux portes ceux qui entrent? Conſervez donc l'énorme loupe, puiſque vous ne pouvez l'extirper ſans mettre en danger le corps politique; d'ailleurs.... Mais n'anticipons point ſur ce que nous avons à faire ſentir ſur cette ville qui ſera toujours chere à un gouvernement dont la tête eſt auſſi diſproportionnée que la capitale l'eſt au royaume.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Phyſionomie de la grande Ville.

VOULEZ-VOUS juger Paris phyſiquement ? Montez ſur les tours Notre-Dame. La ville eſt ronde comme une citrouille ; le plâtre qui forme les deux tiers matériels de la ville, & qui eſt tout à la fois blanc & noir, annonce qu'elle eſt bâtie de craie, & qu'elle repoſe ſur la craie. La fumée éternelle, qui s'éleve de ces cheminées innombrables, dérobe à l'œil le ſommet pointu des clochers ; on voit comme un nuage qui ſe forme au-deſſus de tant de maiſons, & la tranſpiration de cette ville eſt pour ainſi dire ſenſible.

La riviere qui la partage, la coupe preſque régulièrement en deux portions égales ; mais les édifices ſe portent depuis quelques années du côté du nord.

Je paſſerai ſous ſilence ſa poſition topo-

graphique, ainſi que la deſcription de ſes édifices, de ſes monumens, de ſes curioſités en tout genre ; parce que je fais plus de cas du tableau de l'eſprit & du caractere de ſes habitans, que de toutes ces nomenclatures qu'on trouvera dans les *Etrennes mignonnes.* C'eſt au moral que je me ſuis attaché ; il ne faut que des yeux pour voir le reſte.

Je dois ſeulement conſidérer que ſon ciel en général eſt ſujet à la plus grande inconſtance, & beaucoup plus humide que froid. L'eau de la Seine eſt légérement purgative ; & l'on dit proverbialement, *qu'elle ſort de la cuiſſe d'un ange.* La fibre y eſt molle & détendue ; l'épaiſſeur de l'athmoſphere en relâche le ton, & les couleurs vives ſont rares ſur les viſages.

Le quartier le plus ſain eſt le fauxbourg Saint-Jacques, habité par le petit peuple ; & le quartier le plus mal-ſain eſt celui de la Cité.

Pourquoi cette ſuperbe ville n'eſt-elle pas ſituée au lieu où eſt Tours ? Elle ſerait

d'ailleurs au centre du royaume. Le beau ciel de la Touraine ſerait plus convenable à ſa population : placée ſur les bords de la Loire, elle aurait des avantages infinis qu'elle n'a pas, & que les richeſſes & le travail ne ſauraient lui apporter.

Ses environs ſont variés, charmans, délicieux ; c'eſt la nature cultivée, ſans que l'art l'étouffe ; on y trouve une foule de jardins, d'allées, de promenades, qu'on ne trouve que près de la capitale. A quatre lieues à la ronde, tout eſt orné par les mains de l'opulence ; & le cultivateur qui en féconde les terres, n'eſt pas abſolument malheureux.

Mais on ne ſaurait auſſi, à huit ou dix lieues à la ronde, tirer un coup de fuſil. *Les plaiſirs du roi* & les terres des princes ont envahi tous les droits de chaſſe. Les loix arbitraires faites à ce ſujet, portent une empreinte de ſévérité, pour ne pas dire de cruauté, qui contraſte avec les autres loix du royaume. Tuer une perdrix, devient un délit que les galeres ſeules peuvent expier.

Les gardes-chaſſe pourſuivent les braconniers avec plus de vigilance & d'ardeur, que la maréchauſſée ne pourſuit les voleurs & les aſſaſſins. Enfin les gardes-chaſſe tuent, & (choſe épouvantable!) ces meurtres demeurent impunis. Oſerai-je dire qu'on les a vu récompenſés, & par un prince qui d'ailleurs paſſe pour humain?

Les princes ſont durs, inexorables, ſur l'article de la chaſſe, & exercent une véritable tyrannie.

CHAPITRE V.

Les Carrieres.

POUR bâtir Paris dans ſon origine, il a fallu prendre la pierre dans les environs; la conſommation n'en a pas été mince. Paris s'agrandiſſant, on a bâti inſenſiblement les fauxbourgs ſur les anciennes carrieres; de ſorte que tout ce qu'on voit en-dehors, manque eſſentiellement dans la terre aux

fondemens de la ville : de là les concavités effrayantes qui ſe trouvent aujourd'hui ſous les maiſons de pluſieurs quartiers ; elles portent ſur des abymes. Il ne faudroit pas un choc bien conſidérable, pour ramener les pierres au point d'où on les a enlevées avec tant d'effort ; huit perſonnes enſevelies dans un gouffre de cent cinquante pieds de profondeur, & quelques autres accidens moins connus, ont excité enfin la vigilance de la police & du gouvernement ; & de fait, on a étayé en ſilence les édifices de pluſieurs quartiers, en leur donnant dans ces obſcurs ſouterreins un appui qu'ils n'avoient pas.

Tout le fauxbourg Saint-Jacques, la rue de la Harpe, & même la rue de Tournon, portent ſur d'anciennes carrieres, & l'on a bâti des pilaſtres pour ſoutenir le poids des maiſons. Que de matiere à réflexions, en conſidérant cette grande ville formée, ſoutenue par des moyens abſolument contraires ! ces tours, ces clochers, ces voûtes des temples, autant de ſignes qui diſent à

l'œil : ce que nous voyons en l'air manque ſous nos pieds.

CHAPITRE VI.

Où eſt le Gouvernement féodal ?

CETTE nobleſſe qui vivait il y a deux cents ans dans ſes châteaux, répugnait à venir dans la grande ville : auſſi que n'a-t-on pas fait en France pour lui faire déſerter les donjons épars qu'elle habitoit dans les campagnes ? De là elle bravoit ſouvent des ordres arbitraires : elle avoit un rang ; mais lorſque les graces du ſouverain ne ſe ſont plus manifeſtées que dans tel bureau ; lorſqu'un point unique, attractif & central s'eſt établi, où tout ce qui étoit dans le cercle devoit aboutir, il a fallu quitter les antiques châteaux ; ils ſont tombés en ruine, & avec eux la force des ſeigneurs. On les a étourdis avec toute la pompe qui environne les cours ; on a inſtitué des fêtes pour les amol-

lir ; les femmes, qui vivoient dans la ſolitude & dans les devoirs de l'économie domeſtique, ſe ſont trouvé flattées d'attirer les regards ; leur coquetterie, leur ambition naturelle y ont trouvé leur compte ; elles ont brillé près du trône, à raiſon de leurs charmes. Il a fallu que leurs eſclaves ne s'éloignaſſent point du ſéjour de leur puiſſance ; elles ſont devenues les reines de la ſociété & les arbitres du goût & des plaiſirs ; elles ont vu avec indifférence leurs peres, leurs époux, leurs fils humiliés, pourvu qu'elles continuaſſent à s'agiter dans le tourbillon des cours ; elles ont transformé de pures bagatelles en importantes affaires ; elles ont créé le coſtume, l'étiquette, les modes, les parures, les préférences, les conventions puériles ; enfin elles ont renforcé la pente à l'eſclavage. Les hommes conduits, dirigés par elles, peut-être à leur inſu, n'ont plus eu d'autre reſſource que de tendre des mains avides autour du diſpenſateur des graces & de l'argent : l'art de faire fortune a été l'art du courtiſan ; le

monarque a mis à profit cette tendance de la nobleſſe, ſi utile à l'agrandiſſement de ſon pouvoir ; il a arraché aux peuples tout l'or qu'il pouvoit leur enlever, pour le donner à ſes courtiſans transformés en ſerviteurs attentifs.

Les héritages de l'antique nobleſſe ſont donc venus ſe métamorphoſer à Paris en diamans, en dentelles, en plats d'argent, en équipages ſomptueux. Le dépériſſement de l'agriculture s'eſt fait ſentir ; le trône a reçu plus d'éclat, & le bien de l'état en a ſouffert : mais ſi les intérêts du corps politique ont reçu des dommages conſidérables par l'établiſſement des grandes villes, quelques particuliers ont eu de rares privileges : ils ont joui de tous les arts raſſemblés ; de toutes les reſſources, & les plus promptes ; de toutes les commodités, & les plus douces ; de tout ce qui peut enfin embellir la vie, diminuer les maux de la nature, affermir la joie, la ſanté & le bonheur... Quelques particuliers ; mais la nation en gros !....

CHAPITRE VII.

Patrie du vrai Philoſophe.

C'EST dans les grandes villes que le philoſophe lui-même ſe plait, tout en les condamnant; parce qu'il y cache mieux qu'ailleurs ſa médiocre fortune; parce qu'il n'a pas du moins à en rougir; parce qu'il y vit plus libre, noyé dans la foule; parce qu'il y trouve plus d'égalité dans la confuſion des rangs; parce qu'il y peut choiſir ſon monde, & ſe dérober aux ſots & aux importuns, que l'on n'évite point dans les petits endroits.

Il y trouve auſſi une plus ample matiere à réflexions : des ſcenes journalieres ajoutent à ſes nombreuſes expériences; la diverſité des objets fournit à ſon génie l'aliment qui lui convient; il blâmera la folie des hommes qui dédaignent les plaiſirs champêtres, mais il partagera leurs folies.

A dix-huit ans, quand j'étois plein de force, de ſanté & de courage, & j'étois alors très-robuſte, je goûtois beaucoup le ſyſtême de Jean-Jacques Rouſſeau : je me promenois en idée dans une forêt, ſeul avec mes propres forces, ſans maître & ſans eſclaves, pourvoyant à tous mes beſoins. Le gland des chênes, les racines & les herbes ne me paroiſſoient pas une mauvaiſe nourriture. L'extrême appétit me rendoit tous les végétaux également ſavoureux. Je n'avois pas peur des frimats ; j'aurois bravé, je crois, les horreurs du Canada & du Groënland ; la chaleur de mon ſang rejetoit les couvertures. Je me diſois dans ma penſée : là, je ne ſerois point enchaîné dans ce cercle de formalités, de chicanes, de minuties, de politique fine & verſatile. Libre dans mes penchans, je leur obéirois ſans offenſer les loix, & je ſerois heureux ſans nuire ni à l'avarice ni à l'orgueil d'aucun être.

Mais quand cette premiere fougue du tempérament fut ralentie, quand, familiariſé

à vingt-ſept ans avec les maladies, avec les hommes, & encore plus avec les livres, j'eus pluſieurs ſortes d'idées, de plaiſirs & de douleurs ; quand j'appris à connoître les privations & les jouiſſances ; plus foible d'imagination parce que je l'avois enrichie & amollie par les arts, je trouvai le ſyſtême de Jean-Jacques moins délectable ; je vis qu'il étoit plus commode d'avoir du pain avec une petite piece d'argent, que de faire des chaſſes de cent lieues pour attraper du gibier ; je ſus bon gré à l'homme qui me faiſoit un habit, à celui qui me voituroit à la campagne, au cuiſinier qui me faiſoit manger un peu par-delà le premier appétit, à l'auteur qui avoit fait une piece de théatre qui me faiſoit pleurer, à l'architecte qui avoit bâti la maiſon commode où je trouvois bon feu dans l'hiver, & des hommes agréables qui m'enſeignoient mille choſes que j'ignorois.

Alors je vis les ſociétés ſous un autre jour, & je me ſuis dit : il y a moins de ter-

vitude & de miſere à Paris que dans l'état ſauvage, même pour les plus infortunés, qui participent ou peuvent participer aux bienfaits des arts ; ou du moins il n'y a point de milieu, & il faut être tout-à-fait un homme errant dans les bois, ou il faut vivre à Paris dans la bonne compagnie ; c'eſt-à-dire, dans celle que je fréquente : car chacun appelle ainſi la ſociété qu'il s'eſt choiſie.... Je penſois cela ; attendez, lecteur, juſqu'à la fin du livre, pour ſavoir ſi je penſe encore de même.

CHAPITRE VIII.

De la Converſation.

AVEC quelle légéreté on ballotte à Paris les opinions humaines ! Dans un ſouper, que d'arrêts rendus ! On a prononcé hardiment ſur les premieres vérités de la métaphyſique, de la morale, de la littérature & de la politique : l'on a dit du même homme, à la même

table, à droite qu'il eſt un aigle, à gauche qu'il eſt un oiſon. L'on a débité du même principe, d'un côté qu'il étoit inconteſtable, de l'autre qu'il étoit abſurde. Les extrêmes ſe rencontrent, & les mots n'ont plus la même ſignification dans deux bouches différentes.

Mais ſur-tout avec quelle facilité on paſſe d'un objet à un autre, & que de matieres on parcourt en peu d'heures! Il faut avouer que la converſation à Paris eſt perfectionnée à un point dont on ne trouve aucun exemple dans le reſte du monde. Chaque trait reſſemble à un coup de rame tout à la fois léger & profond: on ne reſte pas long-tems ſur le même objet; mais il y a une couleur générale qui fait que toutes les idées rentrent dans la matiere dont il eſt queſtion. Le pour & le contre ſe diſcutent avec une rapidité ſinguliere. C'eſt un plaiſir délicat qui n'appartient qu'à une ſociété extrêmement policée, qui a inſtitué des regles fines toujours obſervées. L'homme qui n'a point ce tact, avec de l'eſprit d'ailleurs, eſt auſſi muet que s'il étoit ſourd.

On ne ſait par quelle tranſition rapide on paſſe de l'examen d'une comédie à la diſcuſſion des affaires des Inſurgens ; comment on parle à la fois d'une mode & de Boſton, de Deſrues & de Franklin. L'enchaînure eſt imperceptible ; mais elle exiſte aux yeux de l'obſervateur attentif : les rapports, pour être éloignés, n'en ſont pas moins réels ; & ſi l'on eſt né pour penſer, il eſt impoſſible alors de ne pas appercevoir que tout eſt lié, que tout ſe touche, & qu'il faut avoir une multitude d'idées pour enfanter une bonne idée. Les reflets, au moral comme au phyſique, ſe prêtent des lumieres mutuelles.

Rien de plus délicieux que de ſe promener, pour ainſi dire, au milieu des penſées diverſes de ſes voiſins ; de voir ſi ſouvent l'habit qui parle encore plus que l'homme : tel ne vous répond pas, répond à ſa propre penſée, & n'en répond que mieux. Le geſte au lieu du diſcours eſt quelquefois remarquable ; mille faits particuliers ſuppléent au défaut de la mémoire & de la lecture ; & la

connoiſſance des hommes & des choſes s'apprend mieux dans un cercle que dans les meilleurs livres.

CHAPITRE IX.

La nouvelle Athenes.

PARIS repréſente l'ancienne Athenes : on vouloit être loué des Athéniens ; on ambitionne aujourd'hui le ſuffrage de la capitale de France. Alexandre, au moment qu'il combattoit Porus, s'écrioit : que de fatigues pour être loué de vous, ô Athéniens ! Quel peuple étoit-ce donc que ces Athéniens, qui imprimoient au fond de l'Aſie le deſir de les intéreſſer ? Ou Alexandre étoit un fou d'une vanité outrée, ou Athenes étoit la premiere ville de l'univers.

Les trois hommes qui ont de mon tems occupé le plus conſtamment l'attention des Pariſiens cauſans, ſont le roi de Pruſſe, Voltaire, & Jean-Jacques Rouſſeau. Il eſt in-

croyable le nombre d'admirateurs juſtes & paſſionnés qu'a obtenu le premier par ſes victoires, par ſa législation, par ſes talens ſpirituels. J'avoue que je ſuis à la tête de ces admirateurs, & que depuis Céſar je ne connois point d'homme qui ait réuni plus de qualités.

Ainſi le mérite réel n'échappe point à un peuple qu'on taxe de frivolité ; il ſait être conſtant dans ſon eſtime ; il reconnoît l'homme dans l'Europe qui mérite ſon hommage. Quel exemple pour celui qui ſera jaloux d'obtenir les mêmes ſuffrages ! Le Pariſien offre de la politeſſe & des égards à toutes les têtes couronnées ; mais il réſerve ſon admiration & ſon reſpect pour le monarque vraiment digne de figurer ſur un trône. Les Pariſiens déſignent déjà quelques autres noms de ſouverains à la gloire ; mais c'eſt au tems qu'il appartient de donner à l'éclat de leur renommée naiſſante, cette maturité qui en aſſure le poids & l'étendue.

CHAPITRE

CHAPITRE X.

Jouiſſances.

UN citadin riche trouve à ſon réveil les marchés fournis de tout ce que cent mille hommes ont pu ramaſſer à cinquante lieues à la ronde, pour flatter ſes goûts. Il n'a que l'embarras du choix ; tout abonde ; & pour quelques pieces d'argent, il mangera le poiſſon délicieux, l'huître verte, le faiſan, le chapon & l'ananas, qui croiſſent ſéparément ſur des terreins oppoſés. C'eſt pour lui que le vigneron renonce à boire le jus bienfaiſant qu'il garde ſoigneuſement pour une bouche étrangere : c'eſt pour lui que les eſpaliers ſont taillés par des mains adroites & vigilantes. Veut-il charmer ſa douce oiſiveté ? le peintre lui apporte ſon tableau ; les ſpectacles lui offrent leur muſique, leurs drames, leurs aſſemblées brillantes. Il faut qu'il ſoit bien né pour l'ennui, s'il ne trouve à varier

ſes amuſemens ; il eſt des ouvriers de ſenſualité, qui décorent la coupe de la volupté, & qui ſavent raffiner des plaiſirs déjà jugés exquis.

CHAPITRE XI.

Dangers.

MAIS malheur au cœur neuf & innocent, échappé de la province, qui ſous prétexte de ſe perfectionner dans quelqu'art, oſe viſiter ſans mentor & ſans ami cette ville de ſéduction ! Les pieges de la débauche qui uſurpe inſolemment le nom de volupté, vont l'environner de toutes parts : à la place du tendre amour, il ne rencontrera que ſon ſimulacre ; le menſonge de la coquetterie, les artifices de la cupidité ſont ſubſtitués aux accens du cœur, aux flammes du ſentiment ; le plaiſir eſt vénal & trompeur. Ce jeune homme qui a quitté un pere, une mere, une amante, plongé dans une multitude con-

ſuſe, ſera heureux s'il ne perd quelquefois que ſa ſanté; ſi échappant à la ruine de ſes forces, il ne va pas groſſir le troupeau de ces ames ſans vigueur & ſans nerf, qui ne ſont plus livrées qu'à un mouvement machinal. Ainſi tout eſt compenſé; & pour acquérir des connoiſſances rares ou neuves, il en coûte cher quand on veut toucher *à l'arbre de la ſcience.*

Il y auroit une piece de théatre très-morale à faire, *le Pere de province.* Un malheureux pere, ſouvent abuſé par une perſpective décevante, combat mollement les deſirs de ſon fils, lui ouvre la route de la capitale, ſéduit le premier par l'idée d'une prochaine fortune. Le fils part avec un cœur rempli des vertus filiales; mais la contagion va le ſaiſir : bientôt le pere infortuné ne reconnoîtra plus le fils dans lequel il ſe complaiſoit; celui-ci aura appris à tourner en ridicule les vertus qui lui étoient les plus cheres; & tous les liens qui l'attachoient à la maiſon paternelle, il les aura oubliés ou

briſés, parce qu'il aura vu la ville où ces nœuds ſont ſi légers qu'ils n'y exiſtent plus, ou qu'ils y ſont tournés en ridicule.

CHAPITRE XII.

Avantages.

C'EST à Paris que l'on trouve les reſſources que l'on chercheroit vainement dans les provinces pendant pluſieurs années. On a bien raiſon de dire que la fortune eſt aveugle : car une ſimple recommandation vous pouſſe quelquefois beaucoup plus loin que les travaux les plus aſſidus. Tout dépend quelquefois de la premiere maiſon où vous entrez.

O jeune homme ! tandis que ton viſage eſt frais, va careſſer la fortune. Elle eſt femme, elle chérit les premieres années de la vie humaine : ſi tu attends plus tard, tu ne ſeras point favoriſé

Mais il y a une ſi grande preſſe dans le

temple de la fortune, rempli d'ambitieux ! Ils ſe coudoyent & ſe croiſent mutuellement dans leur marche. Il faut ſe faire jour à travers le flux & le reflux. A peine a-t-on vaincu la foule prodigieuſe des obſtacles, à peine a-t-on mis un pied devant l'autel de la déeſſe, qu'on ſe trouve avoir la barbe griſe, & qu'il faut tout abandonner. Je n'ai jamais fait un pas vers l'idole : auſſi ſuis-je toujours à la même diſtance ; & il eſt trop tard aujourd'hui pour avancer.

CHAPITRE XIII.

Eſprit raffiné.

PEUT-ÊTRE y a-t-il dans la capitale vraiment trop de ce qu'on appelle eſprit. On juſtifie tout, & le vice même. Notre malice, c'eſt-à-dire, le raffinement de nos paſſions, l'art de les juſtifier, auroit-elle pour meſure l'étendue donnée à notre faculté de penſer ? Notre raiſon perfectionnée nous

apprendroit-elle en même tems à perfectionner le vice? Ne nous ſervirions-nous pas d'une logique ingénieuſe pour voiler l'artifice, & le progrès de nos goûts intéreſſés? Ne deviennent-ils pas plus attrayans, plus tyranniques par la méthode même qui nous apprend ces ſubtilités? Quoi, la ſcience ſeroit accompagnée d'un poiſon ſubtil! Je crains d'approfondir cet objet. Non, la ſcience vraie eſt bonne. Il y en a de fauſſes, & ce ſont celles-là qui excitent la cupidité; il en eſt d'innocentes dans les ſiecles les plur corrompus.

CHAPITRE XIV.

Pour qui les arts? Hélas!

TANDIS que l'imagination cherche & invente, ſe conſume dans ſon vol actif & ſoutenu, tandis que le bon ſens médite, calcule, que l'eſprit de ſagacité perfectionne... c'eſt donc pour que l'indolence jouiſſe dé-

daigneuſement de tous ces arts créés avec tant de travaux !

Cela eſt bien triſte à penſer. Quoi, tout eſt fait pour l'œil de la molleſſe, pour les plaiſirs du voluptueux oiſif ! Quoi, c'eſt pour le réveiller de ſa léthargie & de ſon ennui, que les nobles enfans des arts mettent au jour leurs admirables productions !

CHAPITRE XV.

Au plus pauvre la beſace.

TOUTES les charges, les dignités, les emplois, les places civiles, militaires & ſacerdotales ſe donnent à ceux qui ont de l'argent : ainſi la diſtance qui ſépare le riche du reſte des citoyens s'accroît chaque jour, & la pauvreté devient plus inſupportable par la vue des progrès étonnans du luxe qui fatigue les regards de l'indigent. La haine s'envenime, & l'état eſt diviſé en deux claſſes ; en gens avides & inſenſibles, & en

mécontens qui murmurent. Le législateur qui trouvera le moyen de hacher les propriétés, de diviſer & ſubdiviſer les fortunes, ſervira merveilleuſement l'état & la population. Telle eſt la penſée féconde de Monteſquieu, revêtu de cette expreſſion ſi heureuſe : *En tout endroit où deux perſonnes peuvent vivre commodément, il ſe fait un mariage.*

Les richeſſes accumulées ſur quelques têtes enfantent ce luxe ſi dangereux pour celui qui en jouit & pour celui qui l'envie. Ces mêmes richeſſes réparties d'une maniere moins inégale, au lieu du poiſon deſtructeur que produit le faſte, ameneroient l'aiſance, mere du travail & ſource des vertus domeſtiques. Tout état où les fortunes ſont à peu près au même niveau, eſt tranquille, fortuné & ſemble faire un tout. Telle eſt de nos jours la Suiſſe. Tout autre état porte un principe de diſcorde & de diviſion éternelle. L'un ſe vend., l'autre achete, & tous deux ſont avilis. Je n'entends pas parler de cette

égalité qui n'eſt qu'une chimere ; mais les énormes propriétés nuiſent au commerce & à la circulation. Tout l'argent eſt d'un côté, & le ſuc vital s'égare au lieu de féconder toutes les branches de l'arbre. Que de talens éclipſés faute de quelques pieces d'argent ! S'il eſt conſidéré comme une ſemence productive, les trois quarts & demi des citoyens en ſont privés, & languiſſent toute leur vie ſans pouvoir déployer leurs propres facultés.

Rien ne me fait plus de plaiſir que de voir l'héritier d'un millionnaire dépenſer en peu d'années les biens immenſes que ſon pere avare & dur avoit amaſſés. Car ſi le fils étoit avare comme le pere, à la troiſieme génération le deſcendant poſſéderoit dix fois la fortune de ſon biſaieul ; & vingt hommes de cette eſpece engloberoient toutes les richeſſes d'un pays. L'origine de tous les maux politiques doit s'attribuer à ces fortunes immenſes, accumulées ſur quelques têtes. Cette funeſte inégalité fait naître d'un côté les attentats de l'opulence, & de l'autre les crimes

obſcurs de l'indigence. Elle enfante une guerre inteſtine qui a beaucoup de reſſemblance avec la guerre civile : elle inſpire aux uns une haine d'autant plus active qu'elle eſt cachée, & aux autres un orgueil intolérable, qui devient cruel. Tout état qui favoriſera par ſes loix cette injuſte diſproportion, n'a qu'à étendre ſon code pénal. Dès qu'il y aura de nombreux palais, il faudra bâtir de vaſtes priſons. Tout état, au contraire, attentif à diviſer les héritages, à faire deſcendre le ſuc nourricier dans toutes les branches, aura moins de délits à punir. La loi romaine, qui défendoit qu'aucun Romain pût poſſéder au-delà de 500 arpens de terre, étoit une loi très-ſage. Une loi qui parmi nous examineroit à la mort la vie d'un très-riche propriétaire, par quels moyens il a amaſſé ſa fortune, & qui rendroit aux pauvres de l'état ce qui paroîtroit avoir excédé les gains légitimes, ſemblera chimérique, mais n'en ſeroit pas moins excellente.

CHAPITRE XVI.

Manque de ſignes.

MONTESQUIEU a dit : *Tout va bien lorſque l'argent repréſente ſi parfaitement les choſes, qu'on peut avoir les choſes dès qu'on a l'argent ; & lorſque les choſes repréſentent ſi bien l'argent, qu'on peut avoir l'argent dès qu'on a les choſes.* Voilà une de ces vérités fécondes, qui devroit être méditée par les adminiſtrateurs des états & par les hommes en place ; mais ils ne liſent pas Monteſquieu.

Que de choſes *invendues* faute d'un ſigne aſſez multiplié ! & que de choſes *à vendre* qui ne ſe *vendent point !* A peine les journaliers trouvent-ils tout de ſuite un argent tout prêt.

Pour un acheteur qui puiſſe payer comptant, cinquante autres vous offriront des billets. C'eſt donc un *grand vice* de n'avoir pour ſigne d'échanges que des *métaux*. Il manque au vœu de Monteſquieu ſon accompliſſement.

Il eſt difficile de vendre, & très-difficile de ſe vendre. Beaucoup d'hommes reſtent ſans emploi : les travaux privés languiſſent ; les travaux publics ne vont pas mieux. Tout indique donc le défaut preſqu'abſolu des ſignes d'échanges : tout néceſſite, aujourd'hui une *banque* qui verſe une multitude de ſignes repréſentatifs, parce qu'il y a obſtruction *caractériſée* dans la circulation. On a donc un beſoin preſſant de ces ſignes qui repréſentent toute eſpece de valeur avec une parfaite égalité. Sans la rapidité des échanges, la vie du corps politique languit, & nous languiſſons.

Des billets de banque, c'eſt-à-dire, un *papier-monnoie*, qui proportionneroit l'abondance des ſignes à la multitude des choſes invendues & qui ſont à vendre, peut ſeul parer aux beſoins multipliés de la capitale, parce que l'abondance des ſignes doit répondre à l'abondance des beſoins ; & nous ſommes dévorés de beſoins.

Les lumieres répandues ſur ces objets, &

qu'on veut méconnoître, atteſtent que cette banque ne pourroit avoir rien de commun avec le mépriſable papier de Laws. C'eſt ſon empyriſme même qui ſervira à nous éclairer; c'eſt l'abus outré qu'il a fait de ce remede, qui nous le rendra ſain & utile. Qu'on ſonge à l'activité qu'il imprima, & au bien momentané qu'il fit dans ſon extravagance. Aujourd'hui que la raiſon publique préſide à tout calcul, & que le calcul ne ſauroit s'égarer, il n'y a qu'une terreur enfantine qui puiſſe interdire en France ce *papier-monnoie*, dont l'abſence empêche le royaume de profiter de tous ſes avantages.

Je ſais qu'il n'eſt pas poſſible en ce point d'imiter l'Angleterre, parce qu'il y aura toujours une énorme différence entre une dette nationale & une dette royale; mais on pourroit créer, non les billets d'état de Laws, mais des billets de banque, dans une proportion ſage, modérée, & qui circuleroient ſous l'œil du gouvernement qui conſentiroit alors à jouir de la richeſſe publique, ſans

porter la main à la machine qui mettroit en action cette banque nationale.

On s'étonnera un jour de notre inattention & de nos préjugés aveugles & opiniâtres, qui rejettent les moyens les plus ſimples, les plus ſouples & les plus féconds pour la grande proſpérité du royaume. Le parchemin des contrats n'eſt point le *papier-monnoie ;* il en eſt l'oppoſé. Un emprunt royal n'eſt pas le ſigne reproductif.

CHAPITRE XVII.

Argenterie.

Et au milieu de cet incroyable manque de ſignes, ce que Paris renferme en meubles d'or & d'argent, en bijoux, en vaiſſelle plate, eſt immenſe. Cette richeſſe néanmoins eſt nulle & oiſive.

Ajoutez ce que les égliſes contiennent d'argenterie : ce ſont des monceaux de métal. Les temples & leurs décorations ont coûté

horriblement cher à la patrie. Et comment le culte ſimple fondé par les apôtres a-t-il pu ſe convertir en un luxe ?

Calculez enſuite ce que les fabriques de galons, les étoffes de ſoie, or & argent, emportent de ces précieuſes matieres.

Dans les maiſons des particuliers, vous voyez des pyramides de vaiſſelle plate. On ſe plaint de la diſette des eſpeces monnoyées, & voilà que nous avons dénaturé nos richeſſes pour les métamorphoſer en meubles.

On ne peut faire aucune entrepriſe, aucun travail, ſans une ſomme d'argent monnoyé; & tout ſe prend néamoins ſur cette même ſomme, & on l'enleve, & on l'attire par tous les moyens imaginables, & il n'en reſte plus entre les mains des particuliers; & cette richeſſe métallique, qui dort à côté de nous, devient une richeſſe ſtérile, parce qu'elle n'a aucun cours. Et comment ſubvenir enſuite aux dépenſes extraordinaires, lorſqu'on ne ſait que ſe ſervir des mêmes écus, les pomper & les repomper; c'eſt-à-dire,

ſubſtituer l'action la plus difficile & la plus fatigante, à une création ſimple & aiſée?

Nous avons des biens immenſes, & nous ſommes toujours dans la détreſſe, parce que nous ne ſavons pas doubler notre puiſſance en créant les ſignes de notre richeſſe métallique; ce qui nous empêche de donner aux terres des préparations nouvelles, de perfectionner les arts, d'augmenter la population, & de nous rendre reſpectables à nos voiſins.

Ayons toujours des tabatieres d'or, des étuis d'or, des ſurtouts d'argent, des anges, des ſaints d'argent, des vierges d'argent, & point de papier-monnoie, & bientôt nous nous trouverons pauvres; car la Fontaine nous l'a dit: *mettez une pierre à la place; elle vous vaudroit tout autant.*

L'or & l'argent qui ne circulent pas, c'eſt-à-dire, qui n'enfantent pas les ſignes qu'ils peuvent enfanter, ſont comme s'ils étoient enfouis dans les mines de la terre. Une prompte & rapide circulation manque à nos finances & encore plus à notre commerce.

Au

Au lieu de tous ces emprunts en groſſes & fortes ſommes qui ne ſont utiles qu'aux riches, il auroit fallu un papier-monnoie utile aux claſſes inférieures, parce que le rôle qu'il joue ouvre une infinité de branches d'induſtrie, toujours inconnues aux gouvernemens qui ne doublent pas leurs richeſſes avec des billets.

CHAPITRE XVIII.

Gaieté.

On ne trouve plus chez les Pariſiens cette gaieté qui les diſtinguoit, il y a ſoixante ans, & qui formoit pour l'étranger l'accueil le plus agréable & le compliment le plus flatteur. Leur abord n'eſt plus ſi ouvert, ni leurviſage auſſi riant. Je ne ſais quelle inquiétude a pris la place de cette humeur enjouée & libre, qui atteſtoit des mœurs plus ſimples, une plus grande franchiſe, & une plus grande liberté. On ne ſe réjouit plus en

compagnie ; l'air ſérieux, le ton cauſtique, annoncent que la plupart des habitans rêvent à leurs dettes, & ſont toujours aux expédiens.

Les dépenſes qu'entraînent le luxe & la manie des ſuperfluités ont rendu tout le monde pauvre, & l'on s'intrigue perpétuellement, pour parer aux frais de repréſentation.

Affaires, embarras, ſervitudes, projets ; tout cela ſe lit ſur les viſages. Dans une ſociété de vingt perſonnes, dix-huit s'occupent des moyens d'avoir de l'argent, & quinze n'en trouveront point.

Les ris naiſſent de la modération des deſirs : on ne la connoît plus : on tombe dans la réſerve, de là dans la ſéchereſſe ; & l'abus de l'eſprit vient encore rétrécir les cœurs. Les viſages voudroient ſe montrer épanouis ; mais une vraie inquiétude trahit le tourment intérieur de l'ame. Si l'on jouit encore, c'eſt dans des parties obſcures & ſecretes, où l'on eſt ſeul, où le libertinage prend la place de la volupté ; on y eſt quelquefois diſtrait, jamais heureux.

CHAPITRE XIX.

Beſoins factices.

Ce n'eſt pas l'or qui pervertit une nation ; il eſt pur & innocent chez un peuple où regne la ſimplicité : il devient dangereux dès qu'il reçoit un prix extrême par l'appât des faux plaiſirs.

Lorſqu'on voit avec quelle fureur l'homme ſe précipite à Paris dans les frivolités du luxe, dès qu'il lui eſt offert ; à quel point il eſt devenu ardent pour ces prétendues jouiſſances, dont nos aïeux ſe paſſoient ſi bien ; combien il a mis de recherches dans ce nouveau genre de délices, & comme il eſt devenu ſuperbe & dédaigneux pour tout ce qui n'eſt pas orné de ce brillant ſuperflu qui ne le rend que plus avide & plus inquiet ; on ne peut s'empêcher de craindre qu'il ne tourne abſolument en ridicule la vertu, la raiſon, la frugalité, la tempérance :

on doit craindre que l'homme, dans cette ville, n'oublie tout-à-fait ſa propre dignité, & ne s'abaiſſe devant l'idole de la fortune, pour l'intérêt de ces mêmes voluptés qui ne ſont pas des beſoins, & qui commandent plus impérieuſement que ceux de la nature.

CHAPITRE XX.

Le Bourgeois.

PAR la même raiſon que l'on ne donne à la Haye que le nom de *village*, parce que cette ville n'eſt point murée, on pourroit appeller ainſi Paris, qui n'a point de murailles.

C'eſt le pays de tout le monde : le Pariſien natif n'y a pas plus de privileges que le Chinois qui viendroit s'y établir : ſi je diſois *mon droit de citoyen*, je ferois rire juſqu'aux officiers municipaux.

Le Pariſien s'échauffe d'abord avec une

eſpece de frénéſie ; le lendemain il tourne tout en ridicule, parce qu'il ne cherche que l'amuſement.

Il eſt tombé depuis près de cent ans dans une eſpece d'inſouciance ſur ſes intérêts politiques ; poiſon moral, qui gâte les cœurs, énerve les entendemens, atténue & fait trouver trop fort tout ce qui eſt énergique : on y a peur de tout ce qui eſt ſublime en tout genre.

On ſe borne au perſifflage ſuperficiel des ridicules, & l'on a rendu odieuſe la cenſure utile des vices.

Le régent ayant bouleverſé toutes les fortunes, il y a ſoixante ans, a produit le même bouleverſement dans les mœurs : c'eſt à cette époque qu'a commencé l'oubli des vertus domeſtiques.

Le bourgeois eſt marchand ; mais il n'eſt pas négociant : livré à une conduite mercantille, les ſpéculations grandes & généreuſes lui échappent ; il fait des affaires de tout : il eſt vrai que la douane obſtrue

& fatigue horriblement le commerce.

Dès qu'on eſt ſur le pavé de Paris, on voit bien que le peuple n'y fait pas les loix : aucune commodité pour les gens de pied ; point de trottoirs. Le peuple ſemble un corps ſéparé des autres ordres de l'état ; les riches & les grands qui ont équipage, ont le droit barbare de l'écraſer ou de le mutiler dans les rues ; cent victimes expirent par année ſous les roues des voitures. L'indifférence pour ces ſortes d'accidens fait voir que l'on croit que tout doit ſervir le faſte des grands. Louis XV diſoit : *ſi j'étois lieutenant de police, je défendrois les cabriolets.* Il regardoit cette défenſe comme au-deſſous de ſa grandeur.

Que l'on diſe à un tranquille habitant des Alpes, qu'il y a une ville où des citoyens pouſſent leurs chevaux à toute bride ſur le corps de leurs concitoyens, qu'ils en ſont quittes pour payer une légere ſomme, & qu'ils peuvent recommencer le lendemain ; il taxera le Pariſien de menſonge, & n'oſera

faire entrer dans ſa mémoire l'image de cette barbarie.

Le peuple eſt mou, pâle, petit, rabougri; on voit bien au premier coup-d'œil, que ce ne ſont pas là des républicains : à ceux-ci appartient un autre caractere qu'au ſujet d'un monarque. Que celui-ci ſoit poli, ſybarite, ſans mœurs fortes; il n'a d'autre conſolation que les jouiſſances trompeuſes du luxe. Ce n'eſt que le républicain qui déploie cette rudeſſe, ce geſte tranchant, cet œil animé, qui conſervent l'énergie des ames, & ſoutiennent le patriotiſme.

Si le citoyen ne marche point ſur le pavé, la tête haute, prêt au pugilat, il perdra ſa valeur réelle : tant les vertus orgueilleuſes des états tiennent à une certaine rudeſſe! Elle peut offenſer un œil efféminé, mais elle n'en eſt pas moins la ſauve-garde des empires qui veulent rendre leurs forces reſpectables.

Le nerf, &, s'il faut le dire, l'inſolence du peuple ſera toujours le gage de ſa fran-

chiſe, de ſa probité, de ſon dévouement. Dès que le peuple ceſſe d'être agreſte & clamateur, il devient ſérieux, vain, débauché, pauvre, & conſéquemment avili.

J'aime mieux le voir, comme à Londres, ſe battre à coups de poings & s'enivrer à la taverne, que de le voir, comme à Paris, ſoucieux, inquiet, tremblant, ruiné, n'oſant lever la tête, livré aux plus laides catins de l'univers, & inceſſamment prêt à faire banqueroute. Il eſt alors licencieux ſans liberté, diſſipateur ſans fortune, orgueilleux ſans courage; & la miſere & l'eſclavage vont le charger de leurs fers honteux.

Le bâton regne à la Chine; c'eſt la populace la plus timide, la plus lâche & la plus voleuſe de l'univers. A Paris elle ſe diſperſe devant le bout d'un fuſil, elle fond en larmes devant les officiers de la police, elle ſe met à genoux devant ſon chef: c'eſt un roi pour toute cette canaille.

Elle croit que les Anglois mangent la viande toute crue; qu'on ne voit que des

gens qui ſe noient dans la Tamiſe ; & qu'un étranger ne ſauroit traverſer la ville, ſans être aſſommé à coups de poings.

Tous les chapiers de la terraſſe des Tuileries, ou de l'allée du Luxembourg, ſont des anti-anglicans, qui ne parlent que de faire une deſcente en Angleterre, de prendre Londres, d'y mettre le feu ; & qui, quoique jugés ſouverainement ridicules, n'ont guere ſur les Anglois des idées différentes de celles du beau monde.

Nous ne pouvons à Paris ni parler ni écrire, & nous nous paſſionnons à l'excès pour la liberté des Américains, placés à douze cents lieues de nous : il ne nous eſt jamais arrivé, au milieu de ces applaudiſſemens donnés à la guerre civile, de faire un retour ſur nous-mêmes ; mais le beſoin de parler entraîne le Pariſien, & les premieres claſſes comme les dernieres ſont ſoumiſes à des préjugés déplorables & honteux.

Le Pariſien a changé à bien des égards. Il étoit, avant le regne de Louis XIV, bien

différent de ce qu'il eſt aujourd'hui ; les deſcriptions des écrivains, fidelles dans le tems où elles furent écrites, ne peuvent plus convenir à préſent. Il a de l'eſprit & des lumieres ; il n'a plus ni force, ni caractere, ni volonté.

Le Pariſien a le ſingulier talent de faire poliment une queſtion déſobligeante à un étranger ; il allie l'indifférence à la réception la plus gracieuſe ; il lui rend ſervice ſans l'aimer, & l'admire par mépris.

Le propos de ce danſeur qui ſe nommoit immédiatement après un monarque légiſlateur, après un homme d'un eſprit univerſel, & qui diſoit, *je ne connois que trois grands hommes, Fréderic, Voltaire & moi*, a été répété comme le propos d'un appréciateur, d'un diſtributeur de la renommée ; & tout Pariſien, juſqu'au faiſeur de cabrioles, ſe croit en droit d'indiquer à la gloire les noms qu'elle doit couronner.

CHAPITRE XXI.

Population de la Capitale.

M. de Buffon (que je n'appellerai point le comte de Buffon, car il y a tant de comtes) ſoutient que la force de cette ville pour le maintien de ſa population a augmenté depuis cent ans d'un quart, & que ſa fécondité eſt plus que ſuffiſante pour ſa population. Chaque mariage, dit-il, produit quatre enfans; il ſe fait chaque année environ quatre à cinq mille mariages, & le nombre des baptêmes monte à dix-huit, dix-neuf, & vingt mille. Ainſi ceux qui entrent à la vie ſemblent égaler en nombre ceux qui en ſortent; proportion qui a quelque choſe d'admirable, & qui démontre à l'œil attentif un plan ſoutenu dans la circulation de la vie & de la mort.

Il meurt à Paris, année commune, vingt mille perſonnes environ; ce qui, ſelon le

même obſervateur, paroît donner une population de ſept cents mille ames, en comptant trente-cinq vivans pour un mort. Tous les grands hivers augmentent cette mortalité. Elle s'eſt trouvée en 1709, de 30000, en 1740, de 24000.

D'après les mêmes obſervations, il naît à Paris plus de garçons que de filles, & il y meurt plus d'hommes que de femmes, non-ſeulement dans la proportion des naiſſances des mâles, mais encore conſidérablement au-delà de ce rapport; car ſur dix ans de vie courante, les femmes ont un an de plus que les hommes à Paris: ainſi la différence eſt d'un neuvieme entre le ſort final des hommes & des femmes dans cette capitale, nommée par le petit peuple, *le paradis des femmes*, le *purgatoire des hommes*, & *l'enfer des chevaux.*

Il y a des jours qu'il ſort des portes de la capitale trois cents mille hommes à épaiſſes colonnes, dont ſoixante mille en équipages ou à cheval: il s'agit d'une réjouiſſance,

d'une revue, d'une fête publique. Six heures après, cette foule immenſe ſe diſſipe; chacun retourne chez ſoi : la place dont les limites étoient ſerrées, dont les barrieres étoient renverſées par l'affluence prodigieuſe du peuple qui crioit miſéricorde, ſe vuide, demeure nue & déſerte; & de tant d'hommes aſſemblés & preſſés, chacun a ſon aſyle ou ſon trou à part.

Le jour de la promenade de Long-Champ, toute la ville ſort, quelque tems qu'il faſſe : c'eſt le jour marqué par l'uſage, pour faire voir à tout Paris ſon équipage, ſes chevaux & ſes laquais. On ne fait point la révérence à la promenade, comme dans un ſallon; celle-là a un caractere de légéreté que n'attraperoit jamais le plus leſte étranger.

Depuis le déſaſtre arrivé à la place de Louis XV, il y a dix années, où quinze à dix-huit cents perſonnes furent étouffées, à la ſuite d'un déplorable feu d'artifice, il y a beaucoup d'ordre & d'exactitude dans toutes les fêtes publiques, & l'on ne ſauroit don-

ner trop d'éloge à la vigilance & à l'adreſſe qui regnent en cette partie.

D'après cette affluence inconcevable, qui étonne les yeux les plus accoutumés à ce ſpectacle, on ne ſera pas ſurpris d'apprendre que la ſeule ville de Paris rapporte au roi de France près de cent millions par an, en y comprenant tout, les entrées, les dixiemes, les capitations, & toutes les impoſitions fiſcales, qui formeroient un dictionnaire. Cette épouvantable ſomme, que produit un point ſi étroit, ſe renouvelle chaque année; & ce n'eſt pas ſans raiſon, que les monarques François appellent la capitale, *notre bonne ville de Paris :* c'eſt une bonne vache à lait. Sous le regne de Louis le Gros, les entrées de Paris rapportoient douze cents livres.

La cour eſt fort attentive aux diſcours des Pariſiens : elle les appelle *les grenouilles.* Que diſent les grenouilles ? ſe demandent ſouvent les princes entr'eux. Et quand les grenouilles frappent des mains à leur apparition, ou au ſpectacle, ou ſur le chemin de

Sainte-Genevieve, ils ſont très-contens. On les punit quelquefois par le ſilence : en effet, ils peuvent lire dans le maintien du peuple les idées qu'on a ſur leur compte : l'alégreſſe ou l'indifférence publique ont un caractere bien marqué. L'on prétend qu'ils ſont ſenſibles à la réception de la capitale, parce qu'ils ſentent confuſément que dans cette multitude il y a du bon ſens, de l'eſprit, & des hommes en état de les apprécier, eux & leurs actions : or ces hommes, on ne ſait trop comment, déterminent le jugement de la populace.

La police a ſoin, dans certaines circonſtances, de payer de fortes gueules qui ſe répandent dans différens quartiers afin de mettre les autres en train, ainſi qu'elle ſoudoie des *chianlis* pendant les jours gras; mais les vrais témoignages de l'alégreſſe publique, ainſi que du contentement du peuple, ont un caractere que rien n'imite.

On en eſt au dixieme plan de Paris; mais il déborde toujours ſes limites; la clôture n'en

eſt pas encore fixée, & ne ſauroit l'être.

Je m'égare, je me perds dans cette ville immenſe; je ne reconnois plus moi-même les quartiers nouveaux. Les marais qui produiſent les légumes, reculent & font place à des édifices. Voilà Chaillot, Paſſy, Auteuil bien liés à la capitale; encore un peu Sêve y touche; & ſi l'on prolonge d'ici à un ſiecle juſqu'à Verſailles, de l'autre côté à Saint-Denis, & du côté de Picpus à Vincennes, ce ſera là pour le coup une ville plus que Chinoiſe.

CHAPITRE XXII.

Voiſinage.

On eſt étranger à ſon voiſin, & l'on n'apprend quelquefois ſa mort que par le billet d'enterrement, ou parce qu'on le trouve expoſé à la porte quand on rentre le ſoir. Deux hommes célebres peuvent vivre vingt-cinq ans dans cette ville ſans ſe connoître, ni

ni ſe rencontrer : votre adverſaire, votre ennemi ſera comme inviſible pour vous ; car en entrant dans une maiſon, vous ſaurez d'avance s'il y eſt ou s'il n'y eſt pas. Il ne tient qu'à vous de ne voir jamais ſa face : auſſi les parens les plus proches, quand ils ſont brouillés, quoique demeurant dans la même rue, ſont à mille lieues l'un de l'autre.

On rapporte l'hiſtoire de Dom Jacques Martin, bénédictin. M. Deslandes, auteur de l'*Hiſtoire critique de la philoſophie*, avoit critiqué ſes ouvrages : Dom Martin, qui ſupportoit impatiemment la cenſure, ſe répandoit en invectives furieuſes contre M. Deslandes. Comme celui-ci avoit l'eſprit doux, liant & honnête, une dame imagina de faire goûter à D. Martin ce même homme contre lequel il déclamoit avec tant de violence. M. Deslandes prit le nom d'Olivier, & dîna ſouvent avec lui ; il mettoit la converſation ſur le chapitre de M. Deslandes, & Dom Martin de s'écrier : *vous êtes un homme, vous, plein de ſcience & d'eſprit, qui raiſon-*

nez avec une juſteſſe infinie ; mais ce Deslandes eſt bien l'homme du monde le plus ignorant & le plus pitoyable. Cette ſcene étoit des plus divertiſſantes, & je ne doute point qu'elle ne ſe renouvellât entre les auteurs qui ſe montrent les plus acharnés l'un contre l'autre, pour quelques atteintes portées à leur amour - propre.

On avoit propoſé à Elie-Catherine Fréron, dont la phyſionomie n'étoit pas connue de François-Marie Arouet de Voltaire, d'aller à Ferney rendre une viſite à ce grand poëte, ſous un nom ſuppoſé ; mais Fréron ne prit pas ſur lui-même de jouer un tour ſemblable à l'auteur de l'*Ecoſſaiſe.*

Voltaire fuyoit Piron dans cette immenſe ville ; il redoutoit ſes ſarcaſmes : il lui échappa tant qu'il fut à Paris ; & la rencontre que pluſieurs plaiſans attendoient & provoquoient, n'eut jamais lieu.

L'inimitié n'y a pas l'ardeur qui diſtingue les haines ſi violentes dans les petites villes, parce qu'on échappe à ſon ennemi & à

ſon adverſaire, & ne le voyant plus, on l'oublie.

L'animoſité eſt paſſagere, ainſi que l'amour; & les paſſions en général, ſoit en bien, ſoit en mal, n'ont pas ce caractere de profondeur qui les rend ſublimes ou redoutables.

CHAPITRE XXIII.

Des Cheminées.

L'USAGE habituel que l'homme fait du feu, dit M. de Buffon, ajoute beaucoup à cette température artificielle, dans tous les lieux où il habite en nombre. A Paris, dans les grands froids, les thermometres au fauxbourg Saint-Honoré marquent deux ou trois degrés de froid de plus qu'au fauxbourg Saint-Marceau, parce que le vent du nord ſe tempere en paſſant ſur les cheminées de cette grande ville.

La conſommation de bois eſt devenue

effrayante, & menace, dit-on, d'une prochaine diſette. Celui qui a inventé le flottage du bois, mériteroit d'avoir une ſtatue dans l'hôtel-de-ville ; mais les échevins aiment mieux y montrer leur figure en perruque, roide & agenouillée. Cependant, ſans cet inventeur heureux, la capitale n'auroit jamais pris un tel accroiſſement.

Ce bois que le fleuve amene, & qu'on entaſſe en piles hautes comme des maiſons (1), diſparoîtra dans l'eſpace de trois mois. Vous le voyez en pyramides quarrées ou triangulaires, qui vous dérobent la vue des environs : il ſera meſuré, porté, ſcié, brûlé, & il n'y aura plus que la place.

Autrefois, ce qui compoſait le domeſtique ſe chauffoit à un foyer commun ; aujourd'hui la femme-de-chambre a ſa che-

(1) La Gazette eccléſiaſtique s'eſt imprimée long-tems ſous une de ces piles ; les ouvriers de l'imprimerie étoient déguiſés en ſcieurs & en débardeurs. Les limiers de la police étoient tous en défaut.

minée, le précepteur a ſa cheminée, le maître-d'hôtel a ſa cheminée, &c. (1)

Ceux même qui ſe piquent de politeſſe, ne s'abſtiennent pas aujourd'hui, même en préſence des dames, de ſe chauffer indécemment les mains & le dos, & de dérober la chaleur & la vue du feu à toute une compagnie. Cet uſage a quelque choſe de choquant.

CHAPITRE XXIV.

Crainte fondée.

QUAND on ſonge qu'il y a à Paris près d'un million d'hommes entaſſés ſur le même point, & que ce point n'eſt pas un port de mer, il y a vraiment de quoi frémir ſur la future ſubſiſtance de ce peuple, & quand

(1) Nicole, ſur la fin de ſa vie, n'oſoit ſortir, dans la crainte d'être écraſé par la chûte d'une cheminée; il ne ſongeoit qu'en tremblant à cette foule de longs tuyaux qui couronnent nos toits.

on ſonge enſuite que ce qu'on appelle commerce (& qui n'eſt au fond qu'un agiotage perpétuel, qu'une induſtrie locale) eſt encore gêné, comprimé, fatigué de toutes parts, il y a encore de quoi frémir davantage. Alors l'exiſtence de cette ſuperbe ville paroît abſolument précaire : car pluſieurs cauſes iſolées, qui n'ont pas beſoin d'être réunies, peuvent y faire entrer la famine, ſans compter les autres fléaux qu'elle peut eſſuyer politiquement.

Il eſt bien ſûr que chaque Pariſien n'aura déſormais du pain, que tant qu'on voudra bien permettre aux boulangers d'avoir de la farine, & que le maître du ruiſſeau de la Seine & de la Marne l'eſt & le ſera de l'exiſtence de la ville.

Comment trouver le moyen de remédier à cette foule de néceſſiteux, qui n'ont d'autre gage de leur ſubſiſtance que dans le luxe dépravé des grands? Comment entretenir la vie au milieu de cette maſſe qui crieroit famine, ſi certains abus venaient à

ceſſer tout-à-coup ? Le luxe dévorateur, tout en mangeant l'eſpece humaine, ſoutient au-deſſus de leur tombeau tous ces hommes qu'il extermine ; ils meurent par degrés, & non tout-à-coup.

On voit dans cette capitale des hommes qui uſent toute leur vie à faire des joujous d'enfans ; les vernis, les dorures, les pompons occupent une armée d'ouvriers ; cent mille bras y ſont exercés jour & nuit à fondre des ſucreries & à édifier des deſſerts. Cinquante mille autres, le peigne en main, attendent le réveil de tous ces oiſifs qui végetent en croyant vivre, & qui, pour ſe dédommager de l'ennui qui les accable, font deux toilettes par jour.

CHAPITRE XXV.

Caractere politique des vrais Pariſiens.

PARIS a toujours été de la plus grande indifférence ſur ſa poſition politique. Cette ville a laiſſé faire à ſes rois tout ce qu'ils ont voulu faire. Les Pariſiens n'ont guere eu que des mutineries d'écoliers, jamais profondément aſſervis, jamais libres. Ils repouſſent le canon par des vaudevilles, enchaînent la puiſſance royale par des ſaillies épigrammatiques, puniſſent leur monarque par le ſilence, ou l'abſolvent par des battemens de mains; lui refuſent le *vive le roi* s'ils ſont mécontens, ou le récompenſent par des acclamations. La halle a là-deſſus un tact qui ne ſe dément jamais. La halle fait la réputation des ſouverains; & le philoſophe, après avoir bien médité, obſervé, eſt tout étonné de voir que la halle a raiſon.

Les Pariſiens ſemblent avoir deviné par inſtinct, qu'un foible degré de liberté de plus ne valoit pas la peine d'être acheté par une continuité de réflexions & d'efforts. Le Pariſien oublie promptement les malheurs de la veille ; il ne tient point regiſtre de ſes ſouffrances ; & l'on diroit qu'il a aſſez de confiance en lui-même pour ne pas redouter un deſpotiſme trop abſolu. Il a développé beaucoup de patience, de force & de courage, dans la derniere lutte du trône & des loix ; des villes aſſiégées ont eu moins de courage & de conſtance.

En général, il eſt doux, honnête, poli, facile à conduire ; mais il ne faudroit pas trop prendre ſa légéreté pour de la foibleſſe ; il eſt dupe un peu volontairement ; & je crois aſſez le connoître pour affirmer que, ſi on le pouſſoit à bout, il prendroit une opiniâtreté invincible : ſouvenons-nous de la ligue & de la fronde. Tant que ſes maux ne ſeront pas inſupportables, il ne ſe vengera que par des couplets & des

bons-mots : il ne parlera pas dans les lieux publics ; mais il ſe dédommagera amplement dans le ſecret des maiſons.

Paris vit dans l'ignorance des faits hiſtoriques les plus importans à méditer. Cette ville a oublié que les Anglois y commanderent dans le quinzieme ſiecle ; que Marlborough, dans ce ſiecle même, ayant forcé les lignes de Villars près de Bouchain, s'étoit frayé le chemin de la capitale ; que le ſort heureux d'une bataille avoit préſervé le chef-lieu de la ſouveraineté. Il n'a point d'idée plus juſte de Londres que de Pékin.

CHAPITRE XXVI.

Des parfaits Badauds.

D'où vient le ſobriquet de badaud qu'on applique aux Pariſiens ? Eſt-ce pour avoir battu le dos des Normands ? eſt-ce à raiſon de l'ancienne porte *Baudaye* ou *Ba-*

daye, ou du caractere du Pariſien, qui s'amuſe de tout? Quelle que ſoit l'étymologie, on veut dire que le Pariſien qui ne quitte pas ſes foyers, n'a vu le monde que par un trou; qu'il s'extaſie ſur tout ce qui eſt étranger, & que ſon admiration porte je ne ſais quoi de niais & de ridicule.

Pour ſe moquer à la fois de l'ignorance & de l'indolence de *certains Pariſiens* qui n'ont jamais ſorti de chez eux que pour aller en nourrice & pour en revenir, qui n'oſent ſe haſarder à quitter les vues coutumieres du Pont-Neuf & de la Samaritaine, & qui prennent pour des endroits fort éloignés les pays les plus voiſins, un auteur a fait, il y a vingt ans, une petite brochure intitulée: *Le voyage de Paris à Saint-Cloud par mer, & le retour de Saint-Cloud à Paris par terre.* J'en donnerai ici un petit extrait.

« Le Pariſien qui entreprend ce long voyage, prend toute ſa garde-robe, ſe munit de proviſions, fait ſes adieux à ſes

amis & parens. Après avoir offert ſa priere à tous les ſaints, & s'être recommandé ſpécialement à ſon *ange gardien*, il prend la *galiote*; c'eſt pour lui un vaiſſeau de haut-bord. Etourdi de la rapidité du bateau, il s'informe s'il ne rencontrera pas bientôt la *compagnie des Indes*; il eſtime que les échelles des blanchiſſeuſes de Chaillot ſont *les échelles du Levant;* il ſe regarde comme éloigné de ſa patrie, ſonge à la rue *Trouſſevache*, & verſe des larmes.

Là, contemplant les *vaſtes mers*, il s'étonne que la morue ſoit ſi chere à Paris; il cherche des yeux le *Cap de-Bonne-Eſpérance*; & quand il apperçoit la fumée ondoyante & rouge de la verrerie de Sêve, il s'écrie, voilà le *mont Véſuve*, dont on m'a parlé.

Arrivé à Saint-Cloud, il entend la meſſe en actions de graces, écrit à ſa chere mere toutes ſes craintes & ſes déſaſtres; notamment que, s'étant aſſis ſur un amas de cordages nouvellement goudronnés, ſa belle

culotte de velours s'y eſt comme incorporée, & qu'il n'a pu ſe relever qu'après en avoir abandonné des *fragmens conſidérables*. Il conçoit à S. Cloud l'idée ſublime de l'étendue de la terre, & il entrevoit que la nature vivante & animée peut s'étendre au-delà des barrieres de Paris.

Le retour par terre eſt ſur le même ton. Le Pariſien ſtupéfait & ravi, apprend que le hareng & la morue ne ſe pêchent point dans la riviere de Seine : il croyoit que le bois de Boulogne étoit l'ancienne forêt où habitoient *les Druides*, il eſt détrompé. Il avoit pris *le mont Valérien* pour le véritable Calvaire, où Jéſus-Chriſt avoit répandu ſon ſang précieux; on le déſabuſe; il juge ſavamment qu'il eſt encore *parmi des catholiques*, puiſqu'il apperçoit des clochers, & que ſa foi n'eſt conſéquemment pas en danger. Il voit paſſer un cerf & un faon, & voilà le premier pas qu'il fait dans l'*hiſtoire naturelle*. On lui annonce *Madrid : la capitale d'Eſpagne*, répond-il vivement ?

On lui dit que ce n'eſt pas là le château où François Ier fut priſonnier ; il s'étonne du rapport, & cette ſingularité exerce toute ſon intelligence.

Il eſt toujours bon patriote, & ne renie point ſon pays ; car il annonce à tous ceux qu'il rencontre, qu'il eſt *né natif* de Paris ; que ſa mere vend des étoffes de ſoie à la Barbe d'or, & qu'il a pour couſin un notaire.

Il rentre dans ſa famille ; on le reçoit avec des acclamations ; ſes tantes, qui depuis vingt ans n'ont été aux Thuileries, admirent ſon courage, & le regardent comme le plus hardi & le plus intrépide voyageur. »

Tel eſt ce badinage, qui dans ſon tems eut du ſuccès, parce qu'il peint d'après nature l'imbécillité native d'un véritable Pariſien.

Ajoutons que, quand il revient dans ſes foyers, il lui manque encore une grande connoiſſance ; car on ne peut pas tout apprendre : il ne ſait pas démêler dans un

champ l'*orge* d'avec l'*avoine* & le *lin* d'avec le *millet*.

J'ai vu d'honnêtes bourgeois, d'ailleurs inſtruits des pieces de théatre & bons *Raciniens*, qui d'après les eſtampes & les ſtatues croyoient fermement à l'exiſtence des *ſyrenes*, des *ſphinx*, des *licornes* & du *phénix* : ils me diſoient, *nous avons vu dans un cabinet des cornes de licornes*. Il a fallu leur apprendre que c'étoit la dépouille d'un poiſſon de mer ; & c'eſt ainſi qu'il faut aux Pariſiens, non leur donner de l'eſprit, mais leur *déſenſeigner la ſottiſe*, comme dit Montaigne.

Ce benêt qu'on fit lever de grand matin pour voir paſſer *l'équinoxe porté ſur un nuage*, c'était un Pariſien.

CHAPITRE XXVII.

Petites Bourgeoiſes.

FAIRE l'amour à une fille, en ſtyle bourgeois, c'eſt la rechercher en mariage. Un garçon ſe préſente le dimanche après vêpres, & joue *une partie de mouche*. Il perd & ne murmure pas; il demande la permiſſion de revenir, elle lui eſt accordée devant la fille qui fait *la petite bouche*.

Le dimanche ſuivant, il arrange une partie de promenade, pour peu qu'il faſſe beau. Déclaré épouſeur, il a la liberté d'entretenir ſa future à cinquante pas géométriques devant les parens. A l'iſſue d'un petit bois, ſe fait l'importante déclaration, qui ne ſurprend point la belle.

Le prétendu eſt toujours bien friſé & d'une humeur charmante; auſſi la fille parvient-elle à l'aimer un peu. Puis elle ſait que le mariage eſt pour elle la ſeule porte

de

de liberté. Toute la maiſon ne parle devant l'épouſeur que de la vertu intacte, qui regne de tems immémorial dans la famille.

Mais il ſurvient un petit inconvénient. Les parens du garçon ont trouvé un parti plus avantageux : on rompt ſes habitudes. La fille eſt piquée, mais elle ſe conſole. C'eſt pour la troiſieme fois que cela lui arrive ; & forte des leçons de ſa mere, elle s'arme d'une noble fierté contre les infideles.

Quelques autres ſe préſentent ; mais l'hiſtoire du contrat fait toujours obſtacle. Cependant la fille court ſur ſon *vingt & unieme* ; il n'y a plus à balancer, il faut que le pere ſe décide, car il ſait que *marchandiſe gardée perd de ſon prix*, ſans compter les accidens.

La fille devient boudeuſe ; le premier qui vient faire des propoſitions eſt accepté. En trois ſemaines on bâcle l'affaire. La fille aura le plaiſir de dire qu'elle a été recher-

chée au moins par cinq partis ; mais elle n'ajoutera pas qu'elle a été remerciée par quatre.

Les parens qui raiſonnent, trouvent qu'elle eſt encore aſſez jeune pour amener à la maiſon une foule de marmots qu'il faudra tenir ſur les fonts de baptême.

La mere, jalouſe de ſa fille depuis qu'elle eſt grande, voulant la marier pour ſe défaire d'elle, & ne pas la marier pour prolonger ſon autorité, endoctrine ſon gendre, lui peint ſa fille comme une étourdie, n'ayant aucune de ſes qualités perſonnelles, & demandant à être ſurveillée par les yeux attentifs d'une mere.

Elle s'offre à diriger les affaires du ménage. Le gendre ne ſait pas que Juvenal a dit en latin : *ſi vous voulez avoir la paix dans la maiſon, ne ſouffrez pas que votre belle-mere y donne des conſeils.* Il eſt tout étonné de voir la diſcorde au bout de trois mois ſe déclarer entre la mere & la fille. Le mari prend le parti de ſa femme, renvoie ſa belle-mere, & conte ſon chagrin

à tout le quartier. La belle-mere a parlé de ſon côté; les avis ſont partagés.

On ſe raccommode au ſecond enfant; les larmes coulent de part & d'autre; les voiſins ſont édifiés, & la boutique proſpere.

C'eſt en vieilliſſant que la mere oublie un pouvoir qu'elle vouloit pouſſer trop loin. Elle fait ligue alors avec ſa fille contre ſon gendre qu'elle ménage & qu'elle n'aime point. Ses petits-enfans ſont charmans, ſpirituels; mais ils ne tiendront, dit-elle fréquemment, que du grand-pere & de la grand-mere.

Au reſte il faut beaucoup de courage & de vertu dans une petite bourgeoiſe, pour qu'elle n'envie pas ſecrétement l'opulence & l'éclat, de telle courtiſanne, qu'elle voit parée & dans l'abondance. Elle ſeroit bien fâchée d'être *une fille entretenue*; mais elle ſoupire quelquefois en ſongeant à la liberté qu'elles ont de prendre & de choiſir des amans. Il n'y a point de vertu ſans combat. La petite bourgeoiſe qui combat &

triomphe mérite l'eſtime publique. Auſſi en ſont-elles réellement plus jalouſes dans ce rang que dans tout autre.

CHAPITRE XXVIII.

Jeune Mariée.

CLÉON rencontre Damis, l'embraſſe, l'étouffe & lui dit : je ſuis le plus heureux des hommes ; j'épouſe une jeune fille qui ſort du couvent, & qui n'a vu, pour ainſi dire, que moi. Elle porte ſur ſon front l'empreinte de la douceur & de la bonté. Rien de plus ingénu, de plus naïf & de plus modeſte ; ſes yeux craignent de rencontrer les regards que ſa beauté fixe ſur elle. Quand elle parle, une aimable rougeur colore ſon viſage ; & cette timidité eſt un nouveau charme, parce que je ſuis ſûr qu'elle naît de la pudeur, & non de la médiocrité d'eſprit. Les malheurs qui affligent l'humanité la trouvent ſenſible, & elle ne ſauroit en entendre le récit ſans ſe

trouver preſque mal. Qu'il eſt doux de lui voir répandre des larmes ſur les infortunes d'autrui ! Il n'y a point d'ame plus ſenſible, plus douce, plus aimante ; elle ne vivra, elle ne reſpirera que pour moi ; elle chérira ſes devoirs, & je ſerai le plus fortuné des maris.

Cléon épouſe. Au bout de ſix mois Cléon rencontre le même Damis, & ne lui dit rien de ſa femme : Damis apprend que cet ange marié, qui n'a plus beſoin de ſe contraindre, a remplacé la modeſtie par la fierté, la timidité par la hardieſſe, & que ſi elle rougit encore quelquefois, c'eſt d'orgueil ou de dépit : il apprend qu'elle a déjà ſon appartement ſéparé ; qu'elle eſt en ſociété avec la marquiſe, la baronne, la préſidente ; qu'elle a pris leurs maximes hautaines & dédaigneuſes ; qu'elle perſifle ſon mari, & qu'à la moindre contradiction elle s'emporte & le peint comme un jaloux, un brutal, un avare.

Elle ne ſe leve qu'à deux ou trois heures

après midi, & ſe couche à ſix heures du matin ; elle ſort à cinq heures. On la cite comme enjouée & aimable dans la liberté du ſouper. On ne ſait pas au juſte quel eſt ſon amant, & c'eſt ce qui déſeſpere ſur-tout ſon mari. Il eſt réduit à ſouhaiter qu'elle en ait un, parce qu'il pourroit du moins par ſon moyen lui faire entendre raiſon ſur des choſes qui intéreſſent leur fortune, ce point capital, & qui aujourd'hui ſubjugue tout le reſte.

Elle adreſſe la parole à ſon époux dans les aſſemblées générales & lui ſourit ; mais elle eſt des ſemaines entieres à la maiſon ſans lui parler & ſans le voir. Toutes les femmes s'empreſſent à dire qu'elle vit *décemment*, & que ſon mari doit s'eſtimer *heureux* d'avoir une femme auſſi ſage.

CHAPITRE XXIX.

Le Pariſien en province.

QUAND un Pariſien a quitté Paris, alors il ne ceſſe en province de parler de la capitale. Il rapporte tout ce qu'il voit à ſes uſages & à ſes coutumes ; il affecte de trouver ridicule ce qui s'en écarte ; il veut que tout le monde réforme ſes idées pour lui plaire & l'amuſer. Il parle de la cour comme s'il la connoiſſoit ; des hommes de lettres comme s'ils étoient ſes amis ; des ſociétés comme s'il y avoit donné le ton. Il connoît auſſi les miniſtres, les hommes en place. Il y jouit d'un crédit conſidérable ; ſon nom eſt cité. Il n'y a enfin de ſavoir, de génie, de politeſſe qu'à Paris.

Il aventure de pareils propos devant des perſonnes qui ont du ſens & des années. Il faut qu'il prenne tous ceux qui l'écoutent pour des ſots, ou que la manie de par-

ler avantageuſement de ſoi l'aveugle ſur l'extrême facilité que l'on auroit à relever ſes erreurs & ſes menſonges ; mais il s'imagine ſe donner du relief, en ne vantant que Paris & la cour.

Le vers fameux :

Elle a d'aſſez beaux yeux pour des yeux de province.

le Pariſien l'applique à ſon inſu à tout ce qui n'eſt pas dans ſa ſphere ; il diroit volontiers à Bordeaux & à Nantes : *mais la Garonne & la Loire ſont d'aſſez beaux fleuves pour des fleuves de province.*

CHAPITRE XXX.

Du Tems.

Les uns vivent tout le jour ; ce ſont les ſages, ceux qui penſent ; ils ſont rares. Les autres, une moitié de la journée ; ce ſont les gens d'affaires. Plus de la moitié de la ville ne vit à peine que trois ou quatre heures par

jour, & ce ſont les femmes; elles ne s'amuſent bien que le ſoir.

Il faut avoir de l'eſprit pour ne pas s'ennuyer, ou du moins pour s'ennuyer moins que les autres. Un homme qui juge ſainement des choſes, tire parti de toutes les liaiſons auxquelles il eſt aſſujetti par ſa ſituation ou par ſon état. Ici il trouve à s'inſtruire & à ſe former; là il goûte les douceurs de la ſociété; ailleurs il ſe ménage, s'intrigue, conduit des eſpérances, cultive des ſervices; dans cet endroit il s'anime d'une émulation néceſſaire pour acquérir une fortune honnête; dans celui-ci il ſe ſent piqué de l'aiguillon propre à cultiver, à orner ſon eſprit; dans cet autre il étudie le cœur humain, il en voit jouer les reſſorts; il met ſagement à profit les découvertes qu'il en tire; il apprend à connoître l'homme.

Mais ce que Pline diſoit de Rome, on peut le dire de Paris. *Mirum eſt, quàm ſingulis diebus in urbe ratio aut conſtet aut conſtare videatur, pluribuſque junctis non conſ-*

ter. C'eſt une choſe étonnante de voir comment le tems ſe paſſe. Prenez chaque journée à part, il n'y en a point qui ne ſoit remplie ; raſſemblez-les toutes, vous êtes ſurpris de les trouver ſi vuides.

Il y a des perſonnes déſœuvrées qui ont bien de la peine à tuer leurs vingt-quatre heures, & qui emploient tous les artifices imaginables pour en venir à bout.

CHAPITRE XXXI.

Eſcrocs polis, Filoux.

LES eſcrocs de toute eſpece, répandus dans les différentes provinces ſe rendent une fois en leur vie dans la capitale, comme ſur le vaſte & grand théatre où ils pourront déployer tout leur talent, frapper de plus grands coups & rencontrer un plus grand nombre de dupes.

Comme ils ont fait une étude des moyens de tromper la crédulité, ils s'attachent aux

jeunes gens qui, dans l'âge des paſſions & de la confiance, ouvrent une ame plus docile aux inſinuations artificieuſes. Ils ſavent qu'il faut que l'œil ſoit d'abord frappé des couleurs de l'opulence, & ils ne négligent pas ces dehors qui peuvent en impoſer.

Attentifs à ſaiſir l'eſprit des différens états, ils careſſent indifféremment leurs préjugés; ils n'ont pas d'amour-propre; on les voit changer de langage ſelon les hommes à qui ils s'adreſſent. Jamais contrarians, toujours ſouples, patiens, flatteurs, leur langue eſt *dorée*, comme dit le peuple; & le peuple ſouvent ſaura mieux les reconnoître que la bonne compagnie.

Leur unique but eſt de s'approprier l'argent; ils reconnoiſſent du premier coup-d'œil celui qui le poſſede. Ils ont toujours quelque projet, quelqu'entrepriſe qui doit rendre la miſe au centuple. Eloquens ſur ce chapitre, ils parlent de votre fortune comme d'une choſe aſſurée, & la leur n'eſt jamais incertaine.

On les entend prononcer à propos le nom des hommes en place. Ils ſont inſtruits des anecdotes qui peuvent piquer la curioſité. Ils ne ſont ni médiſans ni calomniateurs ; ils ont une plaiſanterie qui n'a rien d'amer, parce qu'il entre dans leur ſyſtême de joindre l'artifice des manieres à l'artifice de l'eſprit, & qu'ils n'en veulent à la réputation de perſonne, mais à la bourſe des gens faciles.

L'un ſe mêle avec des joueurs, amorce l'un d'entr'eux par des pertes volontaires, & après l'avoir alléché, le ruine par des fraudes hardies & méditées.

L'autre loue un bel hôtel, de beaux carroſſes, deſcend chez les marchands, paie d'abord ſans difficulté, puis ſuppoſe des commiſſions pour les pays étrangers. Bonne pratique. On lui offre toutes ſortes de marchandiſes ; il en uſe. Il vend le tout ſecrétement. On apporte les mémoires ; cherchez, il n'y a plus perſonne.

Celui-là dit jouir d'un grand crédit, montre des lettres réelles ou ſuppoſées, promet

des emplois, & emprunte à ce titre.

Le plus perfide a des plans & des projets à moitié vus, à moitié adoptés par les hommes en place ; il les approche quelquefois ; on le ſait, on lui prête de côté & d'autre des ſommes pour une plus facile exécution. Un jour il fait ſa main, leve le pied & ſe ſauve en Hollande, où il change de nom, & où il jouit de ſes vols, qu'il a accumulés ſous les dehors de l'aiſance & ſous le maſque de la probité.

Un hypocrite, caiſſier des poſtes, il y a quelques années, vola toute la ville. Chacun perdit ſon argent, & n'eut d'autre ſatisfaction que de le voir au carcan. Echappé du collier de fer, il a acheté du côté de Liege de ſuperbes terres, où il vit en ſeigneur ſuzerain.

On a vu dernièrement un eſcroc déjà flétri ſe donner pour un *baron étranger* qui faiſoit un commerce immenſe. Il ſe logea dans un hôtel renommé, prit à ſes gages des commis, fit venir des marchands, &

parut d'abord dédaigner leurs offres ; il lui falloit des étoffes plus rares & plus précieuſes.

Le lendemain, ſon valet-de-chambre, ſon complice, alla trouver les marchands éconduits, & faiſant le portrait le plus ſéduiſant de ſon maître, parla de ſon crédit, de ſa fortune, de ſes relations étendues, & le repréſenta comme pouvant enrichir les maiſons avec leſquelles il traiteroit.

On eſt ſi peu accoutumé à entendre les valets parler bien de leurs maîtres, que l'on conçut un grand reſpect pour le faux baron. On lui apporta les marchandiſes les plus rares ; il n'eut qu'à choiſir dans les boutiques des magaſiniers.

Par réflexion tout lui convenoit, parce que, diſoit-il, ayant reçu de nouvelles commiſſions, tous ces objets ne devoient paſſer que par ſes mains, étant deſtinés pour les pays étrangers.

Des *revendeurs* & des *revendeuſes*, toujours prompts à favoriſer la friponnerie & à effacer les traces du vol, acheterent à vil prix

ces mêmes marchandiſes. Et c'étoient là ces villes de Madrid, de Vienne, de Lisbonne, de Copenhague, & beaucoup d'autres, dont il enfloit ſes diſcours.

Démaſqué, il fut condamné aux galeres pour neuf ans, fouetté, marqué, & préalablement attaché au carcan pendant trois jours conſécutifs. Son valet-de-chambre aſſiſta à l'exécution, & fut banni.

Tous ces eſcrocs conſommés en ruſes habiles, prennent le titre de *comte*, de *marquis*, de *baron*, & ſur-tout de *chevalier*. Voilà pourquoi l'on dit de tel homme qui vit ſans travail & ſans revenus, *c'eſt un chevalier d'induſtrie.*

Après ces eſcrocs, viennent les filoux, leſquels font avec la main ce que les autres font avec la langue. Ils trouvent le moyen, ou de fixer votre attention ſur un objet, ou de vous ſuſciter un embarras, ou de vous imprimer un mouvement favorable à leur coup de main, & le voleur adroit & ſubtil a déja pincé votre tabatiere, votre montre,

votre bourſe ; vous vous en appercevez, vous criez : il reſte auprès de vous ſans témoigner la moindre émotion ; la montre & la boîte ont déjà paſſé dans d'autres mains. Le filou ſe met à déclamer hautement contre le peu de ſûreté qui regne dans les aſſemblées.

Quand on fait la viſite chez l'un de ces drôles-là, on lui trouve cinquante-ſix montres, trente tabatieres, vingt étuis ; c'eſt une boutique de la foire. Il n'en veut qu'aux bijoux ; il laiſſe le vol des mouchoirs à ces petits miſérables, qu'on tolere d'abord, pour les enrégimenter enſuite comme mouchards. Pour lui, il eſt chef d'une horde qui agit ſans violence dans les parterres des ſpectacles & ſur-tout à la ſortie.

Quelquefois dans la rue, un de ces filoux ſe met à courir de toutes ſes forces, vient à votre rencontre, ſe précipite dans vos bras ; vous le recevez pour n'être pas renverſé du coup. Il vous fait mille excuſes, vous lui répondez avec politeſſe, & pendant ce mouvement rapide il a tiré votre

montre

montre & court encore. Vous ne vous en doutiez pas, car cet homme étoit bien mis.

Quand on vous a volé un effet de quelque valeur, vous vous adreſſez à un bureau de la police. Il y a des moyens ingénieux pour le ravoir; & telle tabatiere, après avoir fait deux cents lieues, eſt revenue dans la poche du propriétaire. Comment ? Ah, comment ! Suis-je fait pour vous dire tout ?

Une autre fois on compoſe avec le voleur; on affiche l'effet comme *perdu*, on promet une *récompenſe*. Le bijou vous eſt rapporté, & vous acquittez fidélement votre promeſſe, ainſi qu'il convient.

On a imprimé une brochure intitulée : *les Aſtuces de Paris, ou anecdotes Pariſiennes, dans leſquelles on voit les ruſes que les intrigans & certaines jolies femmes mettent en uſage pour tromper les gens ſimples & les étrangers.* Cet ouvrage renferme une partie des tours que la fainéantiſe & l'audace emploient journellement pour tromper l'inexpérience. J'y renvoie. Porter le flambeau ſur tant de fri-

ponneries obſcures, c'eſt, pour ainſi dire, les mettre en déroute, & c'eſt en même tems donner un avis aux adminiſtrateurs des états, qui verront de quelle maniere honteuſe les hommes cherchent à ſubſiſter, quand on ne leur laiſſe pas les moyens de le faire honnêtement.

CHAPITRE XXXII.

Perruquiers.

Nos ancêtres ne livroient pas chaque matin leur tête, pendant un tems conſidérable, à un friſeur oiſif & babillard. Se faire le poil, imprimer à leurs mouſtaches, ornement de leurs phyſionomies mâles, un ton martial, telle étoit toute leur toilette. Il y a deux ſiecles que nous avons eu la foibleſſe d'imiter les femmes dans cet art de la friſure qui nous efféminе & nous dénature.

Où eſt le tems qu'un brave, lorſqu'il avoit beſoin d'argent, détachoit ſa mouſtache & la

mettoit en gage chez le prêteur, au lieu de lui faire un billet d'honneur ? Point d'hypotheque plus aſſurée : le prêteur dormoit tranquille, & jamais la dette ne manqua d'être acquittée à ſon échéance.

Nous n'avons plus, il eſt vrai, le ridicule d'enſevelir notre tête ſous une chevelure artificielle, de coëffer le front de l'adoleſcence d'un énorme paquet de cheveux ; le crâne chauve & ridé de la vieilleſſe n'offre plus ce bizarre aſſortiment ; mais la rage de la friſure a gagné tous les états : garçons de boutiques, clercs de procureurs & de notaires, domeſtiques, cuiſiniers, marmitons, tous verſent à grands flots de la poudre ſur leurs têtes, tous y ajuſtent des toupets pointus, des boucles étagées ; l'odeur des eſſences & des poudres ambrées vous ſaiſit chez le marchand du coin, comme chez le petit-maître élégant & retapé.

Quel vuide il en réſulte dans la vie des citoyens ! Que d'heures perdues pour des travaux utiles ! Combien les friſeurs & les fri-

ſeuſes enlevent de momens à la courte durée de notre exiſtence!

Lorſqu'on ſonge que la poudre dont deux cents mille individus blanchiſſent leurs cheveux, eſt priſe ſur l'aliment du pauvre; que la farine qui entre dans l'ample perruque du robin, la vergette du petit-maître, la boucle militaire de l'officier, & l'énorme catogan du batteur de pavé nourriroient dix mille infortunés; que cette ſubſtance extraite du bled dépouillé de ſes parties nutritives paſſe infructueuſement ſur la nuque de tant de déſœuvrés : on gémit ſur cet uſage, qui ne laiſſe pas aux cheveux la couleur naturelle qu'ils ont reçue.

Douze cents perruquiers, maîtriſe érigée en charge, & qui tiennent leurs privileges de S. Louis, emploient à peu près ſix mille garçons. Deux mille chamberlans font en chambre le même métier, au riſque d'aller à Bicêtre. Six mille laquais n'ont guere que cet emploi. Il faut comprendre dans ce dénombrement les coëffeuſes. Tous ces êtres-là

tirent leur ſubſiſtance des *papillottes* & *des bichonnages.*

Nos valets-de-chambre-perruquiers, le peigne & le raſoir en poche pour tout bien, ont inondé l'Europe ; ils pullulent en Ruſſie & dans toute l'Allemagne. Cette horde de barbiers à la main leſte, race menteuſe, intrigante, effrontée, vicieuſe, Provençaux & Gaſcons pour la plupart, a porté chez l'étranger une corruption qui lui a fait plus de tort que le fer des ſoldats.

Nos danſeurs, nos filles d'opéra, nos cuiſiniers ont bientôt marché ſur leurs traces & n'ont pas manqué d'aſſervir à nos modes & à nos uſages les nations voiſines. Voilà les conquérans qui ont fait prévaloir le nom françois dans toutes les contrées, & qui ont été les vengeurs de nos revers politiques. Nos voiſins pourroient donc faire un traité ſur la pernicieuſe introduction des friſeurs parmi eux, & ſur l'avantage qui auroit réſulté d'une proſcription prompte & raiſonnée.

CHAPITRE XXXIII.

Porteurs de ſel.

QUAND je vois les *hanouards* ou *porteurs de ſel*, je me rappelle qu'ils avoient le privilege de porter ſur leurs épaules les corps des rois juſqu'à la prochaine croix de S. Denis, parce qu'à eux appartenoit l'art de les *couper* par pieces, de les faire *bouillir* dans de l'eau, & de les *ſaler* enſuite ; ce qui remplaçoit d'une maniere très-groſſiere l'art d'embaumer, qui étoit perdu, & qu'on n'a retrouvé depuis que d'une maniere fort imparfaite.

On a *ſalé* ainſi & *Philippe le long* & *Philippe de Valois*, qui les premiers mirent un impôt ſur une marchandiſe de premiere néceſſité, dont le commerce avant eux étoit permis à tout le monde. La nature nous donnoit cette denrée ; les rois nous l'ont vendue. Le minot de ſel coûte à Paris 60 liv. 7 ſols.

Que de larmes, que de ſang verſé depuis l'établiſſement de la gabelle ! Il a fallu des gibets & des roues pour maintenir le privilege excluſif de la vente du ſel. Il forme aujourd'hui la principale richeſſe des monarques François ; mais il entretient ſur les frontieres & même dans l'intérieur du royaume une guerre ſanglante. On ne voit jamais le crime dans l'infraction de cette loi ; & le pauvre contraint crie à l'injuſtice, maudit le jour, & connoît le déſeſpoir.

Le même minot de ſel qu'on vous force à payer ſoixante & ſoixante-une livres, ne ſe vend ailleurs qu'une livre dix ſols ; & c'eſt tout ce qu'il vaut intrinſéquement. Quelle foule de réflexions naiſſent de ce rapprochement !

CHAPITRE XXXIV.

Poiſſons de mer.

Le poiſſon de mer n'eſt pas à bon marché à Paris, malgré quelque diminution ſur les entrées, ſoulagement dû à M. Turgot. Il n'eſt preſque jamais frais. Il ne peut venir que des côtes de Normandie ou de Picardie, le poiſſon non ſalé ne pouvant ſouffrir le tranſport au-delà de trente à quarante lieues. Les approviſionnemens de la cour enlevent tout ce qu'il y a de plus beau, & le Pariſien mange le fretin. Notez que les Chartreux, les Carmes, les Bénédictins, les Minimes & les autres religieux qui font maigre, affament la ville de poiſſon, & entretiennent la cherté, en payant fort cher tout ce qui eſt à leur convenance.

Les entrées du poiſſon nuiſent à l'impôt, parce qu'il n'eſt pas aſſez modéré. Le Pariſien

qui veut ſe régaler de marée, eſt obligé de ſe tranſporter à Dieppe; & le bourgeois, quand il devient un peu *coſſu*, fait d'abord ce voyage-là tout ſeul; enſuite il y mene ſa ronde femme. Ils reſtent en extaſe devant l'Océan, & ils n'ont pas tort; mais ils croient avoir touché les colonnes d'Hercule, & ſe hâtent de rentrer dans leurs foyers. Ils ſont ſi tranſportés, ſi enchantés de leur voyage, que le reſte de leur vie ils en parleront tous les ſoirs à leur ſouper devant leurs filles & la ſervante ébahie.

CHAPITRE XXXV.

Taxe des Pauvres.

On a donné pluſieurs projets d'aumône univerſelle en faveur des pauvres. Aucun de ces plans généreux ne s'eſt encore réaliſé. A Paris, les bourgeois paient annuellement treize ſols, vingt-ſix ſols, & les plus aiſés

cinquante ſols. Quelle meſquine charité !

Il ſeroit à propos d'établir une taxe beaucoup plus forte ; & chacun, je crois, la paieroit avec joie. De tous les impôts c'eſt le plus ſacré, ou plutôt c'eſt une dette, & la premiere de toutes. Se croira-t-on quitte envers les pauvres, pour avoir donné à la *fabrique* deux livres dix ſols par an ?

Il me ſemble que les aumônes doivent être demandées ſous l'étendard de la religion, dont la charité eſt le premier précepte. Il me ſemble que chaque paroiſſe devroit avoir ſoin de ſes pauvres, & être autoriſée à faire contribuer les gens aiſés. A Londres, la charité eſt grande & inépuiſable ; les largeſſes envers les malheureux n'ont point notre caractere de parcimonie. C'eſt là que triomphe le précepte attendriſſant de l'Evangile : *Enfans du même Pere, ſecourez-vous les uns les autres.*

Nous avons parmi nous de belles ames, des ames charitables ; mais elles ſont en petit nombre, ſi on les compare à celles qui exiſtent ſur les bords de la Tamiſe. Ce peuple

en général eſt plus tendre, plus compatiſſant que nous envers les infortunés, & la miſere a perdu chez lui ſes formes hideuſes.

Si j'étois miniſtre, je ferois des chefs de paroiſſes les inſtrumens & les canaux de la bienfaiſance. J'ai vu ſur ce point important un projet de M. Fillon, notaire & contrôleur des actes à Challant en bas-Poitou. Comme toutes les idées de ce citoyen répondent parfaitement aux miennes, qu'il me permette ici de m'en glorifier, & de citer ſon plan comme un modele en ce genre.

CHAPITRE XXXVI.

L'Orthographe publique.

ELLE eſt extrêmement vicieuſe ſur les enſeignes, les écriteaux & dans les autres inſcriptions des boutiques ; là l'ignorance eſt gravée en lettres d'or.

Peut-être ſeroit-il à propos de ſuivre l'idée d'un perſonnage de Moliere, & de créer

ſérieuſement un cenſeur qui rectifiât ces fautes groſſieres.

Le peuple s'accoutumeroit à reſpecter l'orthographe, & la langue n'y perdroit pas. Il eſt important que cette langue qui eſt devenue celle de l'Europe, ne ſouffre aucune altération, ſur-tout dans ſes principaux ſignes ; car à la longue le peuple qui fait loi quant à l'idiôme, peut corrompre une langue & lui ſubſtituer un jargon miſérable.

Les premieres erreurs conſiſtent dans l'orthographe : d'ailleurs l'étranger, certain de trouver par-tout des inſcriptions exactes, prendroit une leçon en ſe promenant dans la ville ; & cette diſtinction flatteuſe pourroit facilement appartenir à la capitale d'un peuple dont toutes les nations étudient la langue.

L'ignorance produit quelquefois des rapports bizarres, & dont on s'amuſe, parce que les riens ont droit avant tout d'intéreſſer le Pariſien. Un nommé *Ledru* a fait ſa fortune avec l'inſcription de ſon enſeigne, laquelle

portoit : *Ledru poſe des ſonnettes dans le cul de ſac.* L'écrivain, perché ſur ſa haute échelle, avoit mis un gros point après le mot *cul*, & avoit rejeté *de ſac* à l'autre ligne, ce qui parut facétieux ; & tout le monde voulut employer le ſieur Ledru, qui *poſoit des ſonnettes dans le cul.* Il n'en fallut pas davantage pour lui attirer la vogue.

Tout Paris a vu un chirurgien, près de la place Maubert, faire graver ſur ſon tableau : *Un tel, reçu à S. Côme, oculiſte pour les yeux.*

Mais ce qui eſt bien pis que des fautes d'orthographe ou des expreſſions ridicules, c'eſt l'impudence de certains poliſſons qui barbouillent nos blanches murailles de figures indécentes & de mots obſcenes. La police, qui fait enlever les boues & les ordures, devroit faire effacer en même tems ces turpitudes ; car ce n'eſt pas aſſez que le tombereau des immondices nettoie la ville, il ne faut pas encore que l'œil de nos femmes & de nos filles, en ſortant de chez elles, rencontre de pareilles images, beaucoup plus

révoltantes que des rues mal balayées.

Les marchands d'eſtampes étalent auſſi des gravures d'une indécence caractériſée ; & je ne ſais pourquoi dans nos maiſons nous commençons à adopter, ſous les yeux de la jeuneſſe, ces images licencieuſes. Nous en écartons encore les livres propres à allumer l'imagination, & nous tapiſſons nos demeures de ces travaux d'un burin peu circonſpect.

En me promenant ſur les quais, j'ai vu une gravure repréſentant des patineurs, & au-deſſous de l'eſtampe j'ai lu ces vers ſans nom d'auteur, & qui me paroiſſent mériter d'être conſervés.

Sur un mince cryſtal l'hiver conduit leurs pas ;
Le précipice eſt ſous la glace.
Telle eſt de nos plaiſirs la légere ſurface.
Gliſſez, mortels ! n'appuyez pas.

CHAPITRE XXXVII.

Antiquités.

DANS Rome on ne ſauroit faire un pas ſans fouler un monument antique & qui vous commande l'attention & le reſpect, ſans voir autour de ſoi de ces objets qui vous rappellent les conquérans des arts de la Grece, & les dominateurs du monde. Il n'en eſt pas de même à Paris : cette ville n'a pas été fondue dans un moule républicain, ni formée ſous la main du génie des Grecs : rien n'y retrace ce génie éloquent, attentif à parler aux yeux des citoyens, à élever leurs ames. Le luxe des arts n'eſt point dans les monumens publics, il ſe cache & ſe rappetiſſe dans les maiſons des particuliers. Pour ceux qui connoiſſent l'hiſtoire, il y a loin de la Seine & du Louvre au Tibre & au Capitole.

Les antiquités de Paris ont toutes une phyſionomie gothique, pauvre & meſquine ;

notre groſſiere origine eſt empreinte dans les monumens qui nous en reſtent : vous voyez le tombeau de Clovis dans l'abbaye de Sainte-Genevieve, dont il fut le fondateur ; mais il eſt aiſé de voir que le monument eſt moderne, & il n'en a pas plus de dignité : cela ne reſſemble guere au temple de Romulus.

Les Normands ayant pillé, brûlé & ſaccagé à pluſieurs repriſes l'égliſe & l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, il n'y reſte plus que des ſépulcres vuides & des inſcriptions incertaines. Ce qui s'offre de la ſculpture ancienne donne l'idée de la barbarie la plus révoltante : la religion chrétienne ne fut jamais riante, même dans ſon berceau ; on le voit trop dans ces débris des ſiecles paſſés, ſiecles malheureux & bizarres, marqués par tout ce que l'erreur & l'ignorance ont de honteux & de funeſte.

Qui ſera curieux de viſiter les tombeaux de *Childebert* & d'*Altrogotte*, de *Chilperic* & de *Frédégonde* ſa femme, pourra les voir. Les inſcriptions de Chilperic *prient les vivans*

de

de ne point enlever ſes oſſemens du lieu où ils repoſent ; priere qui ſemble avoir été adreſſée à ces brigands du nord, qui venoient fondre ſur le royaume & ſur l'abbaye. *Precor ego Ilpericus non auferantur hinc oſſa mea.*

D'anciens noms ſans ſplendeur, de triſtes ſarcophages nus, des images d'un ſombre ſans intérêt, un ciſeau dur & groſſier, voilà les antiquités qui rempliſſent les égliſes : le génie de l'homme y ſemble terraſſé ſous l'empire de la terreur, & ſa main tremblante n'a plus ſu que tracer des images lugubres & monotones. Contemplez les ruines d'Herculanum & de Portici ; elles ne portent pas l'empreinte d'une imagination auſſi noire.

Ce qu'il y a de plus curieux à Paris, ce ſont les reſtes du palais où les Romains avoient des bains avant l'arrivée des Francs ; il eſt enclavé dans une maiſon de la rue de la Harpe, qui a pour enſeigne *la Croix de fer*. Ces reſtes ont tous les caracteres d'une haute antiquité. Il paroît que ce palais avoit une certaine étendue ; nos rois de la premiere

face y logerent ; les filles de Charlemagne y furent reléguées après ſa mort, lorſque Louis le Débonnaire, ami du plein-chant & ennemi de la galanterie, eut fait tuer leurs amans. *Il croyoit ſans doute*, rapporte le P. Daniel avec la plus grande naïveté, *que l'exemple intimideroit, & qu'elles n'en trouveroient plus ; il paroît qu'il ſe trompa, elles n'en manquerent jamais.*

Anciennes républiques ! vos débris atteſtent ce que vous fûtes ; les monumens les plus ſuperbes des monarchies ne valent pas vos reſtes échappés à la fureur des tems & des barbares. Dieu ! que nous ſommes petits devant les majeſtueux travaux d'une conſtitution libre !

Les antiquaires regrettent beaucoup une ſtatue de la déeſſe *Iſis*, qu'on avoit laiſſé ſubſiſter à la principale porte de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, à raiſon de ſon antiquité. En 1514, une bonne femme ayant pris cette figure pour celle de *la Vierge Marie*, & étant venue y brûler une *touffe de chandelles*, l'abbé de Saint-Germain, dans

un pieux courroux, la fit mettre en pieces, afin de prévenir l'idolatrie, & l'on mit à ſa place une grande croix qui y eſt encore.

CHAPITRE XXXVIII.

Mon Grand-Pere.

Je ſonge à mes ancêtres qui avoient des idées bien différentes des miennes, des préjugés & des uſages encore plus oppoſés. Quand je ſors d'une ſéance de l'académie françoiſe, le jour de la Saint-Louis, je me dis, il y a deux cents ans que Paris regorgeoit de ſang; que dans la rue Betizy on perçoit de coups l'amiral Coligny, après qu'il eut reçu la veille les proteſtations d'amitié & les embraſſemens de Charles IX. Il fut foulé aux pieds, ce Coligny, l'homme le plus propre à figurer dans une guerre civile, & qui eût donné à la ligue un poids, une majeſté & des ſuccès qu'elle n'eut point. Voilà le Louvre, d'où ce même Charles IX tiroit avec une carabine ſur ſes

propres ſujets. Les maſſacreurs de la nuit de la Saint-Barthélemi étoient de terribles catholiques : il vaut mieux aller ce jour-là entendre dans ce même Louvre les plaiſanteries ſaillantes du géometre d'Alembert, qui ont du ſel & de la fineſſe ; & ſi elles chagrinent un peu le clergé, il ne s'en venge qu'en diſant à la cour du mal des philoſophes. Paſſe pour cela : les philoſophes s'en moquent ; ils ont l'art de tout dire adroitement pour qui ſait bien entendre, & l'on entend aujourd'hui à demi-mot, on dit tout ce que l'on veut dire ; & le premier qui ſe fâche a toujours tort. O mon grand pere ! nous avons des idées toutes nouvelles : elles étoient ſi loin de vous, que malgré votre eſprit vous n'avez jamais pu les ſoupçonner. Puiſſent nos neveux en dire autant ! La perfectibilité n'appartient qu'à la race humaine. Nous ſommes moins ineptes & moins barbares que du tems de Charles IX : mais voilà beaucoup de gagné en ſi peu de tems !

CHAPITRE XXXIX.

Gare ! Gare !

GARE les voitures ! Je vois paſſer dans un carroſſe le médecin en habit noir, le maître à danſer dans un cabriolet, le maître en fait d'armes dans un diable ; & le prince court à ſix chevaux ventre à terre, comme s'il étoit en raſe campagne.

L'humble vinaigrette ſe gliſſe entre deux carroſſes, & échappe comme par miracle : elle traîne une femme à vapeurs, qui s'évanouiroit dans la hauteur d'un carroſſe. Des jeunes gens à cheval gagnent impatiemment les remparts, & ſont de mauvaiſe humeur, quand la foule preſſée, qu'ils éclabouſſent, retarde un peu leur marche précipitée. Les voitures & les cavalcades cauſent nombre d'accidens, pour leſquels la police témoigne la plus parfaite indifférence.

J'ai vu la cataſtrophe du 28 mai 1770,

occaſionnée par la foule des voitures qui obſtruerent la rue, unique paſſage ouvert à l'affluence prodigieuſe du peuple qui ſe portoit en foule à la triſte illumination des boulevards. J'ai manqué d'y perdre la vie. Douze à quinze cents perſonnes ont péri, ou le même jour, ou des ſuites de cette preſſe effroyable. J'ai été renverſé trois fois ſur le pavé à différentes époques, & ſur le point d'être roué tout vif. J'ai donc un peu le droit d'accuſer le luxe barbare des voitures.

Il n'a reçu aucun frein, malgré les réclamations journalieres. Les roues menaçantes qui portent orgueilleuſement le riche, n'en volent pas moins rapidement ſur un pavé teint du ſang des malheureuſes victimes qui expirent dans d'effroyables tortures, en attendant la réforme qui n'arrivera pas, parce que tous ceux qui participent à l'adminiſtration roulent carroſſe, & dédaignent conſéquemment les plaintes de l'infanterie.

Le défaut de trottoirs rend preſque toutes les rues périlleuſes : quand un homme qui a

un peu de crédit eſt malade, on répand du fumier devant ſa porte, pour rompre le bruit des carroſſes ; & c'eſt alors ſur-tout qu'il faut prendre garde à ſoi.

Jean-Jacques Rouſſeau, renverſé en 1776 ſur le chemin de Menil-Montant par un énorme chien danois qui précédoit un équipage, reſta ſur la place, tandis que le maître de la berline le regardoit étendu avec indifférence. Il fut relevé par des payſans, & reconduit chez lui boiteux & ſouffrant beaucoup. Le maître de l'équipage ayant appris le lendemain quel étoit l'homme que ſon chien avoit culbuté, envoya un domeſtique pour demander au bleſſé ce qu'il pouvoit faire pour lui. *Tenir déſormais ſon chien à l'attache*, reprir le philoſophe, & il congédia le domeſtique.

Quand un cocher vous a moulu tout vif, on examine chez le commiſſaire ſi c'eſt la grande ou la petite roue; le cocher ne répond que de la petite ; & ſi vous expirez ſous la grande roue, il n'y a point de dédommagemens pécuniaires pour vos héritiers.

Puis il eſt un tarif pour les bras, les jambes, les cuiſſes; & c'eſt un prix fait d'avance. Que faire ? Bien écouter quand on crie, *gare ! gare!* Mais nos jeunes Phaétons font crier leurs domeſtiques de derriere le cabriolet. Le maître vous renverſe, puis le valet s'égoſille, & ſe ramaſſe qui peut.

CHAPITRE XL.

Ruiſſeaux.

Un large ruiſſeau coupe quelquefois une rue en deux, & de maniere à interrompre la communication entre les deux côtés des maiſons. A la moindre averſe il faut dreſſer des ponts tremblans. Rien ne doit plus divertir un étranger que de voir un Pariſien traverſer ou ſauter un ruiſſeau fangeux avec une perruque à trois marteaux, des bas blancs & un habit galonné, courir dans de vilaines rues ſur la pointe du pied, recevoir le fleuve des gouttieres ſur un paraſol de taffetas. Quel-

les gambades ne fait pas celui qui a entrepris d'aller du fauxbourg S. Jacques dîner au fauxbourg S. Honoré, en ſe défendant de la crotte, & des toits qui dégouttent! Des tas de boue, un pavé gliſſant, des eſſieux gras, que d'écueils à éviter! Il aborde néanmoins; à chaque coin de rue il a appellé un décroteur; il en eſt quitte pour quelques mouches à ſes bas. Par quel miracle a-t-il traverſé ſans autre encombre la ville du monde la plus ſale? Comment marcher dans la fange en conſervant ſes eſcarpins? Oh! c'eſt un ſecret particulier aux Pariſiens, & je ne conſeille pas à d'autres de vouloir les imiter.

Pourquoi ne pas s'habiller conformément à la boue & à la pouſſiere? Pourquoi prendre à pied un vêtement qui ne convient qu'à celui qui roule dans une voiture? Pourquoi n'avoir pas des trottoirs, comme à Londres?

CHAPITRE XLI.

Fonte des ſuifs.

LES exhalaiſons qui ſortent des fonderies de ſuif ſont épaiſſes & infectes. Rien n'eſt plus propre à corrompre l'air que ces vapeurs groſſieres. Cette odeur déſagréable devient encore très-nuiſible à la ſanté des citoyens : ces fonderies multipliées & renfermées dans l'enceinte de la ville ſont un abus inconcevable ; il devroit exciter la vigilance du miniſtere public, en ce qu'il expoſe le quartier à de fréquens incendies & qu'il change en poiſon l'élément néceſſaire à la vie de l'homme.

Il ſeroit donc à propos de reléguer l'établiſſement des fonderies hors de l'intérieur des villes, dans des lieux iſolés, afin que les chaudieres ne puſſent ni empoiſonner les voiſins, ni mettre le feu à leurs maiſons.

CHAPITRE XLII.

Boucheries.

ELLES ne ſont pas hors de la ville, ni dans les extrêmités; elles ſont au milieu. Le ſang ruiſſele dans les rues, il ſe caille ſous vos pieds, & vos ſouliers en ſont rougis. En paſſant, vous êtes tout-à-coup frappé de mugiſſemens plaintifs. Un jeune bœuf eſt terraſſé, & ſa tête armée eſt liée avec des cordes contre la terre; une lourde maſſue lui briſe le crâne, un large couteau lui fait au goſier une plaie profonde; ſon ſang qui fume, coule à gros bouillons avec ſa vie. Mais ſes douloureux gémiſſemens, ſes muſcles qui tremblent & s'agitent par de terribles convulſions, ſes débattemens, ſes abois, les derniers efforts qu'il fait pour s'arracher à une mort inévitable, tout annonce la violence de ſes angoiſſes & les ſouffrances de ſon agonie. Voyez ſon cœur à nu qui palpite affreuſement, ſes yeux

qui deviennent obſcurs & languiſſans. Oh, qui peut les contempler, qui peut ouir les ſoupirs amers de cette créature immolée à l'homme !

Des bras enſanglantés ſe plongent dans ſes entrailles fumantes, un ſoufflet gonfle l'animal expiré, & lui donne une forme hideuſe; ſes membres partagés ſous le couperet vont être diſtribués en morceaux, & l'animal eſt tout à la fois enſeigne & marchandiſe.

Quelquefois le bœuf, étourdi du coup & non terraſſé, briſe ſes liens, & furieux s'échappe de l'antre du trépas ; il fuit ſes bourreaux, & frappe tous ceux qu'il rencontre, comme les miniſtres ou les complices de ſa mort; il répand la terreur, & l'on fuit devant l'animal qui la veille étoit venu à la boucherie d'un pas docile & lent. Des femmes, des enfans qui ſe trouvent ſur ſon paſſage, ſont bleſſés ; & les bouchers qui courent après la victime échappée, ſont auſſi dangereux dans leur courſe brutale que l'animal que guident la douleur & la rage.

Ces bouchers ſont des hommes dont la

figure porte une empreinte féroce & ſanguinaire, les bras nus, le col gonflé, l'œil rouge, les jambes ſales, le tablier enſanglanté; un bâton noueux & maſſif arme leurs mains peſantes & toujours prêtes à des rixes dont elles ſont avides. On les punit plus ſévérement que dans d'autres profeſſions, pour réprimer leur férocité; & l'expérience prouve qu'on a raiſon.

Le ſang qu'ils répandent, ſemble allumer leurs viſages & leurs tempéramens. Une luxure groſſiere & furieuſe les diſtingue, & il y a des rues près des boucheries, d'où s'exhale une odeur cadavéreuſe, où de viles proſtituées, aſſiſes ſur des bornes en plein midi, affichent publiquement leur débauche Elle n'eſt pas attrayante : ces femelles mouchetées, fardées, objets monſtrueux & dégoûtans, toujours maſſives & épaiſſes, ont le regard plus dur que celui des taureaux; & ce ſont des beautés agréables à ces hommes de ſang, qui vont chercher la volupté dans les bras de ces Paſiphaé.

CHAPITRE XLIII.

L'Air vicié.

DÈS que l'air ne contribue plus à la conſervation de la ſanté, il tue ; mais la ſanté eſt le bien ſur lequel l'homme ſe montre le plus indifférent. Des rues étroites & mal percées, des maiſons trop hautes & qui interrompent la libre circulation de l'air, des boucheries, des poiſſonneries, des égouts, des cimetieres, font que l'athmoſphere ſe corrompt, ſe charge de particules impures, & que cet air renfermé devient peſant & d'une influence maligne.

Les maiſons d'une hauteur démeſurée ſont cauſe que les habitans du rez-de-chauſſée & du premier étage ſont encore dans une eſpece d'obſcurité lorſque le ſoleil eſt au plus haut point de ſon élévation.

Les maiſons élevées ſur les ponts, outre

l'aſpect hideux qu'elles préſentent, empêchent le courant d'air de traverſer la ville d'un bout à l'autre, & d'emporter avec les vapeurs de la Seine tout l'air corrompu des rues qui aboutiſſent aux quais.

Lorſque le citoyen veut, les fêtes & les dimanches, reſpirer l'air pur de la campagne, à peine a-t-il mis le pied hors des barrieres, qu'il trouve les exhalaiſons infectes qui ſortent des *gadoues* & autres immondices : elles couvrent les campagnes à une demi-lieue de la capitale. Ses promenades ſont infectées, parce qu'on n'a pas eu l'attention de porter les boues un peu plus loin : les beaux boulevards s'en reſſentent & perdent ainſi leur agrément. Aucun ſoin paternel ne veille à dédommager le citadin de ſes fatigues journalieres, & de l'argent qu'il donne.

On ſait que les végétaux tendent à conſerver l'athmoſphere dans un état de ſalubrité, à la purger même de toute corruption : voilà pourquoi les anciens environnoient leurs temples & leurs places publiques de grands

arbres : pourquoi ne les imiterions-nous pas ?

L'odeur cadavéreuſe ſe fait ſentir dans preſque toutes les égliſes ; de là l'éloignement de beaucoup de perſonnes qui ne veulent plus y mettre le pied. Le vœu des citoyens, les arrêts du parlement, les réclamations, tout a été inutile : les exhalaiſons ſépulcrales continuent à empoiſonner les fideles. On prétend néanmoins que l'on prend une odeur de moiſi ou de cave qui regne dans ces amas énormes de pierres, pour une odeur de mort. L'on m'a certifié que les cadavres ſont tranſportés dans les cimetieres la nuit qui ſuit l'enterrement, & qu'il n'en reſte pas un ſeul dans les caveaux des égliſes, à moins qu'ils ne ſoient murés ; diſtinction rarement accordée.

Mais enfin, ces vingt mille cadavres ne ſortent pas de la capitale ; & quand on ſonge que dans le cimetiere des Innocens (1) on enterre des morts depuis mille ans, que l'on n'attend pas que la terre ait achevé de conſu-

(1) Il vient d'être fermé ; j'en parlerai plus bas.

mer

mer ces déplorables reſtes ; l'imagination révoltée repouſſe les tableaux qui viennent l'aſſaillir.

Indépendamment des cimetieres, faut-il s'étonner que l'air ſoit vicié ? Les maiſons ſont puantes, & les habitans perpétuellement incommodés. Chacun a dans ſa maiſon des magaſins de corruption ; il s'exhale une vapeur infecte de cette multitude de foſſes d'aiſance. Leurs vuidanges nocturnes répandent l'infection dans tout un quartier, coûtent la vie à pluſieurs malheureux, dont on peut apprécier la miſere par l'emploi périlleux & dégoûtant, auquel ils ſe livrent.

Ces foſſes, ſouvent mal conſtruites, laiſſent échapper la matiere dans les puits voiſins. Les boulangers qui ſont dans l'habitude de ſe ſervir de l'eau des puits, ne s'en abſtiennent pas pour cela ; & l'aliment le plus ordinaire eſt néceſſairement imprégné de ces parties méphitiques & mal-faiſantes.

Les vuidangeurs auſſi, pour s'épargner la peine de tranſporter les matieres fécales hors

de la ville, les verſent au point du jour dans les égouts & dans les ruiſſeaux. Cette épouvantable lie s'achemine lentement le long des rues vers la riviere de Seine, & en infecte les bords, où les porteurs d'eau puiſent le matin dans leurs ſeaux l'eau que les inſenſibles Pariſiens ſont obligés de boire.

Quelque choſe de plus incroyable encore, c'eſt que les cadavres que volent ou qu'achetent les jeunes chirurgiens pour s'exercer dans l'anatomie, ſont ſouvent coupés par morceaux, & jetés dans les foſſes d'aiſance. A leur ouverture, l'œil eſt quelquefois frappé de ces horribles débris anatomiques, qui réveillent des idées de forfaits. Le travail, indépendamment de l'effroi qu'il inſpire, devient plus redoutable aux vuidangeurs. La mitte, le plomb, les terraſſe ou les tue, & l'humanité vivante eſt encore plus outragée que l'humanité qui n'eſt plus. O ſuperbe ville! que d'horreurs dégoûtantes ſont cachées dans tes murailles! Mais n'arrêtons pas plus long-tems les regards du lecteur ſur ces épouvantables réſultats d'une nombreuſe ſociété.

Les belles & neuves expériences, faites ſur la décompoſition & la recompoſition de l'air, nous offrent des ſecours utiles, inconnus à toute l'antiquité ; & pour peu que l'adminiſtration ſe porte à favoriſer ces curieuſes découvertes, (qui nous en promettent d'autres) les grandes villes auront un fléau de moins à ſupporter.

Il n'eſt pas poſſible que l'indolence & l'inſenſibilité ferment les yeux de l'adminiſtration ſur les miracles de la chymie. Cette ſcience, débarraſſée de ſes vieilles formules, paroît venir enfin au-devant de l'humanité ſouffrante, & lui apporter les vrais remedes ſur leſquels l'art s'étoit trompé lui-même.

Quoi de plus important que la ſanté des citoyens ? La force des générations futures & conſéquemment celle de l'état ne ſont-elles pas dépendantes de ces ſoins municipaux ? Mais les meilleures inſtitutions ſont ſoumiſes à des lenteurs & à des ménagemens, parce que le bien n'eſt jamais auſſi prompt, auſſi aiſé à faire que le mal.

Une ordonnance du regne de Henri IV les appelle *maîtres fifi.* L'ancienne méthode des vuidangeurs vient d'être abolie par le gouvernement, & ils ſont obligés de ſe conformer à une méthode nouvelle, confirmée par l'expérience & approuvée de l'académie des ſciences.

L'opération qui eſt en uſage depuis peu, n'a aucun des inconvéniens de l'ancienne. Au moyen du feu l'on purifie les vapeurs méphitiques, & l'on doit beaucoup de reconnoiſſance au corps illuſtre qui n'a pas dédaigné de s'occuper de tels objets.

Les travaux des chymiſtes ont diminué les accidens occaſionnés par la vuidange des foſſes d'aiſance, puits & puiſards. On ſait aujourd'hui ce qu'on avoit ſi long-tems ignoré, ce qu'eſt l'air méphitique & de quelle maniere on peut combattre ſes influences dangereuſes & meurtrieres. Les bienfaits de la chymie deviennent chaque jour plus nombreux, & donnent des moyens qui intéreſſent eſſentiellement l'humanité.

L'adminiſtration conſulte plus que jamais ces utiles phyſiciens. C'eſt par eux qu'on a proſcrit l'ancien uſage de n'employer que des vaiſſeaux de cuivre pour tranſporter à Paris le lait qui s'y conſomme, ainſi que les balances de cuivre, dont les débitans de ſel, de tabac & de fruits étoient dans l'habitude de ſe ſervir; car la moindre décompoſition de ce métal eſt funeſte & cauſe des ravages cachés dans l'économie animale; & il a fallu non-ſeulement l'apprendre au peuple, mais l'en garantir encore par autorité.

C'eſt à la recommandation des mêmes chymiſtes que la police a fait prohiber chez les marchands de vin les comptoirs ainſi que les tables de plomb, qui offroient à la liqueur inceſſamment verſée une diſſolution fatale & aiſée. Le vin ne s'adouciſſoit, en paſſant ſur ces comptoirs, que pour ſe transformer en poiſon, & l'abus antique & dangereux a été enfin ſupprimé. Ainſi je dis le bien comme le mal.

La profeſſion des vuidangeurs n'eſt deve-

nue libre que depuis le nouvel édit : auparavant elle ne l'étoit pas. Qui l'eût cru ?

Il n'y a pas de loi, ſans doute, qui pût condamner les hommes & même les criminels à deſcendre journellement dans l'intérieur des foſſes, à y reſpirer un air impur, à livrer tous leurs ſens aux vapeurs fétides & empoiſonnées qui les minent, les rongent, les deſſechent, & qui donnent à leur viſage la pâleur livide & anticipée des tombeaux. Eh bien, ce que la tyrannie & la contrainte n'auroient pu faire exécuter, un peu d'argent le fait ſans violence ni contrainte.

Mais la police a jeté un regard de juſte compaſſion ſur ces malheureux qui ſont forcés de combattre le poiſon qui les tue par l'habitude, & même l'abus des liqueurs ſpiritueuſes. Il faut qu'ils s'étourdiſſent pour braver audacieuſement ces miaſmes peſtilentiels, & la dépenſe néceſſaire d'eau-de-vie les met hors d'état de ſortir de l'indigence à la ſuite de ces travaux que rien aſſurément ne ſauroit payer.

Ces victimes de la ſociété ne gagnoient, après avoir ſi bien mérité d'elle, qu'une vieilleſſe douloureuſe & prématurée. La police eſt venue réparer l'injuſtice atroce des hommes : elle a ménagé à ces courageux infortunés, des reſſources, des ſecours pour eux & pour leurs familles. Ils trouveront un lit dans les hôpitaux lorſqu'ils ſeront malades ; ils auront la ſubſiſtance lorſque le travail leur manquera ; ils pourront enfin ſatisfaire aux beſoins journaliers.

Cette attention donnée à une claſſe d'hommes plongés dans l'état le plus humiliant, & de qui les derniers citoyens détournent leurs regards avec mépris, mérite ici les plus grands éloges. On voit que l'art de raiſonner les différentes parties de l'adminiſtration ſe forme enfin ; car n'eſt-on pas heureux de rencontrer des hommes qui ſe dévouent à des opérations auſſi dégoûtantes, à l'appât de quelques pieces de monnoie ? & ne leur doit-on pas quelque dédommagement dans l'ordre de la ſimple équité ?

CHAPITRE XLIV.

Foſſes vétérinaires.

L'*ÉQUARRISSAGE* des chevaux a mérité l'attention de la police. On appelle *équarriſſeurs* les gens qui tuent les chevaux, & *équarriſſage* l'action de les dépouiller & de les dépecer. On appelle *boyautiers* les gens qui commercent les inteſtins d'animaux pour en tirer ces cordes d'inſtrumens qui deviennent harmoniques & ſentimentales ſous la ſavante main de nos artiſtes.

L'équarriſſage des chevaux, dont les débris étoient diſperſés ſur les terreins adjacens, répandoit une odeur fétide & inſupportable, pire que celle des vuidanges. Ce ſpectacle dégoûtant de chevaux & d'animaux morts ou écorchés, de peaux, d'inteſtins, d'oſſemens, de chairs, que des meutes de chiens venoient dévorer, & dont ils

emportoient des lambeaux, vient de ceſſer enfin. On a établi des foſſes vétérinaires aux quatre coins de la ville, & à pluſieurs milles de Paris. Ainſi ce mêlange de matieres animales, qui augmentoit prodigieuſement la putréfaction, n'infecte plus les fauxbourgs de la capitale. Nous nous empreſſons de le publier, nous voyons qu'on s'occupe plus que jamais du ſoin de remédier aux abus; & cela nous donne plus de courage pour achever ce tableau, où, comme dans ceux de Rembrant, les couleurs noires dominent: mais ce n'eſt pas notre faute, c'eſt celle du ſujet.

CHAPITRE XLV.

Détermination de l'habitude.

Si l'on me demande comment on peut reſter dans ce ſale repaire de tous les vices & de tous les maux entaſſés les uns ſur les autres, au milieu d'un air empoiſonné de mille vapeurs putrides, parmi les boucheries, les cime-

tieres, les hôpitaux, les égouts, les ruiſſeaux d'urine, les monceaux d'excrémens, les boutiques de teinturiers, de tanneurs, de corroyeurs; au milieu de la fumée continuelle de cette quantité incroyable de bois, & de la vapeur de tout ce charbon; au milieu des parties arſénicales, ſulfureuſes, bitumineuſes, qui s'exhalent ſans ceſſe des atteliers où l'on tourmente le cuivre & les métaux: ſi l'on me demande comment on vit dans ce gouffre, dont l'air lourd & fétide eſt ſi épais qu'on en apperçoit & qu'on en ſent l'athmoſphere à plus de trois lieues à la ronde; air qui ne peut pas circuler, & qui ne fait que tournoyer dans ce dédale de maiſons: comment enfin l'homme croupit volontairement dans ces priſons, tandis que s'il lâchoit les animaux qu'il a façonnés à ſon joug, il les verroit, guidés par le ſeul inſtinct, fuir avec précipitation & chercher dans les champs l'air, la verdure, un ſol libre, embaumé par le parfum des fleurs: je répondrai que l'habitude familiariſe les Pariſiens avec les brouillards humides, les

vapeurs mal-faiſantes & la boue infecte.

Enſuite l'opéra, la comédie, les bals, les catins & les ſpectacles les conſolent de la perte de la ſanté. Qu'importe que les liqueurs qui circulent dans nos veines, s'épaiſſiſſent, ſe coagulent, forment des engorgemens, pourvu que l'on voie danſer Veſtr - Allard? On n'a plus beſoin de force ni de courage, quand on ne parcourt plus d'autre eſpace que celui qui ſépare les trois ſpectacles.

Les Pariſiens ne ſont pas trop jaloux de communiquer avec le firmament & ſes beautés. C'eſt aux payſans à qui il appartient de contempler le ciel : pour eux, ils regardent le ſoleil ſans admiration, ſans reconnoiſſance, & à peu près comme le laquais qui les éclaire.

Vivre aux bougies eſt même une diſtinction de l'opulence : on ne jouit qu'aux bougies; on ne ſe raſſemble qu'aux bougies; tous les gens riches ſont brouillés avec le ſoleil. Le jour n'eſt pas fait pour éclairer leurs plaiſirs; ſa clarté eſt ignoble. C'eſt un peuple de morts, qui n'exiſte que dans des ſallons her-

métiquement fermés, & au milieu des flambeaux.

CHAPITRE XLVI.

Noyés. Vapeurs du charbon.

Il faut bien du tems pour amener l'ordre dans les parties les plus communes de la police la plus ordinaire. Qui croiroit que, il n'y a pas vingt ans, lorſqu'on repêchoit un noyé, au lieu de lui adminiſtrer promptement les ſecours propres à le rappeller à la vie, on le laiſſoit à moitié corps dans l'eau, juſqu'à ce qu'un *commiſſaire* fût arrivé pour dreſſer ſon *procès-verbal* ? On n'oſoit y toucher avant cet acte ; le guet vous repouſſoit rudement. L'ignorance ſuſpendoit le noyé par les pieds, dans la fauſſe idée de lui faire rendre l'eau. Aucun n'échappoit à la mort.

Enfin, l'on a reconnu qu'au lieu d'un *commiſſaire* il étoit plus à propos d'appeller un

chirurgien. Le premier établiſſement humain en faveur des perſonnes noyées eſt dû au corps municipal ; ce qui a décidé l'attention de la police envers d'autres infortunés : ainſi ce n'eſt que par l'exemple que ſe perfectionnent les différentes branches de l'adminiſtration publique. On a employé différentes méthodes qui, plus ou moins heureuſes, ont arraché des bras de la mort une foule de citoyens rendus à leurs familles par cette ſage mais tardive précaution.

La *machine fumigatoire* qui agit par le fondement, les frictions & l'inſufflation, ſont les principaux ſecours adminiſtrés, & ſans leſquels les perſonnes ſubmergées ſeroient certainement mortes. On y joint l'eau-de-vie camphrée, priſe à la doſe d'une cuillerée, l'alkali-volatil-fluor, mais comme ſtimulant ; on l'introduit dans les narines avec des meches de papier.

De cent trente-huit perſonnes noyées à Paris, quatre-vingt-douze ont dû la vie au nouvel établiſſement qui a remplacé l'uſage

le plus inepte & le plus barbare. Cette date moderne prouve que l'on s'occupe depuis bien peu de tems de la conſervation des citoyens ; mais enfin nous avons ſu rougir de notre indifférence.

Ceux qui tomboient dans l'eau avant cette époque, perdoient inévitablement la vie, & de miſérables formes judiciaires s'oppoſoient à leur ſalut ; on n'accordoit rien à un marinier qui ſauvoit un noyé, & par une contradiction étrange on le payoit quand il avoit retiré un cadavre. De là provenoit la lenteur cruelle des bateliers à prévenir la ſubmerſion totale. Nous nous ſommes élevés les premiers contre ces abus dans l'An deux mil quatre cent quarante, il y a près d'onze années ; & nous avons vu avec une joie ſecrete que nos plaintes publiques avoient été entendues.

Aujourd'hui les frais qu'entraîne l'adminiſtration des ſecours ſont à la charge de la police, & l'on délivre des gratifications à ceux qui ont directement ou indirectement con-

tribué à rappeller à la vie les noyés. Je le répete, oh ! que de tems il faut pour conduire un peuple aux notions les plus ſimples de la raiſon & de l'humanité !

La vapeur du charbon produit encore, ſurtout dans les fauxbourgs, des déſaſtres plus fréquens. Outre les chagrins amers & renaiſſans attachés à l'extrême indigence, il eſt un accident familier aux malheureux qui ne ſont pas aſſez riches pour acheter du bois. Il faut ſavoir qu'il y a une nombreuſe portion de citoyens qui n'habitent que des cabinets ou des recoins obſcurs, où il n'y a point de cheminées; & c'eſt ce qui m'a fait dire dans le premier chapitre intitulé *Coup-d'œil général*, qu'on trouvoit à Paris *des Lapons végétans dans des caſes étroites.* Ces infortunés ſont obligés, dans les rigueurs de l'hiver, de faire du feu au milieu de leurs chambres ; & le toit n'eſt pas percé, comme chez les ſauvages. Il arrive ſouvent qu'ils ſont ſurpris, eux & leurs enfans, & ſuffoqués par la vapeur du charbon. Perſonne n'eſt à l'abri de ces acci-

dens imprévus ; car le voiſinage d'un pauvre ſuffit pour tuer un riche. On diroit que l'un ſe venge de l'autre.

Un médecin habile penſe qu'en ce cas-là, l'uſage trop répandu de l'alkali-volatil-fluor devient dangereux, & que dans cette eſpece d'aſphyxie il y a un excès de chaleur dans la tête ; que par conſéquent il ſeroit funeſte d'irriter encore cette partie du corps & d'y déterminer une plus grande quantité de chaleur. Il propoſe les frottemens réitérés à la plante des pieds, & il a rendu la vie par ce moyen à pluſieurs aſphyxiés.

Ne ſeroit-il pas poſſible de donner au charbon de terre une préparation qui lui enleveroit ce qu'il a de meurtrier ? C'eſt à quoi l'on travaille, & je ne doute pas que l'adminiſtration ne veille à conſtater l'expérience.

Pourquoi n'accorderoit-on pas une médaille à tout homme qui, dans un danger preſſant, auroit ſauvé la vie à un citoyen ? Sa plus grande récompenſe aſſurément ſeroit toujours dans ſon cœur ; mais la patrie ne ſeroit pas

quitte

quitte envers lui, & lui devroit une marque de reconnoiſſance pour avoir enlevé au tré-pas un de ſes enfans.

Avant les obſervations ſur les aſphyxies, avant les découvertes des moyens curatifs (on le dit en frémiſſant) la plupart des aſphyxiés dans le fait étoient enterrés vivans. Combien l'homme n'a-t-il pas beſoin de la ſcience, puiſqu'elle ſeule ſauve aujourd'hui de cet horrible danger, & les vuidangeurs, & les cureurs de puits, & les foſſoyeurs, & les maçons employés à la fouille des terreins, & tous ces hommes enfin, qui par leurs travaux ſont ſi utiles, & à qui la ſociété doit tant !

L'indifférence abſolue ſur leur ſort n'étoit-elle pas un crime politique ? On ſait aujourd'hui qu'il ne faut jamais ſaigner un aſphyxié ; que l'aſperſion d'eau froide au viſage & quelques cuillerées de vinaigre le rappellent à la vie. On ſait aujourd'hui qu'un braſier ardent peut déſinfecter un lieu empoiſonné ; qu'un tuyau adapté à un fourneau

épuiſe l'air méphitique ; qu'avec quelques pelletées de chaux vive on corrige une vanne mortelle.

L'attention paternelle du gouvernement vient de répandre ſur cet objet un catéchiſme pour l'inſtruction du peuple ; le peuple ſaura que ces *morts apparentes* ne ſont pas des *morts réelles* ; il apprendra de quelle maniere l'on peut rappeller à la vie les noyés & les aſphyxiés ; il ſe familiariſera les remedes dont l'extrême ſimplicité garantit le ſuccès.

C'eſt M. le Noir, lieutenant-général de police, qui a fait dreſſer ce *catéchiſme inſtructif*, mis à la portée du peuple, & qui l'a fait diſtribuer aux curés des villes & des campagnes, afin qu'ils répandiſſent la méthode propre à combattre les fréquens & terribles effets du *méphitiſme* (mot nouveau, qui ſignifie *vapeur empoiſonnée*). Les curés ne dédaigneront pas de communiquer aux villageois ces importantes lumieres ; car ſi le premier précepte de la religion eſt l'accompliſſement des œuvres de charité & de miſéricorde,

ſon triomphe n'eſt-il pas de veiller à la conſervation de l'homme ? Et pourquoi des procédés faciles, qui peuvent rendre un bon pere de famille à la ſociété, ne ſeroient-ils pas enſeignés après la lecture des vérités évangéliques ? Quoi de plus honorable pour le miniſtere, que d'allier le ſalut des *corps* au ſalut des *ames* ?

CHAPITRE XLVII.

Chambres garnies.

UN Boyard vient habiter une manſarde ſur le Palais-Royal, & un Moſcovite ſe loge dans un entreſol écraſé, à un prix exorbitant ; un Staroſte & un Helvétien ſe partagent un même appartement.

Les chambres garnies ſont ſales. Rien n'afflige plus un pauvre étranger, que de voir des lits mal-propres, des fenêtres où ſiffient tous les vents, des tapiſſeries à demi pourries, un eſcalier couvert d'ordures. En géné-

ral le Pariſien vit dans la craſſe : on n'a pas aſſez pourvu aux beſoins des voyageurs, & cependant qui eſt-ce qui ne voyage pas ? Un Anglois & un Hollandois, qui ſe ſont fait une jouiſſance de la propreté la plus délectable, ſe trouvent couchés dans un lit infecté d'animaux incommodes ; & tous les vents coulis entrent dans leur chambre. Ils quittent le plus tôt poſſible une ville où tous les ſens ſont douloureuſement affectés, & emportent l'argent qu'ils y auroient laiſſé.

Les chambres garnies ſont un aſyle contre les créanciers : quiconque n'a pas fait des lettres de change qui contraignent par corps, & qui n'eſt pas marchand, arrête la voracité des huiſſiers : il ſort de ſa chambre garnie pour ſe promener ſans riſque, & dit comme Bias : *omnia mecum porto.*

On ne paie point de capitation perſonnellement dans les chambres garnies ; mais celui qui vous les loue, paie & vous fait payer en conſéquence : il faut donner ſon nom ſur des regiſtres qui vont à la police, &

elle ſait bien ce qu'elle en fait.

L'enlevement des particuliers ſe fait beaucoup plus facilement dans les chambres garnies qu'ailleurs, & l'on n'y regarde pas de ſi près. Quand quelqu'un eſt arrêté par ordre du gouvernement, l'exempt crie à tous que c'eſt un voleur ; & comme la perſonne eſt non-domiciliée, on croit qu'elle a volé : on n'en parle plus le ſoir même, & ſa mémoire eſt enſevelie pour jamais.

Il y a eu des années où l'on a compté à Paris cent mille étrangers, tous en chambres garnies ; ce nombre eſt conſidérablement diminué. Le prix des chambres garnies eſt fort inégal : vous aurez un appartement de quatre pieces près du Luxembourg, qui vous coûtera ſix fois plus près du Palais-Royal.

Ces malheureuſes créatures, qui au ſortir des ſpectacles vous arrêtent ſur le pavé & vous pourſuivent dans le ruiſſeau, ſont en chambres garnies. Elles paient le double de ce que paieroit une femme honnête ; de ſorte que ce loyer renaiſſant les écraſe. Elles

ne peuvent ſortir de la triſte condition où elles ſont plongées que par une aventure heureuſe & rare.

Il eſt défendu de louer à des femmes proſtituées ; & ſans elles néanmoins la moitié des appartemens ſeroient vuides : les perruquiers & les marchands de vin ſont les principaux propriétaires de ces ſales tripots ; ils en tirent beaucoup d'argent, ſe font payer d'avance, vexent ces déplorables créatures, & en ſont encore les eſpions.

CHAPITRE XLVIII.

Fiacres.

Les miſérables roſſes qui traînent ces voitures délabrées, ſortent des écuries royales, & ont appartenu à des princes du ſang, enorgueillis de les poſſéder.

Ces chevaux réformés avant leur vieilleſſe, paſſent ſous le fouet des plus impitoyables oppreſſeurs. Ci-devant nobles quadrupedes,

impatiens du frein, traînant l'équipage ſuperbe comme un fardeau léger; maintenant malheureux animaux, tirant le nerf, humides de pluie, dégouttans d'une ſueur ſale, fatigués, tourmentés pendant dix-huit heures par jour, ſous le poids des courſes que le public leur impoſe.

Ces voitures hideuſes, dont la marche obſcure eſt ſi traînante, ſervent quelquefois d'aſyle à la jeune fille échappée un inſtant à la vigilance de ſes argus, & qui montant d'un pied agile & non apperçu, veut converſer avec ſon amant ſans être vue ni remarquée.

Rien ne révolte l'étranger qui a vu les carroſſes de Londres, d'Amſterdam, de Bruxelles, comme ces fiacres & leurs chevaux agoniſans.

Quand les fiacres ſont à jeûn, ils ſont aſſez dociles; vers le midi ils ſont plus difficiles; le ſoir ils ſont intraitables; les rixes fréquentes qui s'élevent ſont jugées chez les commiſſaires; ils inclinent toujours en faveur du cocher. Plus les cochers ſont ivres, plus ils

fouettent leurs chevaux ; & vous n'êtes jamais mieux mené que quand ils ont perdu la tête.

Il s'agiſſoit de je ne ſais quelle réforme, il y a quelques années : les fiacres s'aviſerent d'aller tous, au nombre de preſque dix-huit cents, voitures, chevaux & gens, à Choiſy, où étoit alors le roi, pour lui préſenter une requête. La cour fut fort ſurpriſe de voir dix-huit cents fiacres vuides qui couvroient au loin la plaine, & qui venoient apporter leurs humbles remontrances au pied du trône : cela donna une ſorte d'inquiétude. On les congédia comme ils étoient venus : les quatre repréſentans de l'ordre furent mis en priſon, & l'on envoya l'orateur à Bicêtre avec ſon papier & ſa harangue.

Rien de ſi commun que la ſoudaine rupture des ſoupentes ou des roues : vous avez le nez caſſé ou une contuſion au bras ; mais vous êtes diſpenſé de payer la courſe.

Les fiacres ne peuvent aller juſqu'à Verſailles, ni ſur les routes où il y a des bureaux de voitures, qu'en payant une per-

miſſion *particuliere*. Dès qu'ils ſont hors des barrieres, ils vous font la loi malgré les tarifs : les uns ſont d'une complaiſance extrême, les autres ſont emportés, inſolens ; il eſt plus tôt fait de les appaiſer avec quelques ſols de plus, que d'aller demander juſtice, ou de ſe la faire ſoi-même ; & c'eſt le parti que prennent tous les honnêtes gens.

Si vous oubliez quelque choſe dans la voiture, comme elle eſt numérotée, vous allez à un bureau en faire la réclamation, & l'objet vous eſt ordinairement rendu.

La commodité & la ſûreté publique exigeroient que les fiacres fuſſent moins ſales, plus ſolides, mieux montés ; mais la rareté, la cherté des fourrages, & l'impôt conſidérable de vingt ſols par jour, pour rouler ſur le pavé, empêchent les réformes les plus deſirables.

CHAPITRE XLIX.

Porteurs d'eau.

On achete l'eau à Paris. Les fontaines publiques ſont ſi rares & ſi mal entretenues, qu'on a recours à la riviere ; aucune maiſon bourgeoiſe n'eſt pourvue d'eau aſſez abondamment. Vingt mille porteurs d'eau, du matin au ſoir, montent deux ſeaux pleins, depuis le premier juſqu'au ſeptieme étage, & quelquefois par-delà : la voie d'eau coûte ſix liards ou deux ſols. Quand le porteur d'eau eſt robuſte, il fait environ trente voyages par jour.

Quand la riviere eſt trouble, on boit l'eau trouble : on ne ſait trop ce qu'on avale ; mais on boit toujours. L'eau de la Seine relâche l'eſtomac, pour quiconque n'y eſt pas accoutumé. Les étrangers ne manquent preſque jamais l'incommodité d'une petite diarrhée ; mais ils l'éviteroient, s'ils avoient la précau-

tion de mettre une cuillerée de bon vinaigre blanc dans chaque chopine d'eau.

« L'on a vu, ſous le coſtume pénible & » laborieux d'un porteur d'eau, un homme » forcé de dépoſer la décoration ſtérile dont » la patrie avoit honoré ſes ſervices, cher- » cher l'aliment & le ſoutien de ſes jours » dans ce métier rude & abject. Il expira, » il y a quelques années, de froid & de mi- » ſere, entre les compagnons groſſiers de » ſon travail journalier, inconnu de ceux » dont l'horrible indigence l'avoit rendu l'é- » gal, & après avoir confié ſon ſecret au » miniſtre de la religion qui recueillit ſes der- » niers ſoupirs. » *Voyez le Babillard*, tome I, page 75.

CHAPITRE L.

Le Pont-Neuf.

Le Pont-Neuf eſt dans la ville ce que le cœur eſt dans le corps humain, le centre du mouvement & de la circulation ; le flux & le reflux des habitans & des étrangers frappent tellement ce paſſage, que pour rencontrer les perſonnes qu'on cherche, il ſuffit de s'y promener une heure chaque jour.

Les mouchards ſe plantent là ; & quand au bout de quelques jours ils ne voient pas leur homme, ils affirment poſitivement qu'il eſt hors de Paris. Le coup-d'œil eſt plus beau de deſſus le Pont-Royal ; mais il eſt plus étonnant de deſſus le Pont-Neuf. Là, les Pariſiens & les étrangers admirent la ſtatue équeſtre de Henri IV, & tous s'accordent à le prendre pour le modele de la bonté & de la popularité.

Un pauvre pourſuivoit un homme le long

des trottoirs ; c'étoit un jour de fête : *Au nom de ſaint Pierre*, diſoit le mendiant, *au nom de ſaint Joſeph*, *au nom de la Vierge Marie*, *au nom de ſon divin Fils*, *au nom de Dieu.* Arrivé devant la ſtatue d'Henri IV, *au nom d'Henri IV*, dit-il. *Au nom d'Henri IV ?* Tiens, & il lui donna un louis d'or.

Un de ces hommes qui vendent des médailles de plâtre, en portoit deux, l'une devant, l'autre derriere ; c'étoit le médaillon de Henri IV. & celui de Louis XIV. Combien le premier ? Six francs, dit le vendeur. Et l'autre, le vendez-vous de même ? Je ne les ſépare point, monſieur ; ſans le premier je ne vendrois jamais le ſecond.

On croit dans les provinces, qu'on ne ſauroit traverſer le Pont-Neuf la nuit, ſans courir riſque d'être jeté à la riviere. On parle des attentats de Cartouche comme ſi ce voleur ſubſiſtoit encore : c'eſt le paſſage le plus ſûr qui ſoit à Paris.

Gaſton d'Orléans, frere de Louis XIII, ſe plaiſoit à voler des manteaux ſur le Pont-

Neuf, & la mémoire s'en eſt conſervée.

Au bas du Pont-Neuf ſont les recruteurs, raccoleurs, qu'on appelle *vendeurs de chair humaine.* Ils font des hommes pour les colonels, qui les revendent au roi : autrefois ils avoient des fours où ils battoient, violentoient les jeunes gens qu'ils avoient ſurpris de force ou par adreſſe, afin de leur arracher un engagement. On a ſupprimé enfin cet abus monſtrueux; mais on leur permet d'uſer de ruſe & de ſupercherie pour enrôler la canaille.

Ils ſe ſervent d'étranges moyens : ils ont *des filles de corps-de-garde*, au moyen deſquelles ils ſéduiſent les jeunes gens qui ont quelque penchant au libertinage : enſuite ils ont des cabarets, où ils enivrent ceux qui aiment le vin : puis ils promenent, les veilles du mardi gras & de la S. Martin, de longues perches ſurchargées de dindons, de poulets, de cailles, de levrauts, afin d'exciter l'appétit de ceux qui ont échappé à celui de la luxure.

Les pauvres dupes, qui ſont à conſidérer la Samaritaine & ſon carillon, qui n'ont jamais fait un bon repas dans toute leur vie, ſont tentés d'en faire un, & troquent leur liberté pour un jour heureux. On fait réſonner à leurs oreilles un ſac d'écus, & l'on crie, *qui en veut ? qui en veut ?* C'eſt de cette maniere qu'on vient à bout de compléter une armée de héros qui ſeront la gloire de l'état & du monarque. Ces héros coûtent au bas du Pont-Neuf trente livres piece : quand ils ſont beaux hommes, on leur donne quelque choſe de plus. Les fils d'artiſans croient affliger beaucoup leurs peres & meres en s'engageant : les parens les dégagent quelquefois, & rachetent cent écus l'homme qui n'en a coûté que dix ; cet argent tourne au profit du colonel & des officiers recruteurs.

Ces recruteurs ſe promenent la tête haute, l'épée ſur la hanche, appellant tout haut les jeunes gens qui paſſent, leur frappant ſur l'épaule, les prenant ſous le bras, les invitant à venir avec eux, d'une voix qu'ils tâchent

de rendre mignarde. Le jeune homme ſe défend, les yeux baiſſés, la rougeur ſur le front, & avec une eſpece de crainte & de pudeur ; ce qui commande l'attention, la premiere fois qu'on eſt témoin de ce jeu ſingulier.

Ces recruteurs ont leurs boutiques dans les environs, avec un drapeau armorié, qui flotte & qui ſert d'enſeigne. Là, ceux qui ſont de bonne volonté viennent donner leur ſignature. Un de ces recruteurs avoit mis ſous ſon enſeigne ce vers de Voltaire, ſans en ſentir la force ni la conſéquence :

Le premier qui fut roi, fut un ſoldat heureux.

J'ai vu ce vers bien imprimé pendant ſix ſemaines ; puis le vers a diſparu, ſans qu'aucun des enrôlés ſous cette deviſe l'eût peut-être compris.

Autrefois le gros Thomas, le coryphée des opérateurs, tenoit ſes ſéances ſur le Pont-Neuf. Voici ſon portrait fidélement tracé, pour la ſatisfaction de ceux qui ne l'ont pas vu.

« Il

« Il étoit reconnoiſſable de loin par ſa » taille giganteſque & l'ampleur de ſes ha- » bits ; monté ſur un char d'acier, ſa tête » élevée & coëffée d'un panache éclatant, » figuroit avec la tête royale d'Henri IV ; » ſa voix mâle ſe faiſoit entendre aux deux » extrêmités du pont, aux deux bords de » la Seine. La confiance publique l'environ- » noit, & la rage de dents ſembloit venir » expirer à ſes pieds. La foule empreſſée de » ſes admirateurs, comme un torrent qui » toujours s'écoule & reſte toujours égal, » ne pouvoit ſe laſſer de le contempler ; » des mains ſans ceſſe élevées imploroient » ſes remedes, & l'on voyoit fuir le long » des trottoirs, les médecins conſternés & » jaloux de ſes ſuccès. Enfin, pour achever » le dernier trait de l'éloge de ce grand » homme, il eſt mort ſans avoir reconnu la » faculté. »

Un Anglois, dit-on, fit la gageure, il y a cinq ans, qu'il ſe promeneroit le long du Pont-Neuf pendant deux heures, offrant au

public des écus neufs de ſix livres à vingt-quatre ſols piece, & qu'il n'épuiſeroit pas de cette maniere un ſac de douze cents francs, qu'il tiendroit ſous ſon bras. Il ſe promena criant à haute voix, *qui veut des écus de ſix francs tout neufs à vingt-quatre ſols ? Je les donne à ce prix.* Pluſieurs paſſans toucherent, palperent les écus, & continuant leur chemin, leverent les épaules en diſant : *ils ſont faux, ils ſont faux.* Les autres ſouriant comme ſupérieurs à la ruſe, ne ſe donnoient pas la peine de s'arrêter ni de regarder. Enfin une femme du peuple en prit trois en riant, les examina long-tems, & dit aux ſpectateurs : *allons, je riſque trois pieces de vingt-quatre ſols par curioſité.* L'homme au ſac n'en vendit pas davantage, pendant une promenade de deux heures ; il gagna amplement la gageure contre celui qui avoit moins bien étudié que lui, ou moins bien connu l'eſprit du peuple.

Les marches du Pont-Neuf s'uſent viſiblement vers le milieu, & en peu d'années, ſous

les pieds des innombrables paſſans. Elles deviennent gliſſantes, & l'on eſt obligé de les renouveller.

Des marchandes d'oranges & de citrons ont au milieu du pont, des boutiques qui forment un coup-d'œil agréable : car ce fruit eſt auſſi ſain qu'il eſt beau.

CHAPITRE LI.

Pont-Royal.

On jouit ſur le Pont-Royal, du plus beau coup-d'œil de la ville. On y découvre d'un côté, le Cours, les Tuileries, le Louvre; de l'autre, le Palais-Bourbon, & une longue ſuite de ſuperbes hôtels. Les deux quais de l'Iſle-du-Palais, & les deux autres qui bordent la riviere, ajoutent beaucoup à l'agrément de la perſpective.

L'entrée par le pont de Neuilly frappe d'admiration le voyageur, à meſure qu'il s'a-

vance vers la barriere de Chaillot, d'où ſe préſentent à ſes regards étonnés la magnifique place de Louis XV, le jardin & le palais des Tuileries.

Si l'on exécutoit enfin le plan ſi ſouvent propoſé de débarraſſer le pont S. Michel, le pont au Change, le pont Notre-Dame, & le pont Marie, des gothiques bâtimens qui les ſurchargent déſagréablement, l'œil plongeroit avec plaiſir d'une extrêmité de la ville à l'autre.

Quel contraſte choquant entre la magnifique rive droite du fleuve, & la rive gauche qui n'eſt point pavée & eſt toujours remplie de boue & d'immondices ! Elle n'eſt couverte que de chantiers & de maſures habitées par la lie du peuple. Mais ce qui ſurprend davantage encore, c'eſt que ce cloaque dégoûtant eſt borné d'un côté par le Palais-Bourbon ; & de l'autre, par le beau quai des Théatins.

La galiote de Saint-Cloud part régulièrement du Pont-Royal ; & la modicité du

prix y attire les fêtes & les dimanches une foule de Pariſiens. Le départ & l'arrivée de ce bateau ne donnent pas une bien haute opinion des talens nautiques des matelots de la Seine, par leur mal-adreſſe à partir & à aborder. D'autres Pariſiens, arrivés trop tard pour profiter de la galiote, ſe jettent à corps perdu dans des batelets particuliers, oubliant dans de ſi frêles bâtimens, que le filet d'eau de la Seine peut les engloutir, comme les gouffres du vaſte Océan. Ceux qui ont accoutumé de parcourir les mers, tremblent à la vue de cet embarquement dangereux.

CHAPITRE LII.

Charmant Coup-d'œil.

Un coup-d'œil très-agréable encore eſt celui qu'offre le jardin des Tuileries, ou plutôt les Champs-Eliſées, dans un beau jour de printems. Les deux rangs de jolies

femmes qui bordent la grande allée, ſerrées les unes contre les autres ſur une longue file de chaiſes, regardant avec autant de liberté qu'on les regarde, reſſemblent à un parterre animé de pluſieurs couleurs. La diverſité des phyſionomies & des atours, la joie qu'elles ont d'être vues & de voir, l'eſpece d'aſſaut qu'elles font lorſque ſur leurs viſages brille l'envie de s'éclipſer; tout ajoute à ce tableau diverſifié qui attache les regards & fait naître mille idées ſur ce que les modes enlevent ou ajoutent à la beauté, ſur l'art & la coquetterie des femmes, ſur ce deſir inné de plaire, qui fait leur bonheur & le nôtre.

Les vertugadins de nos meres, leurs étoffes tailladées de falbalas, leurs épaulettes ridicules, leurs enceintes de cerceaux, cette multitude de mouches, dont quelques-unes reſſembloient à de véritables emplâtres, tout cela eſt diſparu, excepté la hauteur démeſurée de leurs coëffures : le ridicule n'a pu corriger ce dernier uſage; mais ce défaut

eſt tempéré par le goût & la grace qui préſident à la ſtructure de l'élégant édifice. Les femmes, à tout prendre, ſont mieux miſes aujourd'hui qu'elles ne l'ont jamais été : leur ajuſtement réunit la légéreté, la décence, la fraîcheur & les graces. Ces robes d'une étoffe légere ſe renouvellent plus ſouvent que ces robes où brilloient l'or & l'argent; elles ſuivent, pour ainſi dire, les nuances des fleurs des diverſes ſaiſons. Il n'y a que la main de nos marchandes de modes, pour métamorphoſer avec une ſi prodigieuſe diverſité la gaze, le linon & les rubans. Si les femmes pouvoient quitter ce choquant enduit de blanc & de rouge trop prononcé, elles auroient détruit le mauvais goût de leurs meres, & jouiroient de tous les avantages que la nature a verſés ſur elles : elles n'ont pas beſoin de diamans & de parure, affiches du luxe & de l'opulence; les diamans partagent l'attention que l'on doit à leur beauté réelle, & le charme le plus piquant d'une belle eſt d'ignorer qu'elle le ſoit.

CHAPITRE LIII.

Boulevards.

C'EST une promenade vaſte, magnifique, commode, qui ceint pour ainſi dire la ville : elle eſt de plus ouverte à tous les états, & infiniment peuplée de tout ce qui peut la rendre agréable & récréative : on s'y promene à pied, à cheval, en cabriolet; & l'on peut placer les boulevards à côté de tout ce qu'il y a de plus beau à Paris.

Le boulevard du côté du midi eſt le moins fréquenté; c'eſt néanmoins le plus ſalubre : on ne peut ſe laſſer de l'admirer; il eſt orné de quatre rangs d'arbres, avec une chauſſée d'encaiſſement, (de cailloux ou de pavés) de vingt-quatre pieds de largeur, qui regne dans un contour de ſix mille quatre-vingt-trois toiſes. On ne voit de ces travaux ſuperbement prolongés & utiles

que dans une immenſe & riche capitale. Cette eſpece d'écharpe ou de ceinture eſt admirable ; mais elle renferme des objets pauvres, déſagréables & meſquins.

CHAPITRE LIV.

Nos Grand'-Meres.

Nos grand'-meres n'étoient pas ſi bien vêtues que nos femmes ; mais elles appercevoient d'un coup-d'œil tout ce qui pouvoit intéreſſer le bien-être de la famille : elles n'étoient pas auſſi répandues ; on ne les voyoit pas inceſſamment hors de leurs maiſons : contentes d'une royauté domeſtique, elles regardoient comme très-importantes toutes les parties de cette adminiſtration. Telle étoit la ſource de leurs plaiſirs, & le fondement de leur gloire : elles entretenoient le bon ordre & l'harmonie dans leur empire, fixoient le bonheur dans leurs foyers, tandis que leurs

filles abuſées vont le chercher vainement dans le tumulte du monde. Les détails de la table, du logement, de l'entretien, exerçoient leurs facultés; l'économie ſoutenoit les maiſons les plus opulentes, qui s'écroulent aujourd'hui. La femme paroiſſoit s'acquitter d'une tâche égale aux travaux du mari, en embraſſant cette infinité de ſoins qui regardent l'intérieur. Leurs filles, formées de bonne heure, concouroient à faire régner dans les maiſons les charmes doux & paiſibles de la vie privée; & l'homme à marier ne craignoit plus de choiſir celle qui, née pour imiter ſa mere, devoit perpétuer la race des femmes ſoigneuſes & attentives.

Que nous ſommes loin de ces devoirs ſi ſimples, ſi attachans! Une conduite réglée & uniforme feroit le tourment de nos femmes; il leur faut une diſſipation perpétuelle, des liaiſons à l'infini, tous les dehors de la repréſentation & de la vanité. Elles ne ſont jamais bien dans toutes ces courſes, parce qu'elles veulent être abſolument où la nature

ne veut pas qu'elles ſoient; & tant qu'elles auront perdu le gouvernement de la famille, elles ne jouiront jamais d'un autre empire.

Autre obſervation : les domeſtiques faiſoient alors partie de la famille; on les traitoit moins poliment, mais avec plus d'affection; ils le voyoient & devenoient ſenſibles & reconnoiſſans. Les maîtres étoient mieux ſervis, & pouvoient compter ſur une fidélité bien rare aujourd'hui. On les empêchoit à la fois d'être infortunés & vicieux; & pour l'obéiſſance, on leur accordoit en échange bienveillance & protection. Aujourd'hui, les domeſtiques paſſent de maiſon en maiſon, indifférens à quels maîtres ils appartiennent, rencontrant celui qu'ils ont quitté ſans la moindre émotion. Ils ne ſe raſſemblent que pour révéler les ſecrets qu'ils ont pu découvrir : ils ſont eſpions; & comme on les paie bien, qu'on les habille bien, qu'on les nourrit bien, mais qu'on les mépriſe, ils le ſentent, & ſont devenus nos plus grands ennemis. Autrefois leur vie étoit laborieuſe, dure

& frugale ; mais on les comptoit pour quelque choſe, & le domeſtique mouroit de vieilleſſe à côté de ſon maître.

CHAPITRE LV.

Des groſſes Fortunes.

Il y a à Paris des fortunes de particuliers, de trois cents, cinq cents, ſept cents, neuf cents mille livres de rente, & trois ou quatre peut-être au-delà encore. Celles de cent à cent-cinquante mille livres ſont communes.

L'or, a dit quelqu'un, cherche à s'amonceler : il va où il y en a déjà ; plus il eſt en tas, plus il multiplie. Le premier écu, a dit Jean-Jacques Rouſſeau, eſt plus difficile à gagner que le dernier million. Cette vérité ſe fait ſentir dans la capitale. Que font tous ces opulens de leur or ? Ce qu'ils en ſont ? Rien de grand, rien de vraiment utile.

Le loiſir de ces riches fait qu'ils ſe tourmentent à pourſuivre des miſeres : ils ſe font des occupations graves, de futilités : ils ont des inquiétudes pour ſe procurer de fauſſes jouiſſances, & ils ſe tourmentent en arrangeant des parties de plaiſir.

Ils aiment mieux nourrir des chevaux que des hommes ; ils dépenſent en objets de luxe puérile, ce qui ſuffiroit à la perfection de tous les arts utiles ; ils ne donnent rien pour les expériences phyſiques, rien pour les ſciences auguſtes, qui ſont la grandeur & la dignité de l'homme ; s'ils obéiſſent à quelque caprice ruineux, ce caprice eſt toujours petit, obſcur & extravagant ; on cite leur immenſe richeſſe, on a peine à citer leurs bienfaits. Je regarde autour de moi ; je n'apperçois pas un ſeul monument patriotique. Tout eſt pour l'intérieur de la maiſon & pour la valetaille.

Parmi ces hommes opulens, tel eſt déclaré humain, généreux, ſerviable, bon ami, dont la tête ingénieuſe eſt occupée trois heures par jour à trouver de nouveaux moyens

pour ruiner ſon pays & redoubler ſa miſere. Il parle d'équité, d'humanité, de bienfaiſance; & le projet qu'il va donner le lendemain, ruinera ſix cents familles: c'eſt un accaparement, c'eſt un monopole; ſon or funeſte va ravir à l'induſtrie pauvre ce qu'elle auroit pu gagner.

Une province eſt tout-à-coup dépoſſédée de ſes productions. Tout eſt enlevé comme par enchantement. On honorera du nom de *ſpéculation*, ce qui n'eſt que l'ouvrage de l'avarice. Le monopoleur eſt un homme poli, qui parle des beaux arts : comment oſeroit-on l'appeller un *concuſſionnaire ?* Il eſt vrai qu'il fait quelque bien en détail autour de lui, & des maux horribles en grand à cent lieues de ſa demeure. Il ſemble étranger au royaume, & n'exiſter que pour ſes maîtreſſes & ſes adulateurs.

D'autres théſauriſent, & s'endurciſſant à loiſir, ne laiſſent échapper aucune parcelle de leur or entaſſé. En vain la miſere les ſupplie en fondant en larmes; en vain entendent-ils

le récit des calamités particulieres ; ils ſont inſenſibles aux malheurs d'un honnête homme, comme à ceux de l'état.

Préférer une piece d'or à la vie de ſon frere, de ſon ſemblable ! Le nommer fainéant, coquin, pareſſeux, pour ſe diſpenſer d'être charitable ! Maſquer ſon avarice ſous des prétextes faux, tandis qu'on ne ſe diſſimule pas à ſoi-même ſa dureté ! Ah ! mérite-t-on enſuite le nom d'homme ?

Malheureux ! qui endurcis tes oreilles aux gémiſſemens de l'indigence, quand tu auras le linceul ſur le viſage, & que tu ſeras reſſerré dans un étroit cercueil, s'il te reſtoit quelques ſentimens, dis, ne regretterois-tu point alors de n'avoir pas donné quelques parcelles de ces richeſſes inutiles, pour ſoulager les maux de tes freres ? Que te reſtera-t-il de cette grande opulence ? Un cercueil de plomb, & quelques marbres ſculptés. Eh ! quand il eſt en ton pouvoir de métamorphoſer ces pieces de métal en jouiſſances pures & intimes, apprends à les connoître, à les

goûter. Veux-tu être maudit après ta mort, & que l'on diſe : il a dépenſé pour ſon orangerie, pour ſes porcelaines, pour ſes diamans, pour ſon chenil... Et pour les hommes ſes ſemblables ?... Rien. Parlons du moins des gens qui donnent à dîner. C'eſt bien peu de choſe, mais c'eſt toujours cela.

CHAPITRE LVI.

Les Dîneurs en ville.

QUELQUES gens d'une fortune aiſée donnent ordinairement à dîner deux ou trois fois par ſemaine à leurs amis & à leurs ſimples connoiſſances : une fois invité, vous l'êtes pour toujours.

Avoir une table à Paris eſt un objet diſpendieux ; mais ce n'eſt que dans la capitale que tel homme peut ſubſiſter ſans fortune, ſans métier & ſans talens. Ce n'eſt point là un citoyen fort recommandable, je l'avoue ; mais

mais enfin, il faut que tout homme vive. Eh! qui donnera à manger à celui qui a bon appétit, ſi ce n'eſt le riche ?

Dix-huit à vingt mille hommes dînent réguliérement le lundi chez le marchand, le mardi chez l'homme de robe, & progreſſivement ils achevent la ſemaine, en montant d'étage en étage. Le vendredi ils ſe rendent de préférence chez l'amateur de marée, & jamais ils ne ſe trompent ſur le menu. Dans cette claſſe ſont les agréables & les beaux parleurs, les muſiciens, les peintres, les abbés, les célibataires, &c.

Ils ont vu tous les états, & ſont au fait d'une infinité de caracteres : ces gens-là ne ſavent ni le prix du pain, ni celui de la viande : les variations des combuſtibles leur ſont parfaitement étrangeres : ils ne paient que le porteur d'eau ; ils ſortent de chez eux poudrés, friſés, à deux heures préciſes, & vont s'aſſeoir à des tables délicates, ayant pour paſſeport quelques hiſtoriettes, une pour chaque maiſon, & la gazette de la veille.

Ils ſavent tirer un parti abondant du ſervice, tandis que les provinciaux, les novices mal-adroits, n'ont pas l'eſprit de faire bonne chere; car c'eſt un art que de ſavoir goûter de tous les plats, à l'aide de quelques ſignes. Le ſoir ils ſe rendent chez une vieille dévote, chez un goutteux, un bénéficier; ils y font collation, & n'ont qu'à changer un peu de langage, ſelon l'eſprit des perſonnages, & répéter les nouvelles qu'ils ont appriſes le matin. Ainſi, ſans rentes, ſans emploi, ſans patrimoine, avec un habit dû encore au tailleur, & payant de mois en mois un loyer modique, ils trouvent de quoi vivre, & vivre en aſſez bonne compagnie. Une aptitude à retenir les noms des perſonnes, quelqu'uſage du monde, beaucoup de ſoupleſſe dans les manieres leur ſuffit pour entretenir la converſation; & l'on ne diroit jamais, à les voir le front épanoui, le viſage tranquille, qu'ils n'auroient pas dîné, ſans la généreuſe complaiſance de leur hôte. Je les compare aux oiſeaux du ciel, qui prennent leur part de la

récolte univerſelle, & qui ne paroiſſent pas la diminuer. Selon moi, rien de ſi honorable pour les riches que de donner à manger à ceux qui ſe préſentent à leur table ; & de toutes les manieres de faire uſage de ſes richeſſes, c'eſt ſans contredit la plus agréable pour le grand nombre. Chacun en profite également ; & puiſque les riches aiment l'oſtentation, ils ſe ſatisfont en ſatisfaiſant les autres.

S'ils établiſſoient une table économique & ſans apprêt, où il n'y eût ni luxe, ni orgueil, ayant l'honnête néceſſaire, & rien au-deſſus ; cela vaudroit mieux encore, & ils ſeroient dans le cas de renouveller plus ſouvent leur complaiſance, ou de multiplier les couverts.

Si j'étois opulent, je mettrois ma volupté à donner ainſi à dîner ; mais ma table ſeroit frugale, compoſée de mets ſimples, & je me réjouirois fort de voir autour de moi grand nombre de perſonnes cauſer & manger.

On appelloit autrefois ces hommes-là des

paraſites ; terme injurieux & ſot, inventé par la dureté, l'avarice & l'égoïſme. Il eſt tout naturel que celui qui n'a pas une table, (choſe chere à Paris) aille chercher celui qui en a une toute ſervie. Ce qu'on doit à l'infortune de pluſieurs honnêtes gens, le plaiſir d'alimenter ſon prochain, d'entretenir ſa ſanté, invitent l'homme ſenſible à partager ſes mets. L'hôte peut encore être redevable à ceux qui croient aſſez à ſon bon cœur, pour aller le viſiter & lui demander une portion de la nourriture qu'il a de trop, & qu'il ne pourroit prendre ſans ſe cauſer une indigeſtion.

La terre eſt la table univerſelle, dreſſée par le Créateur ; & l'oiſeau, qui de ſon bec ſaiſit en volant un pauvre petit grain & l'emporte dans ſon nid, & un poëte qui va dîner chez un fermier-général & lui offrir un appétit qu'il admire, prennent également tous deux ce qui leur eſt dû.

Hélas ! nous ne faiſons tous que paſſer ſur la terre. Les grains, les fruits de l'année ap-

partiennent tous à la génération préſente, & non à celle qui doit ſuivre. Que la génération préſente uſe des vins que le ſoleil a mûris ſous ſes yeux ; qu'elle mange les légumes qu'elle a vu croître. La nature, avec l'année, recommencera le cours de ſes bienfaits pour d'autres êtres. Demain nous allons diſparoître ; & nous refuſerions notre table à notre frere, & nous fermerions inhumainement le verrouil, pour dévorer ſeuls notre ſubſiſtance ! A-t-on de l'appétit quand on mange ſeul ? Et le repas fait-il le même bien que quand il eſt pris au milieu de la joie & du ſourire des convives ?

Que ce nom de *paraſite*, prodigué à l'honnête indigence qui a des droits à la table des riches, ſoit donc effacé à jamais de la langue, comme un mot qui offenſe l'humanité : qu'on ne le prononce plus, ſur-tout à Paris, où, graces à des mœurs plus douces & plus humaines, il commence à s'éteindre. Qu'on ne l'entende plus que chez l'homme inhumain & dur, qui s'iſole parce qu'il crain

que ſon ame ne ſoit apperçue ; & que ce mot n'ait plus cours que chez le pauvre, qui eſt dans le cas lui-même d'aller dîner ailleurs, & qui n'a ſur ſa table étroite que ſa portion congrue.

CHAPITRE LVII.

Le Monarque.

Le roi eſt pour les Pariſiens ce qu'eſt le modele au milieu d'une académie de deſſinateurs. Chacun dans la capitale s'évertue à faire ſon portrait : on le crayonne, on le repréſente ſous toutes les faces ; & le plus ſouvent le portrait eſt manqué & fort peu reſſemblant. Ceux qui ſont éloignés ne voient que les principaux traits qu'apporte la renommée, & ſon bruit eſt vague. Ceux qui l'approchent, voient l'extérieur de l'homme, & les traits fins leur échappent. Entendez le valet qui le déchauſſe, le courtiſan qui le ſuit à la chaſſe, le ſoldat qui combat pour lui, le

magiſtrat qui vient avec des remontrances, l'homme de lettres qui le guette, le philoſophe qui le plaint, le peuple qui le juge par la valeur des denrées : autant de portraits différens ; perſonne ne lit au fond de ſon ame ; c'eſt au tems que le portrait fidele doit appartenir. Quel homme néanmoins eſt plus en vue & paroît plus propre à être ſaiſi ? Le vrai caractere de Louis XV n'eſt-il pas encore pour nous une eſpece d'énigme vraiment indéchiffrable ?

CHAPITRE LVIII.

Mobilité du Gouvernement.

Un étranger à Athenes, s'étant aſſis pour voir un ballet, apperçut cinq maſques, cinq habits & un ſeul danſeur. Qui fera, dit-il, les autres perſonnages ? Le même homme, lui répondit-on. Le même homme ! Il a donc dans un ſeul corps pluſieurs ames. Tel eſt le gouvernement françois. Excellent pantomime ;

& jouant tous les états, il eſt ſucceſſivement militaire, homme de loi, financier, banquier, prêtre; je l'ai vu même, auteur pendant quatre ou cinq mois; car il fit cent brochures, déteſtables à la vérité: mais ce rôle-là lui va plus mal que les autres.

Faut-il s'étonner après cela ſi l'on trouve à Paris beaucoup de perſonnes du caractere d'Alcibiade qui, vain, brillant, propre à revêtir toutes ſortes de caracteres, aimoit la repréſentation & tout ce qui attiroit l'œil du vulgaire, étoit enfin plus ſenſible à la réputation d'homme d'eſprit qu'à celle de bon citoyen.

CHAPITRE LIX.

Eſpions.

QUAND le Pariſien n'auroit pas la légéreté qu'on lui reproche, il l'adopteroit par raiſon. Il marche environné d'eſpions. Dès que deux citoyens ſe parlent à l'oreille, ſurvient un troiſieme, qui rode pour écouter

ce qu'ils diſent. C'eſt un régiment de curieux que celui des eſpions de police ; avec cette différence, que chaque individu de ce régiment a un uniforme particulier qu'il change chaque jour ; & rien de ſi prompt & de ſi étonnant que ces ſortes de métamorphoſes.

Celui qui porte une épée le matin, prend le ſoir un rabat ; tantôt il repréſente un paiſible robin en cheveux longs, tantôt un ſpadaſſin l'épée ſur la hanche ; le lendemain, ayant en main une canne à pomme d'or, il figurera un financier uniquement occupé de calculs ; les traveſtiſſemens les plus bizarres ne lui coûtent rien. Il eſt dans la même journée, chevalier de Saint-Louis & garçon perruquier, prieur tonſuré & marmiton. Il viſite le bal paré & le tripot le plus infect. Tantôt le diamant au doigt, tantôt la plus ſale perruque ſur la tête, il change preſque de phyſionomie comme d'habillement ; & plus d'un enſeigneroient à Préville l'art de ſe décompoſer ; il eſt tout yeux, tout oreilles, tout jambes ; car il bat, je

ne ſais comment, le pavé des ſeize quartiers. Tapi quelquefois dans le coin d'un café, vous diriez un homme lourd, triſte, ennuyeux, qui ronfle en attendant le ſouper: il a tout vu, tout entendu. Une autre fois, il eſt orateur, il a rendu le premier des propos hardis, il vous ſollicite à vous déboutonner, il interprete juſqu'à votre ſilence; & que vous lui parliez, ou que vous ne lui parliez pas, il ſait ce que vous penſez de telle ou telle opération.

Tel eſt l'inſtrument univerſel dont on ſe ſert à Paris pour pomper les ſecrets; & c'eſt ce qui détermine plus volontiers les actions des miniſtres, que tout ce qu'on pourroit imaginer en raiſonnemens & en politique.

L'eſpionnage a détruit les liens de la confiance & de l'amitié; on n'agite que des queſtions frivoles, & le gouvernement dicte, pour ainſi dire, aux citoyens la theſe ſur laquelle ils parleront le ſoir dans les cafés & dans les cercles. Si l'on veut cacher la mort

d'un homme, on ne ſe dira qu'à l'oreille, *il eſt mort*; & l'on ajoutera, *on ne parle point de cela juſqu'à nouvel ordre.* Le peuple a perdu abſolument toute idée d'adminiſtration civile & politique; & ſi quelque choſe pouvoit faire rire au milieu d'une ignorance ſi déplorable, ce ſeroit le propos de tel bourgeois inepte, qui s'imagine conſtamment que Verſailles & Paris doivent donner la loi & le ton à toute l'Europe, & de là au monde entier. La craſſe des préjugés les plus invétérés ne peut pas abandonner ces vieilles têtes Pariſiennes, modifiées par la ſottiſe la plus incurable. Le peuple qui n'a guere d'autre lecture que la gazette de France, ne raiſonne que d'après elle.

CHAPITRE LX.

Les Colporteurs.

LES mouchards font ſur-tout la guerre aux colporteurs, eſpece d'hommes qui font trafic des ſeuls bons livres qu'on puiſſe encore lire en France, & conſéquemment prohibés.

On les maltraite horriblement; tous les limiers de la police pourſuivent ces malheureux qui ignorent ce qu'ils vendent, & qui cacheroient la Bible ſous leurs manteaux, ſi le lieutenant de police s'aviſoit de défendre la Bible. On les met à la Baſtille pour de futiles brochures qui ſeront oubliées le lendemain, quelquefois au carcan. Les gens en place ſe vengent ainſi des petites ſatires que leur élévation enfante néceſſairement. On n'a point encore vu de miniſtres dédaigner ces traits obſcurs, ſe rendre invulnérables d'après la franchiſe de leurs opérations, & ſonger que la louange ſera muette, tant que

la critique ne pourra librement élever ſa voix.

Qu'ils puniſſent donc la flatterie qui les aſſiege, puiſqu'ils ont tant peur du libelle qui contient toujours quelques bonnes vérités : d'ailleurs, le public eſt là pour juger le détracteur ; & toute ſatire injuſte n'a jamais circulé quinze jours ſans être frappée de mépris.

Souvent les prépoſés de la police, chargés d'arrêter ces pamphlets, en font le commerce en grand, les diſtribuent à des perſonnes choiſies, & gagnent à eux ſeuls plus que trente colporteurs.

Les miniſtres ſe trompent réciproquement quand ils ſont attaqués de cette maniere ; l'un rit de la grêle qui vient de fondre ſur l'autre, & favoriſe ſous main ce qu'il paroît pourſuivre avec chaleur.

L'hiſtoire de la Correſpondance du chancelier Maupeou (ce livre qui, après l'avoir ridiculiſé, l'a enfin débuſqué) mettroit dans un jour curieux les ruſes obliques, & les bons tours que ſe jouent les ambitieux dans le

chemin du pouvoir & de la fortune.

On n'imprime plus à Paris, en fait de politique & d'hiſtoire, que des ſatires & des menſonges. L'étranger a pris en pitié tout ce qui émane de la capitale ſur ces matieres ; les autres objets commencent à s'en reſſentir, parce que les entraves données à la penſée, ſe manifeſtent juſques dans les livres de pur agrément. Les preſſes de Paris ne devroient plus ſervir que pour les affiches, les billets de mariages & les billets d'enterremens ; les almanachs ſont déjà un objet trop relevé, & l'inquiſition les épluche & les examine.

Quand je vois un livre revêtu de l'autorité du gouvernement, je parie, ſans l'ouvrir, que ce livre contient des menſonges politiques. Le prince peut bien dire, *ce morceau de papier vaudra mille francs* ; mais il ne peut pas dire, *que cette erreur devienne vérité*, ou bien *que cette vérité ne ſoit plus qu'une erreur.* Il le dira, mais il ne contraindra jamais les eſprits à l'adopter.

Ce qui eſt admirable dans l'imprimerie ;

c'eſt que ces beaux ouvrages, qui font l'honneur de l'eſprit humain, ne ſe commandent point, ne ſe paient point : au contraire, c'eſt la liberté naturelle d'un eſprit généreux, qui ſe développe malgré les dangers, & qui fait un préſent à l'humanité, en dépit des tyrans : voilà ce qui rend l'homme de lettres ſi recommandable, & ce qui lui aſſure la reconnoiſſance des ſiecles futurs.

Ces pauvres colporteurs, qui font circuler les plus rares productions du génie, ſans ſavoir lire, qui ſervent à leur inſu la liberté publique pour gagner un morceau de pain, portent toute la mauvaiſe humeur des hommes en place, qui s'attaquent rarement à l'auteur, dans la crainte de ſoulever contr'eux le cri public, & de paroître odieux.

CHAPITRE LXI.

Hommes de la Police.

C'EST une maſſe de corruption, que la police diviſe & partage en deux : de l'une, elle en fait des eſpions, des mouchards; de l'autre, des ſatellites, des exempts, qu'elle lâche enſuite contre les filoux, les eſcrocs, les voleurs, &c. à peu près comme le chaſſeur ameute les chiens contre les renards & les loups.

Les eſpions ont d'autres eſpions à leurs trouſſes, qui les ſurveillent, & qui voient s'ils font leur devoir. Tous s'accuſent réciproquement, & ſe dévorent entr'eux pour le gain le plus vil. C'eſt de cette épouvantable lie que naît l'ordre public. On les traite rigoureuſement, quand ils abuſent l'œil du magiſtrat.

Tel eſt l'ordre admirable qui regne dans Paris. Un homme ſoupçonné ou déſigné eſt éclairé

éclairé de ſi près, que ſes moindres démarches ſont connues, juſqu'au moment qu'il convient de l'arrêter.

Le ſignalement qu'on fait de l'homme, eſt un véritable portrait auquel il eſt impoſſible de ſe méprendre; & l'art de décrire ainſi la figure avec la parole, eſt pouſſé ſi loin, que le meilleur écrivain, en y réfléchiſſant beaucoup, n'y ſauroit rien ajouter, ni ſe ſervir d'autres expreſſions.

Les Théſées de la police courent toutes les nuits pour purger la ville de brigands; & l'on peut dire que les lions, les ours, les tigres ſont enchaînés par l'ordre politique.

Il y a enſuite les eſpions de cour, les eſpions de ville, les eſpions de lit, les eſpions de rue, les eſpions de filles, les eſpions de beaux-eſprits; on les appelle tous du nom de mouchards, nom de famille du premier eſpion de la cour de France.

Les hommes de qualité font aujourd'hui le métier d'eſpions; la plupart s'appellent

M. le baron, M. le comte, M. le marquis.

Il fut un tems, ſous Louis XV, où les eſpions étoient ſi multipliés, qu'il étoit défendu à des amis qui ſe réuniſſoient enſemble, d'épancher mutuellemeut leurs cœurs ſur des intérêts qui les affectoient vivement. L'inquiſition miniſtérielle avoit mis ſes ſentinelles à la porte de toutes les ſalles, & des écouteurs dans tous les cabinets; on puniſſoit, comme des complots dangereux, des confidences naïves, faites par des amis à des amis, & deſtinées à mourir dans le lieu même qui les avoit reçues.

Ces recherches odieuſes empoiſonnoient la vie ſociale, privoient les hommes des plaiſirs les plus innocens, & transformoient les citoyens en ennemis qui trembloient de s'ouvrir l'un à l'autre.

Tout homme attaché à la police, ſous quelque dénomination que ce puiſſe être, n'eſt plus admis dans la bonne ſociété, & l'on a raiſon.

Le quart des domeſtiques ſervent d'eſ-

pions, & les ſecrets des familles, que l'on croit les plus cachés, parviennent à la connoiſſance des intéreſſés.

Les miniſtres ont leurs eſpions à eux, ſéparément de ceux de la police, & les ſoudoyent : ce ſont les plus dangereux de tous, parce qu'ils ſont moins ſuſpects que les autres, & qu'il eſt plus difficile de les reconnoître. Les miniſtres ſavent par ce moyen tout ce qu'on dit d'eux ; mais ils n'en profitent guere. Ils ſont plus attentifs à ruiner leurs ennemis, à barrer leurs adverſaires, qu'à tirer un ſage parti des libres & naïfs avertiſſemens que la multitude leur envoie ; car on s'explique toujours aſſez librement ſur le compte des miniſtres : on ne porte véritablement de reſpect qu'à la perſonne des princes.

Mais les ſecrets des cours n'échappent point par les eſpions ; ils s'échappent à l'aide de certaines gens, ſur qui l'on n'a aucune défiance ; ainſi les vaiſſeaux les mieux conſtruits font eau par une fente imperceptible, qu'on ne ſauroit découvrir.

Ce qui intéreſſe dans les cours, & ſurtout dans la nôtre, c'eſt qu'il y a un degré d'obſcurité, répandu ſur les opérations. On veut pénétrer ce qui ſe cache; on cherche à ſavoir juſqu'à ce qu'on connoiſſe; c'eſt ainſi que la machine la plus ingénieuſe ne conſerve ſon plus haut prix que juſqu'à ce qu'on ait vu les reſſorts qui la mettent en action. Nous ne nous attachons fortement qu'à ce qui ne ſe laiſſe pénétrer qu'avec peine. Avec le tems, les choſes les plus myſtérieuſes prennent un caractere de publicité. La langue redira infailliblement ce que l'œil a vu, & même ce qu'il aura ſoupçonné.

CHAPITRE LXII.

Le Guet.

LA ſûreté de Paris, pendant la nuit, eſt l'ouvrage du guet & de deux ou trois cents mouchards, qui battent le pavé, qui renconnoiſſent & qui ſuivent les gens ſuſpects; c'eſt

pendant la nuit que ſe font tous les enlevemens de police.

Les falots répandus çà & là, ne laiſſent pas que d'intimider les brigands ; de ſorte que les rues de Paris ſont ſûres la nuit comme le jour, à quelques accidens près : accidens inévitables, quand on ſonge à la foule des hommes déſeſpérés, qui n'ont plus rien à perdre.

On roſſoit autrefois le guet, & c'étoit même un amuſement que ſe procuroient les jeunes gens de famille & les mouſquetaires ; on caſſoit les lanternes, on frappoit aux portes, on faiſoit tapage dans les mauvais lieux ; on enlevoit le ſouper qui ſortoit du four, & l'on claquoit la ſervante ; on déchiroit enſuite la robe du commiſſaire. On a réprimé ces excès avec tant de ſévérité, qu'il n'eſt plus queſtion de pareils jeux : la jeuneſſe n'eſt plus réputée indiſciplinable, & rien n'excuſeroit aujourdhui la violente incartade d'une tête écervelée.

Ce n'eſt pas là un des petits avantages de

la capitale. L'âge mûr n'a rien à craindre de l'âge bouillant. Un magiſtrat a dit, qu'il vouloit que le pavé *de Paris* fût reſpecté comme le *ſanctuaire* & le *tabernacle*. Il a raiſon, & il a bien dit.

La civiliſation eſt preſque perfectionnée de ce côté-là ; on n'a rien à craindre de l'inſolence & de l'ivreſſe, parce que la main-forte n'eſt pas éloignée. On l'appelle à ſon ſecours ; & on obtient ordinairement prompte juſtice.

Pierre le Cruel, qui paſſe pour avoir aimé la juſtice, en a donné une bonne preuve, à ce qu'a dit un hiſtorien Eſpagnol. Il ſe plaiſoit à courir les rues la nuit. Une fois qu'il faiſoit tapage, un garde de nuit croyant rencontrer un particulier, le battit vigoureuſement ; le roi le tua. La juſtice le lendemain fit des perquiſitions contre l'auteur du meurtre. Une bonne femme qui avoit reconnu le roi, l'accuſa. Les magiſtrats en corps allerent lui porter des plaintes : le roi, pour ſatisfaire la juſtice, fit couper la tête à ſon effigie. On voit encore

cette ſtatue tronquée au coin de la rue où le meurtre fut commis.

Cartouche a fait trembler la ville de Paris pendant un aſſez long eſpace de tems ; un pareil chef de voleurs, eût-il encore plus d'audace & de reſſources, n'auroit pas de nos jours un tel avantage.

Une correſpondance non interrompue entre le magiſtrat & ſes prépoſés, opere la connoiſſance ſuivie de tout ce qui ſe paſſe ; & l'on prévient des déſordres autant qu'on en punit.

Les recherches, informations & vérifications aboutiſſent à un centre où ſe réunit tout ce qui intéreſſe la ſûreté publique.

Indépendamment de ces ſoins, les lanternes & réverberes, les différens corps-de-garde diſtribués, &, comme je l'ai déjà dit, les falots errans de tous côtés, ont prévenu une infinité d'accidens.

On ne ſauroit trop multiplier les précautions, ſur-tout à l'entrée des hivers. La machine eſt bien montée depuis cinquante ans ;

mais cette machine, comme toute autre, a ſes momens de langueur. Si elle venoit à s'arrêter, Paris ſeroit en proie aux horreurs d'une ville priſe d'aſſaut.

La garde monte à près de quinze cents hommes; on peut s'enrôler & vieillir dans ce corps, ſans craindre les bleſſures : on peut y pouſſer ſa carriere auſſi loin qu'un moine qui boit, mange & digere; on en eſt quitte pour dormir le jour, au lieu de repoſer la nuit.

Quelquefois les ſoldats du guet maltraitent ſans ſujet ceux qu'ils arrêtent, & leur mettent les menottes d'une maniere cruelle; on doit réprimer ſévérement de pareils abus, & empêcher que les gardiens de la ſûreté publique n'attentent impitoyablement au moindre citoyen, qui doit être reſpecté juſqu'à ce que les loix aient prononcé; car il peut être innocent, avec toutes les apparences d'un homme coupable.

CHAPITRE LXIII.

Lieutenant de Police.

Un lieutenant de police eſt devenu un miniſtre important, quoiqu'il n'en porte pas le nom; il a une influence ſecrete & prodigieuſe; il ſait tant de choſes, qu'il peut faire beaucoup de mal ou beaucoup de bien, parce qu'il a en main une multitude de fils qu'il peut embrouiller ou débrouiller à ſon gré : il frappe ou il ſauve; il répand les ténebres ou la lumiere : ſon autorité eſt auſſi délicate qu'étendue.

On connoît ſes fonctions; mais on ne ſait peut-être pas qu'il s'occupe encore à dérober à la juſtice ordinaire une foule de jeunes gens de famille, qui dans l'effervescence des paſſions, font des vols, des eſcroqueries ou des baſſeſſes; il les enleve à la flétriſſure publique : la honte en rejailliroit ſur une famille entiere & innocente; il fait

un acte d'humanité, en épargnant à des peres malheureux l'opprobre dont ils alloient être couverts : car nos préjugés, ſous ce point de vue, ſont bien injuſtes & bien cruels.

Le libertin eſt enfermé ou exilé, & ne paſſe point par la main du bourreau : ainſi la police arrache aux tribunaux des coupables qui mériteroient d'être punis ; mais comme ces jeunes gens ſont ſouſtraits à la ſociété, qu'ils n'y rentrent que quand leurs fautes ſont expiées & qu'ils ſont corrigés, la ſociété n'a point à ſe plaindre de cette indulgence.

On fera ſeulement la remarque, qu'il n'y a guere de pendus que dans la claſſe de la populace : le voleur de la lie du peuple, ſans famille, ſans appui, ſans protections, excite d'autant moins la pitié, qu'on s'eſt montré indulgent pour d'autres.

On enleve tous les mois, ſans beaucoup de façons, & ſur le ſimple ordre d'un commiſſaire, trois à quatre cents femmes publiques ; on met les unes à Bicêtre, pour les

guérir, les autres à l'Hôpital, pour les corriger. Celles qui ont quelqu'argent, ſe tirent d'affaire.

On voit paſſer toutes ces créatures, un certain jour du mois, devant le juge de police, ſeul juge en cette matiere; elles lui font une révérence ou lui diſent des injures; & il ne fait que répéter gravement, *à l'Hôpital*, *à l'Hôpital.*

Cette partie de notre législation eſt très-vicieuſe, parce qu'elle eſt très-arbitraire : en effet, le ſecretaire du lieutenant de police détermine ſeul l'empriſonnement & ſa durée, plus ou moins longue. Les plaintes ſont ordinairement portées par les gens du guet; & il eſt bien étonnant qu'un ſeul homme diſpoſe ainſi de la liberté d'un ſi grand nombre d'individus. L'opprobre dans lequel ils ſont tombés, ne juſtifie pas cette violence; il ſeroit facile de ſuivre une partie de la procédure uſitée dans les cas criminels, puiſqu'il s'agit de la perte de la liberté; des filles innocentes, & que la timidité empêchoit de

répondre, ſe ſont quelquefois trouvées confondues avec ces malheureuſes.

Le lieutenant de police exerce de même un empire deſpotique ſur les mouchards qui ſont trouvés en contravention, ou qui ont fait de faux rapports : pour ceux-là, c'eſt une portion ſi vile & ſi lâche, que l'autorité à laquelle ils ſe ſont vendus, a néceſſairement un droit abſolu ſur leurs perſonnes.

Il n'en eſt pas de même de ceux qui ſont arrêtés au nom de la police ; ils ont pu commettre des fautes légeres ; ils ont pu avoir des ennemis dans cette foule d'exempts, d'eſpions & de ſatellites, que l'on croit ſur leur parole. L'œil du magiſtrat peut être inceſſamment déçu, & l'on devroit remettre à un examen plus ſérieux la punition de ces délits ; mais Bicêtre engloutit une foule d'hommes qui s'y pervertiſſent encore, & qui en ſortent plus méchans qu'ils n'y étoient entrés. Avilis à leurs propres yeux, ils ſe précipitent enſuite dans les plus grands déſordres.

Je le répete, cette partie de notre légis-

lation eſt dans un chaos affreux : elle reſſemble preſque à celle qui détermine l'enlevement des pauvres ; mais on ne ſonge ſeulement pas à remédier à ces loix abuſives, qui ſe ſont formées ſous l'œil des tribunaux légitimes, ſans qu'on puiſſe en connoître la validité, la ſanction, ni l'origine.

Il y a des momens où la police ſe relâche incroyablement ; & c'eſt après quelques accidens célebres qu'elle reprend ſa vigueur.

On cache & l'on étouffe tous les délits ſcandaleux, & tous les meurtres qui peuvent porter l'effroi & atteſter l'invigilance des prépoſés à la ſûreté de la capitale.

On enterre par ordre de la police les ſuicides, après la deſcente & le procès-verbal d'un commiſſaire ; & l'on fait ſagement : ſi l'on en publioit la liſte, elle ſeroit effrayante.

Les accidens qui arrivent ſur le pavé de Paris, ou par les voitures publiques, ou par la chûte des tuiles, ou dans les bâtimens, ſont de même enſevelis dans le ſilence. Si l'on tenoit regiſtre fidele de toutes ces calamités

particulieres, l'épouvante feroit regarder avec horreur cette ville ſuperbe. C'eſt à l'Hôtel-Dieu, c'eſt à la Morne, que l'on apperçoit les nombreuſes & déplorables victimes des travaux publics, & d'une trop nombreuſe population.

Au reſte, c'eſt un terrible & difficile emploi, que de contenir tant d'hommes livrés à la diſette, tandis qu'ils voient les autres nager dans l'abondance; de contraindre, dis-je, autour de nos palais, de nos demeures brillantes, tant de malheureux, pâles & défaits, qui reſſemblent à des ſpectres; tandis que l'or, l'argent, les diamans rempliſſent l'intérieur de ces mêmes demeures, & qu'ils ſont violemment tentés d'y porter la main, pour appaiſer le beſoin qui les tue.

L'extravagance & la diſſipation du luxe diminuent peut-être à leurs yeux la honte & l'injuſtice du vol.

Une audience du lieutenant de police eſt fort divertiſſante : on lui fait toutes ſortes de plaintes & de demandes; on l'approche, on

lui dit un mot à l'oreille ; il répond par une phraſe bannale ; il prend des placets dans trois anti-chambres ; les mains du ſecretaire ou du commis peuvent à peine les contenir. La populace occupe la derniere ſalle, & l'appelle en tremblant, *monſeigneur*. Ce dernier rang eſt promptement expédié.

Si ce magiſtrat vouloit communiquer au philoſophe tout ce qu'il ſait, tout ce qu'il apprend, tout ce qu'il voit, & lui faire part de certaines choſes ſecretes, dont lui ſeul eſt à peu près bien inſtruit, il n'y auroit rien de ſi curieux & de ſi inſtructif ſous la plume du philoſophe : le philoſophe étonneroit tous ſes confreres. Mais ce magiſtrat eſt comme le grand pénitencier ; il entend tout, ne rapporte rien, & n'eſt pas étonné de certains délits au même degré que le ſeroit un autre homme. A force de voir les ruſes de la friponnerie, les crimes du vice, les trahiſons ſecretes, & toute la fange impure des actions humaines, ce magiſtrat a néceſſairement un peu de peine à croire à la probité & à la vertu

des honnêtes gens. Il eſt dans un état perpétuel de défiance ; & , au fond , il doit poſſéder ce caractere-là ; car il ne doit rien croire d'impoſſible , après les leçons extraordinaires qu'il a reçues des hommes & des événemens , & ſa charge lui commande un doute continu & ſévere.

CHAPITRE LXIV.

Incendies. Pompes.

Les incendies modernes les plus violens , ſont celui de la Chambre-des-comptes, du 27 octobre 1737 ; les deux de l'Hôtel-Dieu , du 1er août 1737 , & du 30 décembre 1772. On n'a pu ſavoir au juſte le nombre des malheureux qui , dans ce dernier déſaſtre , ont péri , étouffés dans les flammes. La gazette de France a ſi bien menti à cette époque ! Mais il paroît qu'il n'y a guere eu moins de douze à quinze cents victimes.

Comptons l'incendie du Pont-au-Change ,

le

le 26 janvier 1746. Sept à huit filles ouvrieres en chapes & chaſubles, enfermées ſous la clef par leur maîtreſſe jalouſe de maintenir leur chaſteté, furent brûlées vivès. Leur chambre étant garnie de barreaux de fer, elles ne purent ſe jeter dans la riviere. Ce fut un ſpectacle affreux que d'entendre leurs cris, & de les voir périr ſans pouvoir leur porter du ſecours.

Comptons l'incendie de la foire S. Germain en 1760 : il dévora la plus magnifique charpente qui fût en Europe.

Comptons l'incendie de l'opéra en 1763, qui nous a valu une ſalle plus belle & plus commode.

Comptons enfin l'incendie du Palais, le 11 janvier 1776, & qui n'a peut-être pas été l'ouvrage du haſard. Il a rappellé l'incendie de la plus grande partie des bâtimens de ce même Palais, arrivé le 7 mars 1618. On dit que ce furent les complices de la mort de Henri IV qui y firent mettre le feu ; croyant par-là brûler le greffe & le procès de Ravaillac. Sans

l'attention & les ſoins du greffier Voiſin, les regiſtres du parlement auroient été brûlés.

Ce n'eſt que depuis quelques années, que le ſervice des pompes procure au public un ſecours convenable, prompt & gratuit. On aſſujettiſſoit autrefois à une amende le particulier dans la maiſon duquel le feu avoit pris: qu'arrivoit-il? Le particulier vouloit éteindre le feu lui-même, n'appelloit perſonne : la maiſon étoit embraſée, & bientôt le quartier.

Aujourd'hui, au moindre indice de feu, on peut appeller, & s'adreſſer directement au dépôt où ſont les pompes & les gardes-pompes, avec leurs caſques, leurs haches : auprès ſont des voitures d'eau toutes prêtes. On ne paie plus d'amende, & il n'en coûte abſolument rien pour être ſecouru. C'eſt aux ſoins de M. de Sartine, que l'on doit les précautions les plus ſages, les plus meſurées & les mieux vues.

Le régiment des Gardes-Françoiſes, qui ne faiſoit auparavant que ſurcharger la ville d'un poids fatigant & la ſcandaliſer par des délits

atroces, rendu utile enfin, a reçu ordre du colonel de ſortir des caſernes au premier avis d'un feu, de ſe porter à l'incendie avec des détachemens, & là de donner tous les ſecours, ſelon la nature du danger.

Les ſoldats, munis des uſtenſiles néceſſaires, travaillent avec une célérité & un ſuccès admirables. Il eſt rare que les incendies, depuis ce nouvel ordre, faſſent de grands ravages.

Cet établiſſement fait voir qu'il eſt poſſible de perfectionner également, & l'une après l'autre, toutes les parties de la police; puiſque celle-ci, ſi défectueuſe il y a vingt ans, excite aujourd'hui l'admiration & la reconnoiſſance des citoyens.

CHAPITRE LXV.

Réverberes.

Il n'y a plus de lanternes depuis ſeize ans. Des réverberes ont pris leur place. Autrefois, huit mille lanternes avec des chandelles mal poſées, que le vent éteignoit ou faiſoit couler, éclairoient mal, & ne donnoient qu'une lumiere pâle, vacillante, incertaine, entrecoupée d'ombres mobiles & dangereuſes. Aujourd'hui l'on a trouvé le moyen de procurer une plus grande clarté à la ville, & de joindre à cet avantage la facilité du ſervice. Les feux combinés de douze cents réverberes jettent une lumiere égale, vive & durable.

Pourquoi la parcimonie préſide-t-elle encore à cet établiſſement nouveau? L'interruption des réverberes a lieu les jours de lune; mais avant qu'elle ſoit levée ſur l'horizon, la nuit la plus obſcure regne dans les rues; &

quand elle brille au firmament, la hauteur des maiſons intercepte encore les rayons de cet aſtre, dont le flambeau devient inutile. Quand il ſe couche, les mêmes inconvéniens ſe font ſentir, & Paris alors eſt totalement plongé dans les plus dangereuſes ténebres.

L'huile des réverberes eſt une huile de tripes, qui ſe fabrique, lors de la cuiſſon, dans l'isle des Cignes.

On fait payer tous les vingt ans, aux propriétaires des maiſons, une ſomme aſſez conſidérable pour le rachat des boues & lanternes. La taxe ſurpaſſe de beaucoup les frais qu'il en coûte pendant ces vingt années; ce qui eſt une vexation de plus, que ſupporte le bon Pariſien.

Les boues de Paris, chargées de particules de fer que le roulis éternel de tant de voitures détache inceſſamment, ſont néceſſairement noires; mais l'eau qui découle des cuiſines, les rend puantes. Elles ſont d'une odeur inſupportable aux étrangers, par la quantité de ſoufre & de ſel nitreux, dont elles ſont

imprégnées ; les taches qu'elles font, brûlent l'étoffe.

Des tombereaux enlevent les boues & les immondices ; on les verſe dans les campagnes voiſines : malheur à qui ſe trouve voiſin de ces dépôts infects. L'enlevement des boues eſt à l'entrepriſe & au rabais.

Quand il a neigé, & qu'il faut enlever toutes ces neiges, ainſi que les glaçons des ruiſſeaux, & que toutes les ordures ont pris la conſiſtance de la pierre, ce n'eſt pas alors un petit ouvrage, que le charroi de ces matieres endurcies, qu'il faut préalablement détacher des bornes. Les rues deviendroient impraticables au bout de trois jours, & l'on ſeroit enfermé chez ſoi, ſans la police qui redouble de vigilance & de travail. Il y a des parties ſi bien traitées, qu'on ne ſait pourquoi d'autres ſont abſolument négligées.

CHAPITRE LXVI.

Enſeignes.

LES enſeignes ſont maintenant appliquées contre le mur des maiſons & des boutiques ; au lieu qu'autrefois elles pendoient à de longues potences de fer ; de ſorte que l'enſeigne & la potence, dans les grands vents, menaçoient d'écraſer les paſſans dans les rues.

Quand le vent ſouffloit, toutes ces enſeignes, devenues gémiſſantes, ſe heurtoient & ſe choquoient entr'elles ; ce qui compoſoit un carillon plaintif & diſcordant, vraiment incroyable pour qui ne l'a pas entendu. De plus, elles jetoient la nuit des ombres larges, qui rendoient nulle la foible clarté des lanternes.

Ces enſeignes avoient pour la plupart un volume coloſſal & en relief. Elles donnoient l'image d'un peuple giganteſque, aux yeux du peuple le plus rabougri de l'Europe. On

voyoit une garde d'épée de ſix pieds de haut, une botte groſſe comme un muid, un éperon large comme une roue de carroſſe; un gant qui auroit logé un enfant de trois ans dans chaque doigt, des têtes monſtrueuſes, des bras armés de fleurets qui occupoient toute la largeur de la rue.

La ville, qui n'eſt plus hériſſée de ces appendices groſſieres, offre, pour ainſi dire, un viſage poli, net & raſé. On doit cette ſage ordonnance à *M. Antoine-Raimond-Jean-Gualbert-Gabriel de Sartine, qui, de lieutenant de police, eſt devenu miniſtre de la marine.*

CHAPITRE LXVII.

Les Halles.

Un coup-d'œil unique eſt celui que préſentent au point du jour la halle aux fleurs & la halle aux fruits dans le printems & l'été: on eſt ſurpris, enchanté; c'eſt une des choſes

les plus curieuſes à voir : Flore & Pomone ſe donnant la main, n'ont jamais eu de plus beau temple. Les richeſſes printanieres revivent dans l'automne, & les trois ſaiſons n'en font plus qu'une.

Les meilleures pêches ſe trouvent aux environs de Paris ; c'eſt le ſoin qu'on donne à leur culture, qui les rend excellentes.

Un bouquet de violettes, dans le cœur de l'hiver, vaut deux louis ; & quelques femmes en portent.

Le litron des premiers petits-pois ſe vend quelquefois cent écus : un traitant l'achete ; mais du moins, c'eſt un jardinier qui, pour prix de ſes ſoins, récolte cet argent : j'aime mieux qu'il ſoit entre ſes mains, que de le voir paſſer à un bijoutier.

Si les fournitures qui arrivent à la halle manquoient un ſeul jour, les denrées doubleroient de prix ; au troiſieme jour, la ville ſeroit affamée.

Les vivres ſont renchéris d'une maniere exorbitante ; c'eſt l'effet du luxe de la table

des riches : ils enlevent tout, & il faut enſuite que le pauvre ſe diſpute le fretin. La concurrence ſoutient ce reſte vil preſqu'au même prix que ce qu'il y avoit de meilleur.

Il faut par-tout aujourd'hui des entrées & des entremets à profuſion, & l'on ne mange pas le quart de ce qui eſt ſervi. Tous ces plats coûteux ſont dévorés par la valetaille. Un laquais eſt beaucoup mieux nourri qu'un petit bourgeois. Celui-ci n'oſe toucher à la marée; il en reſpire l'odeur, & voilà tout. Les valets de *monſeigneur* ſont raſſaſiés de bonne chere.

Quand les maîtres-d'hôtels ont pris dans de larges hottes tout ce qui leur convient, les ſervantes arrivent avec leurs tabliers; c'eſt un débat éternel. Ce qui ſe vend par fragmens, ſe vend trois fois plus cher, chaque petit ménage rivaliſant avec ſon voiſin. Les poiſſardes ſont la loi; ſi l'on veut dîner, il faut payer ce qu'elles demandent : auſſi n'y a-t-il pas au monde de peuple plus mal nourri que le peuple de Paris.

A dîner, la ſoupe, le bouilli ; le ſoir, la perſillade ou le bœuf à la mode ; le gigot ou l'éclanche, le dimanche ; preſque jamais de poiſſon ; rarement des légumes, parce que l'accommodage en eſt toujours cher : voilà ſa nourriture habituelle ; ainſi vivent les trois quarts & demi des habitans de cette ville, dont le ſéjour eſt ſi envié des provinciaux, qui ne font pas chez eux une ſi maigre chere.

Plus les claſſes ſont indigentes, plus il leur en coûte pour ſe nourrir. Il y a de pauvres ménages, où un cervelat de trois ſols compoſe toute la bonne chere, parce que les facultés n'ont pu s'étendre au-delà. Or la viande mal-ſaine du cervelat ſe vend ſur le pied de dix-huit ſols la livre : le prince le plus opulent ne paie point à ce prix-là ce qui eſt ſervi ſur ſa table.

Les Pariſiens ſe ſont amuſés, pendant quelques années, des expreſſions burleſques & des juremens des poiſſardes : on copioit leur ton. Vadé s'eſt diſtingué en ce genre ; mais

les calembours ſont venus, & ont tout anéanti. On ne ſe ſouvient plus de Vadé; on ne parle que du marquis de Bièvre & de Jeannot. J'ai vu s'éclipſer la gloire de l'auteur de la *Pipe caſſée;* je tremble pour celle de l'auteur de la *Comteſſe-Tation.*

CHAPITRE LXVIII.

Marchés.

Les marchés de Paris ſont mal-propres, dégoûtans; c'eſt un chaos où toutes les denrées ſont entaſſées pêle-mêle; quelques hangards ne mettent pas les proviſions des citoyens à l'abri des intempéries des ſaiſons. Quand il pleut, l'eau des toits tombe ou dégoutte dans les paniers où ſont les œufs, les légumes, les fruits, le beurre, &c.

Les environs des marchés ſont impraticables; les emplacemens ſont petits, reſſerrés; & les voitures menacent de vous écraſer, tandis que vous faites votre prix avec

les payſans : les ruiſſeaux qui s'enflent, entraînent quelquefois les fruits qu'ils ont apportés de la campagne ; & l'on voit les poiſſons de mer qui nagent dans une eau ſale & bourbeuſe.

Le bruit, le tumulte eſt ſi conſidérable, qu'il faut une voix plus qu'humaine pour ſe faire entendre : la tour de Babel n'offroit pas une plus étrange confuſion.

On a élevé, depuis vingt-cinq ans, un entrepôt pour les farines, qui a ſervi à dégager un peu le quartier des halles : mais cet entrepôt ſe trouve fort étroit ; il conviendroit à une ville du troiſieme ordre, il eſt inſuffiſant à la prodigieuſe conſommation de la capitale : les ſacs de farine ſont expoſés à la pluie ; & je ne ſais quel caractere meſquin, imprimé à tous les monumens modernes, empêche de faire rien de grand.

Les poiſſonneries infectent. Les républiques de Grece défendirent aux marchands de poiſſon de s'aſſeoir en vendant leur mar-

chandiſe. La Grece avoit le deſſein de faire manger le poiſſon frais & à bon marché. Les poiſſonnieres de Paris ne vendent le poiſſon que quand il va ſe gâter. Elles tiennent le marché tant qu'elles veulent; il n'y a que le Pariſien au monde, pour manger ce qui révolte l'odorat : quand on lui en fait le reproche, il dit qu'on ne ſait que manger, & qu'il faut qu'il ſoupe. Il ſoupe, & avec ce poiſſon à moitié pourri il ſe rend malade.

CHAPITRE LXIX.

Quai de la Vallée.

HOMMES délicats, hommes jaloux de votre ſanté, ne mangez point de pigeons à Paris, quand ils viendront du quai de la Vallée. Imaginez-vous (l'oſerai-je écrire?) que tous ces pigeons qui arrivent & qui ne peuvent être vendus ni conſommés le même jour, ſont engavés par des hommes qui leur ſoufflent avec

la bouche de la veſce dans le jabot. Quand on leur coupe le col, on reprend cette même veſce à moitié digérée, & la même bouche la reſouffle aux pigeons qui ne ſeront tués que le ſurlendemain. Imaginez ce qu'une haleine infectée, ou ſuſpecte, ou morbifique peut communiquer de dangereux & de putride à cette nourriture. Oh ! quand elle vous ſera ſervie dans de beaux plats d'argent, ſouvenez-vous, de grace, de la bouche infame du quai de la Vallée.

Cette bouche inconcevable exerce publiquement ſon métier ſous les yeux de tout le monde, & tout le monde mange des pigeons engavés de cette maniere.

Je vous demande pardon, lecteur, de vous avoir tracé ce tableau dégoûtant; mais j'ai mieux aimé offenſer un inſtant votre délicateſſe, que de ne pas vous donner une recommandation utile.

Tout le gibier & toute la volaille arrivent à la Vallée. Il y a des *officiers de volaille*, tout comme des *officiers de marée*. Le cornet atta-

ché au-deſſous du ventre, la plume ſous la perruque, ils couchent par écrit la moindre mauviette; un lapereau a ſon extrait mortuaire en bonne forme avec la date du jour. C'eſt une merveilleuſe choſe, que la création de ces offices; tout cela eſt d'inſtitution royale. On ne mange un lievre que d'après l'exercice ſolemnel de la charge de l'officier en titre.

Il faut voir, la veille de la S. Martin, des Rois & du Mardi-gras, toutes les demi-bourgeoiſes venir en perſonne marchander, acheter une oie, un dindon, une vieille poule qu'on appelle poularde; on rentre au logis la tête haute & la proviſion à la main; on plume la bête devant ſa porte, afin d'annoncer à tout le voiſinage que le lendemain on ne mangera ni du bœuf à la mode, ni une éclanche; & l'orgueil eſt ſatisfait plus encore que l'appétit.

On ne mange la volaille à bon marché que quand le roi eſt à Fontinebleau. Les pourvoyeurs ne tirent plus de Paris; les grands conſommateurs ſont à la cour, & le peuple alors a plus de facilité pour atteindre au prix d'un poulet.

CHAP.

CHAPITRE LXX.

Tables d'Hôte.

LES tables d'hôte ſont inſupportables aux étrangers ; mais ils n'en ont pas d'autres. Il faut manger au milieu de douze inconnus, après avoir tourné un couvert : celui qui eſt doué d'une politeſſe timide, ne peut venir à bout de dîner pour ſon argent.

Le centre de la table (vers ce qu'on appelle les pieces de réſiſtance) eſt occupé par des habitués, qui s'emparent de ces places importantes, & ne s'amuſent pas à débiter les hiſtoires qui courent. Armés de mâchoires infatigables, ils dévorent au premier ſignal. Leur langue épaiſſe, & inhabile à articuler, fait en revanche faire deſcendre dans leur eſtomac les plus gros & les meilleurs morceaux. Ces athletes, ſemblables à Milon de Crotone, dégarniſſent la table de plats ; & il faut les maudire au bout de quelques minutes,

ainſi que Sancho-Pança maudit ſon perfide médecin.

Malheur à l'homme lent à mâcher ſes morceaux ! Placé entre ces avides & leſtes cormorans, il jeûnera pendant le repas ; en vain il demandera ſa vie aux valets qui ſervent ; la table ſera nette avant qu'il ait pu ſe faire ſervir. Leurs oreilles accoutumées aux demandes réitérées, ne s'épouvantent point des cris & des menaces : il faut ſavoir manger, c'eſt le plus court ; car il eſt impoſſible de ſe faire obéir.

Quand ces vautours, ayant dévoré la part de leurs voiſins, ont rempli les cavernes profondes de leurs inteſtins d'une maniere également gloutonne & impolie, alors de mangeurs ils deviennent parleurs impitoyables ; ils font retentir de leurs glapiſſemens les voûtes enfumées de ces ſalles à manger, & la confuſion dans les ſujets & les diſcours répond à l'impropriété des expreſſions & à l'indécence des propos. Ce ſeroit d'ailleurs un miracle, ſi l'on ſortoit de ce lieu ſans avoir

attrapé ſur ſes habits quelques éclabouſſures des plats portés en poſte par des mains groſſieres & mal-adroites.

Il y a enſuite les gargotes que l'on appelle *arche de Noé*, où l'on donne à manger pour vingt-deux ſols. Là, les perſonnes peu fortunées prennent réguliérement leurs repas; & puis, elles ſe répandent aux promenades & dans les ſpectacles, & ſe vantent d'avoir dîné ailleurs; comme s'il étoit honteux de diner à peu de frais lorſqu'on n'eſt pas riche.

CHAPITRE LXXI.

Cafés.

On compte ſix à ſept cents cafés; c'eſt le refuge ordinaire des oiſifs, & l'aſyle des indigens. Ils s'y chauffent l'hiver pour épargner le bois chez eux. Dans quelques-uns de ces cafés, on tient bureau académique; on y juge les auteurs, les pieces de théatre; on y

aſſigne leur rang & leur valeur ; & les poëtes qui vont débuter, y font ordinairement plus de bruit, ainſi que ceux qui, chaſſés de la carriere par les ſifflets, deviennent ordinairement ſatiriques ; car le plus impitoyable des critiques eſt toujours un auteur mépriſé.

Les cabales pour ou contre les ouvrages s'y forment, & il y a des chefs de parti, qui ne laiſſent pas que de ſe rendre redoutables ; car ils vous déchirent un écrivain qu'ils n'aiment pas, du matin au ſoir : ſouvent ils ne l'ont pas compris, mais ils déclament toujours ; & il faut que la réputation littéraire eſſuie paiſiblement toutes ces bourraſques.

Dans le plus grand nombre des cafés, le bavardage eſt encore plus ennuyeux : il roule inceſſamment ſur la gazette. La crédulité Pariſienne n'a point de bornes en ce genre ; elle gobe tout ce qu'on lui préſente ; & mille fois abuſée, elle retourne au pamphlet miniſtériel.

Tel homme arrive au café ſur les dix

heures du matin, pour n'en ſortir qu'à onze heures du ſoir ; il dîne avec une taſſe de café au lait, & ſoupe avec une bavaroiſe : le ſot riche en rit, au lieu de lui offrir ſa table.

Il n'eſt plus décent de ſéjourner au café, parce que cela annonce une diſette de connoiſſances, & un vuide abſolu dans la fréquentation de la bonne ſociété : un café néanmoins, où ſe raſſembleroient les gens inſtruits & aimables, ſeroit préférable, par ſa liberté & ſa gaieté, à tous nos cercles qui ſont par fois ennuyeux.

Nos ancêtres alloient au cabaret, & l'on prétend qu'ils y maintenoient leur belle humeur : nous n'oſons plus guere aller au café ; & l'eau noire qu'on y boit, eſt plus mal-faiſante que le vin genéreux dont nos peres s'enivroient : la triſteſſe & la cauſticité regnent dans ces ſallons de glaces, & le ton chagrin s'y manifeſte de toute part : eſt-ce la nouvelle boiſſon qui a opéré cette différence ?

En général, le café qu'on y prend eſt mau-

vais & trop brûlé ; la limonnade dangereuſe ; les liqueurs mal-ſaines, & à l'eſprit de vin : mais le bon Pariſien, qui s'arrête aux apparences, boit tout, dévore tout, avale tout.

Chaque café a ſon orateur en chef ; tel, dans les fauxbourgs, eſt préſidé par un garçon tailleur ou par un garçon cordonnier ; & pourquoi pas ? Ne faut-il pas que l'amour-propre de chaque individu ſoit à peu près content ?

On courtiſe les cafetieres : toujours environnées d'hommes, il leur faut un plus haut degré de vertu, pour réſiſter aux tentations fréquentes qui les ſollicitent. Elles ſont toutes fort coquettes ; mais la coquetterie ſemble un attribut indiſpenſable de leur métier.

CHAPITRE LXXII.

L'Homme dux cent ſoixante millions.

J'ÉTOIS dans un café, aſſis à côté d'un Ruſſe qui m'interrogeoit curieuſement ſur Paris. Entre un aſſez gros homme en perruque nouée; ſon habit étoit un peu rapé & le galon uſé; il s'aſſied dans un coin, & hume une bavaroiſe avec la lenteur de l'ennui & la langueur du déſœuvrement & de l'inoccupation.

Vous voyez bien, dis-je à mon voiſin, cet homme-là qui bâille, & qui n'aura pas fait dans un heure? — Oui, me dit-il. — Eh bien, c'eſt le ſoutien de l'état & du tréſor royal. — Comment? — C'eſt lui qui donne au roi de France cent ſoixante millions & plus par an, pour entretenir ſes troupes, ſa marine & ſa maiſon. Il a affermé les cinq groſſes fermes; avant-hier il en a ſigné le contrat avec le monarque; les fer-

miers-généraux ſont ſes agens, ſes commis; ils travaillent tous ſous lui & ſous ſon nom: ce nom qui remplit la France entiere. Il arrête aux barrieres les carroſſes des princes, ſi bon lui ſemble; il viſite tout ce qu'il veut viſiter; il oblige les bourgeois à prendre de ſon ſel contre leur volonté; il empêche une villageoiſe, ſur le bord de l'Océan, de ſaler ſon pot avec l'eau de la mer; il met ſon timbre ſur tous les papiers de procédure; il envoie, en ſon propre nom, des aſſignations au plus grand ſeigneur, comme au ſimple particulier; il a un puiſſant crédit, car il gagne tous ſes procès; & ceux qui lui font quelque tort, ſont envoyés aux galeres, & quelquefois pendus: il a une juriſdiction toute particuliere pour cela, & des juges qui le ſervent à ravir. Sa perſonne eſt bien précieuſe, car elle répond au roi de ſa créance; s'il ne payoit pas, le roi de France ſaiſiroit ſa perſonne, pour ſe faire payer: mais il paie très-bien; & de plus, il eſt fort déſintéreſſé. Qu'on diſe que la régie ruine le

royaume ! C'eſt un conte. Déſabuſez, je vous prie, les Ruſſes, quand vous ſerez à Pétersbourg. Cet homme perçoit cent ſoixante millions & plus, pour quatre mille francs par an ; il ne dépenſe pas un ſol au-delà : c'eſt le modele de l'économie la plus ſtricte & la plus ſévere. Il eſt vrai qu'il a des commis un peu infideles ; mais ces commis exercent toujours un peu de rapine : ils ſont plus riches que lui, cela eſt encore vrai ; mais ſa modération conſtante n'en eſt pas alarmée ; c'eſt toujours à ſa requête que toute perception ſe fait. Avez-vous dans votre pays un homme qui vous ramaſſe & vous apporte cent ſoixante millions, pour quatre mille francs d'honoraires ? Il faut avouer que le roi de France eſt ſervi à bon marché, & qu'il a dans ce perſonnage un habile & fidele ſerviteur.

Le Ruſſe ne ſavoit ce que je voulois lui dire, il ouvroit de grands yeux avec étonnement ; il fallut que je lui expliquaſſe ce que c'étoit que *Nicolas Salzard*, ſucceſſeur de *Laurent David* & de *Jean Alaterre*,

Quand il ſut que c'étoit un valet-de-chambre, jadis portier, qui avoit pris poſſeſſion du bail des fermes générales, & qui en avoit ſigné le contrat avec le ſouverain à la face de l'Europe; quoique poli, il ne put s'empêcher de rire au nez de *Nicolas Salzard.*

Celui-ci n'y fit pas ſeulement attention; il ſe leva peſamment, paya longuement, & ſortit machinalement, ne ſachant de quel côté tourner ſon exiſtence ſolidaire des revenus de l'état.

CHAPITRE LXXIII.

Faiſeurs de Projets.

ENTREZ dans un autre café; un homme vous dit à l'oreille, d'un ton calme & poſé: « vous ne ſauriez imaginer, monſieur, l'in-» gratitude du gouvernement à mon égard, » & combien il eſt aveugle ſur ſes intérêts. » Depuis trente ans j'ai négligé mes propres » affaires, je me ſuis enfermé dans mon

» cabinet, méditant, rêvant, calculant; j'ai
» imaginé un projet admirable, pour payer
» toutes les dettes de l'état; enſuite un
» autre pour enrichir le roi, & lui aſſurer
» un revenu de *quatre cents millions*; en-
» ſuite un autre pour abattre à jamais l'An-
» gleterre, dont le nom ſeul m'indigne, &
» pour rendre notre commerce le premier
» de l'univers, ainſi qu'il appartient à la pre-
» miere nation de l'Europe; enſuite un
» autre pour nous rendre maîtres des Indes
» orientales; enſuite un autre pour tenir en
» échec cet empereur, qui tôt ou tard nous
» jouera quelque mauvais tour; car j'ai de-
» viné ſon ardente ambition, & ſa ſecrete
» haine contre nous. L'évidence de ces uti-
» les projets a frappé tous les miniſtres, car
» aucun d'eux n'a pu me faire la moindre ob-
» jection; & *qui ne dit mot, approuve.* Mais
» voyez leur peu de reconnoiſſance, leur
» ingratitude affreuſe; tandis que tout entier
» à ces opérations vaſtes, & qui demandent
» toute l'application du génie, j'étois diſtrait

» ſur des miſeres domeſtiques : quelques » créanciers vigilans m'ont tenu en priſon » pendant trois années ; & celui qui devoit » relever la gloire du nom François, n'a pu » rien obtenir des miniſtres qu'un miſérable » ſauf-conduit. Ils attendent ma mort pour » s'emparer de toutes mes idées ; mais je pro- » teſte d'avance contre ce vol inique ; tout » le bien qui ſe fera d'ici à cent ans ſera mon » ouvrage, ſoyez-en bien ſûr. Mais, mon- » ſieur, vous voyez à quoi ſert le patrio- » tiſme, à mourir inconnu, & le martyr de » la patrie. »

Ainſi il y a dans Paris de fort honnêtes gens, économiſtes & anti-économiſtes, qui ont le cœur chaud, ardent pour le bien public ; mais qui malheureuſement ont la *tête fêlée*, c'eſt-à-dire, des vues courtes, qui ne connoiſſent ni le ſiecle où ils ſont, ni les hommes auxquels ils ont affaire ; plus inſupportables que les ſots, parce qu'avec des demies & fauſſes lumieres, ils partent d'un principe impoſſible, & déraiſonnent enſuite con-

ſéquemment : l'un part de l'évidence morale, qui doit avoir une force phyſique, celui-ci n'admet qu'un ſyſtême immuable, tandis que la politique eſt mobile par ſa nature ; chacun d'eux s'étonne que tout aille encore ſi mal, après les magnifiques plans qu'il a conçus. Le méchanicien leur dira pourquoi leurs projets ne ſont que rêves ; c'eſt que lui, lorſqu'il veut reſſerrer un fleuve, élever une digue, faire tourner une roue, il eſtime, & la force d'impulſion, & la force de réſiſtance, & la loi des frottemens, qui détruit la plus belle machine ; & que, pour vaincre une puiſſance phyſique, il appelle conſtamment à ſon ſecours une force phyſique.

CHAPITRE LXXIV.

La Douane.

La douane, ſous les ordres de Nicolas Salzard, eſt un pays peuplé de commis ſourds, de porte-faix au viſage rouge, au corps en-

virié, courant ſur des ballots confuſément épars; là, un pauvre étranger ſe perd, ne ſait à qui s'adreſſer : il implore en vain tous ceux qui paſſent, on ne l'écoute pas; il eſt réduit à n'avoir ni bas, ni chemiſes, pendant huit jours; il faut qu'il déterre ſa valiſe ou ſa malle, enſevelie ſous trois à quatre mille caiſſes qui portent les unes ſur les autres. On diroit que le feu a pris dans la ville, & qu'on a entaſſé pêle-mêle tout ce qu'on a pu ſauver : à peine pourra-t-il la reconnoître; elle aura changé de phyſionomie; elle ſera déchirée & entr'ouverte, couverte de boue & ſans adreſſe : il reſte debout du matin juſqu'au ſoir, avant de la revoir & de la poſſéder; & il riſque encore de la perdre ſur les épaules du porte-faix agile & robuſte, qui, dans le labyrinthe des rues, court & oblige l'étranger à le ſuivre, au lieu de marcher ſur ſes traces.

Il faut donner dix fois ſa ſignature, & payer dans ſix bureaux avant de tenir ſon juſte-au-corps & ſon bonnet de nuit. Votre garde-

robe eſt ſoumiſe à l'inſpection la plus ſévere ; & le commis de Nicolas Salzard ſaura combien vous avez de culottes.

C'eſt la mort du commerce que cette redoutable douane ; on diroit que tous les effets de l'univers lui appartiennent, & qu'elle vous fait grace en vous rendant vos coffres & vos balles.

C'eſt un grand plaiſir que de voyager en France ! Votre valiſe eſt ouverte à la frontiere de chaque province ; on la retourne ſens-deſſus-deſſous, dès que vous avez fait trente lieues, & le tout pour ſatisfaire l'infatigable curioſité de Nicolas Salzard.

CHAPITRE LXXV.

Tréſor Royal.

COMME tout eſt aujourd'hui dans la main du roi, c'eſt là que vient tout l'argent du royaume ; & d'après la multiplicité des impoſitions, tout écu de ſix livres doit s'y rendre

par une pente invincible dans le court eſpace de cinq ou ſix ans. La loi de l'attraction n'a pas une force plus active, ni plus vigoureuſe : c'eſt un fleuve qui baigne inceſſamment le pied du trône, & où l'on puiſe de maniere à le deſſécher quelquefois ſubitement : là, aboutit le denier de la veuve, l'obole cachée des journaliers ; & que de larmes répandues pour former ce fleuve immenſe, ce fleuve d'or !

Une multitude de tréſoriers, comme de vaſtes ſeaux qui deſcendent alternativement dans un puits, tirent les ſommes qu'il faut pour la guerre, pour la marine, pour l'artillerie, pour les fortifications, pour les rentes de la maiſon-de-ville, pour toutes les dépenſes enfin que le roi fait dans le royaume, par raiſon ou par caprice.

La facilité prompte avec laquelle on enleve les groſſes ſommes qui y ſont dépoſées, fait contraſte avec l'effort perpétuel & pénible d'une armée de cent cinquante mille commis qui, l'épée dans une main, la plume dans l'autre,

l'autre, exigent avec violence les parcelles qui doivent compoſer ce prodigieux amas d'eſpeces, leſquelles ſe fondent ou s'envolent, dès qu'elles ont touché le baſſin du réſervoir.

Il eſt preſque toujours à ſec, malgré la pompe aſpirante & foulante, dont le jeu terrible ne ſauroit être interrompu, mais qui fatigue à l'excès le corps politique, juſqu'à ce qu'il tombe de laſſitude & d'épuiſement.

A cette époque, la France eſt en nage; la ſueur lui découle du front: ſupportera-t-elle encore long-tems ce violent exercice? A-t-on bien calculé le degré de ſes forces réelles? Le jeu qui les met en action ne ſe ralentit pas, je le ſais; mais, pour me ſervir d'une expreſſion populaire, (car je les aime beaucoup) *ira-t-elle toujours auſſi vîte que le violon?*

CHAPITRE LXXVI.

Rentiers.

On appelle ainſi ceux qui ont accumulé leurs capitaux ſur leur tête, ont fait le roi leur légataire univerſel, & lui ont vendu leur poſtérité à raiſon de dix pour cent. Ils ont déshérité freres, neveux, couſins, amis, & quelquefois leurs propres enfans : ils ne ſe marient point, & végetent en attendant leur quartier, & ſe diſant avec volupté chaque matin, qu'ils ne ſont pas encore morts. Tous les ſix mois, ils vont ſigner leur quittance chez le notaire du coin, qui certifie qu'ils ſont en vie.

Ce qui leur revient, ils le replacent ſur-le-champ ; & cet argent, fait pour alimenter le commerce & ſoutenir l'induſtrie, va ſe perdre éternellement dans les coffres royaux.

Ces coffres attirent tout ce qu'ils peuvent attirer ; ils ſont toujours ouverts pour les

emprunts ; ils ne ſe laſſent point d'aſpirer tout l'or qu'on leur préſente.

La ſoif de l'hydropique, comme on ſait, redouble en buvant : on prend toujours ; on ſait que les maladies épidémiques ſoulageront les paiemens de l'hôtel-de-ville : on ſait qu'il y a à gagner beaucoup en jouant, pour ainſi dire, de concert avec la mort ; & que ſa faux rapide moiſſonne, dans tel intervalle, plus de têtes que n'en comportent les tables de probabilités, dreſſées par des calculateurs qui ne ſont pas financiers. Les payeurs des rentes ſavent ce que rapportent au trône les hivers humides & longs ; & les princes, non moins affamés d'argent, voudroient bien imiter le monarque, qui ne chaſſera jamais les médecins de ſes états, ainſi que fit jadis le ſénat de Rome.

Mais comment un gouvernement ſage a-t-il pu ouvrir la porte aux nombreux & incroyables déſordres qui naiſſent des rentes viageres ? Les liens de la parenté rompus, l'oiſiveté penſionnée, le célibat autoriſé,

l'égoïſme triomphant, la dureté réduite en ſyſtême & en pratique ; voilà les moindres inconvéniens qui en réſultent. Un rentier n'apperçoit plus que l'hôtel - de - ville ; & pourvu qu'il ne ſe ferme point, peu lui importe ce qui l'environne ; il eſt néceſſité à raiſonner faux toute ſa vie, parce qu'il veut que ſon débiteur poſſede tout, envahiſſe tout, afin que ſa petite rente, par-là même, lui ſoit plus aſſurée. N'eſt - ce point cet appât, donné trop facilement à l'amour de ſoi - même & aux jouiſſances perſonnelles & excluſives, qui fait qu'il n'y a plus de parens, plus d'amis, plus de citoyens ; tout à fonds perdu : amitié, amour, parenté, tendreſſe, vous êtes auſſi à fonds perdu ! Neuf, dix pour cent ; & *après moi le déluge*. Voilà l'axiome meurtrier & triomphant !

Je conſeille aux rentiers d'aller manger leur penſion dans l'air pur & libre de la campagne ; on vit moins dans les capitales, c'eſt un fait conſtaté par l'expérience ; on y ſuit un genre de vie qui renverſe l'ordre

journalier des heures & l'ordre des ſaiſons: l'état des morts l'emporte toujours ſur celui des naiſſances. Je leur conſeille d'attraper leur royal débiteur, en vivant le plus long-tems qu'ils pourront ; mais ce n'eſt qu'en s'éloignant de ſa capitale, qu'ils réaliſeront le projet de gagner ſur lui.

Le nombre des filles qui ont paſſé l'âge de ſe marier eſt innombrable à Paris : elles ont ſigné des contrats de rente viagere, ce qui les empêche de ſigner un contrat de mariage ; car la premiere réflexion que l'on fait, roule ſur l'inévitable miſere des enfans qui ſeroient iſſus d'un tel nœud.

Un contrat viager iſole toujours un particulier, & l'empêche de remplir les devoirs de citoyen.

CHAPITRE LXXVII.

De l'Habit noir.

AVEC un habit noir on eſt vêtu, on eſt diſpenſé de ſuivre les modes, & d'avoir des habits de couleur : on eſt ſenſé être en deuil ; & quoique ce deuil ſoit éternel, on paſſe par-tout avec cet habillement.

Il annonce, il eſt vrai, peu d'aiſance ; & par-là même il eſt affecté aux ſolliciteurs, aux officiers réformés, aux rentiers ſans accroiſſement, aux auteurs, &c. Ceux-ci le portent quelquefois pour intéreſſer en leur faveur, ſe faire remarquer, & demander des penſions. Ce ſtratagême a réuſſi à quelques-uns : il ſeroit très-incivil d'en faire tout haut la remarque.

Les deuils de cour, qui ſurviennent aſſez fréquemment, épargnent de l'argent aux bons Pariſiens : ces deuils mettent dans la ſociété le plus grand nombre fort à ſon aiſe ;

& l'on diroit alors que les fortunes ſont égales.

La chûte des têtes couronnées n'eſt donc pas déſagréable à Paris. Ces morts-là arrangent tout le monde ; car l'habit noir s'accorde merveilleuſement avec les boues, l'intempérie des ſaiſons, l'économie, & la répugnance à faire une longue toilette. *J'hérite de tel roi*, s'écrioit un poëte de ma connoiſſance. — *Comment ?* — *Comment ! Il m'en eût coûté ce printems, pour un habit, vingt piſtoles que je remets en poche ; & je porterai volontiers le deuil de Sa Majeſté bienfaiſante.*

Il eſt aſſez plaiſant de voir un bijoutier porter le deuil d'une tête couronnée, dont il eſtropie le nom ; mais l'uſage a prévalu, & ce n'eſt plus un ridicule pour les claſſes les plus humbles de la ſociété. Lorſque le petit deuil arrive, ceux qui ne ſont pas riches, ou qui ne ſavent pas ſe mettre, trahiſſent leur état ; & les gens du monde reparoiſſent brillans, & ſe moquent

de l'indigence, qui ne ſait que ſe mettre tout en noir des pieds à la tête.

Le coup-d'œil le plus brillant au ſpectacle, eſt dans ces jours de petit deuil : c'eſt alors que les femmes & leurs diamans paroiſſent dans tout leur éclat.

CHAPITRE LXXVIII.

Les Egréſins.

DES jeunes gens qui arrivent des bords de la Garonne, des fils de tailleurs, d'aubergiſtes, &c. prennent un nom aux barrieres, arborent le plumet, ſe qualifient gentilshommes, & avec un peu d'eſprit & beaucoup de front, mentent aux bons Pariſiens de la maniere la plus hardie : ils prennent à crédit de tous côtés, en attendant les revenus de leurs terres.

Le marchand à Paris aime mieux perdre que de ne point ſe défaire de ſa marchandiſe. On laiſſe ces jeunes gens prendre le

nom de chevaliers, de comtes, de marquis, &c. Ces marquis, ces comtes, ces chevaliers ſont en chambres garnies : tant qu'ils ne ſont que fats & avantageux, qu'ils ſe contentent de mettre à contribution quelques femmes extravagantes, quelques vieilles douairieres, la police ne s'en inquiete pas, on les tolere encore ; mais à la moindre friponnerie, on les *démarquiſe* au château de Bicêtre.

Le moindre gentilhomme ſe qualifie, dans le plus petit contrat, de *haut & puiſſant ſeigneur :* le garde-note écrit tout ce qu'on lui dicte ; de là l'incroyable facilité de ſe donner des noms & des titres uſurpés.

Les hommes nouveaux cherchent de leur côté à grimper ſur un gradin un peu plus élevé ; ils tâchent de faire oublier leur origine, & on les voit tous poſſédés de la fureur de faire ériger leurs terres en marquiſat.

Cette exceſſive vanité tourne une infinité de têtes: ce qui fait qu'on s'accoutume aujourd'hui à ne regarder comme vraie nobleſſe que

quatre ou cinq maiſons : & l'on fait très-ſagement ; car ſi, de tous les préjugés qui nous rendent ſtupides, le plus déraiſonnable & le plus inſolent eſt celui de la nobleſſe (l'éducation & les lumieres ayant rangé preſque tous les hommes bien nés ſur la même ligne), il eſt juſte qu'on frappe de ridicule cette foule d'hommes qui voudroient, au nom de leurs aïeux vrais ou faux, ſe ſéparer de leurs concitoyens, plus honnêtes, plus utiles & plus recommandables que ces nobles, gentilshommes ou gentillâtres, quelques noms qu'ils prennent, ou qu'ils uſurpent, ou qu'ils aient reçus par le haſard de la naiſſance.

CHAPITRE LXXIX.

Batteur de pavé.

C'EST ordinairement un Gaſcon qui mange ſes cent piſtoles de rente, tant qu'elles peuvent s'étendre ; qui dîne à la gargote, ſoupe avec une bavaroiſe, & plein de vanité, ſe

carre aux promenades, comme s'il avoit dix mille écus de rente : il ſort dès le matin de ſa chambre garnie, & le voilà errant dans tous les quartiers juſqu'à onze heures du ſoir. Il entre dans toutes les égliſes ſans dévotion ; fait des viſites à des perſonnes qui ne ſe ſoucient point de lui ; eſt aſſidu aux tribunaux, ſans avoir de procès. Il voit tout ce qui ſe paſſe dans la ville, aſſiſte à toutes les cérémonies publiques, ne manque rien de ce qui fait ſpectacle, & uſe plus de ſouliers qu'un eſpion ou qu'un agent de change.

Quand un de ces batteurs de pavé décede, on pourroit lui mettre pour épitaphe : *curſum conſummavit.*

Une loi du grand Amaſis, roi d'Egypte, preſcrivoit à chaque particulier de rendre compte tous les ans à un magiſtrat de la maniere dont il ſubſiſtoit. Si cette loi étoit en vigueur parmi nous, il y auroit beaucoup de gens fort embarraſſés à répondre.

CHAPITRE LXXX.

Pays Latin.

On nomme pays latin le quartier de la rue Saint-Jacques, de la montagne Sainte-Genevieve & de la rue de la Harpe : là ſont les colleges de l'univerſité, & l'on y voit monter & deſcendre une nuée de ſorboniſtes en ſoutane, de précepteurs en rabat, d'écoliers en droit, & d'étudians en chirurgie & en médecine : leur indigence néceſſite leur vocation.

Quand la comédie françoiſe étoit dans le pays latin, le parterre étoit beaucoup mieux compoſé qu'il ne l'eſt aujourd'hui : ce parterre ſavoit former des acteurs; ceux-ci, privés de l'utile cenſure que les étudians exerçoient, ſe pervertiſſent devant un parterre groſſier, parce qu'on n'y voit plus que les courtauts de boutique de la rue Saint-Honoré, ou les petits commis de la douane & des fermes. Ainſi la perfection d'un art tient à des rapports preſqu'inſenſibles & rarement apperçus.

CHAPITRE LXXXI.

Colleges, &c.

Les colleges & les écoles gratuites de deſſin propagent l'abus de ce reflux éternel de tant de jeunes gens ſur les arts de pur agrément, pour leſquels ſouvent ils ne ſont pas nés. Cette pernicieuſe routine des petits bourgeois de Paris dépeuple les atteliers des profeſſions méchaniques, bien plus importantes à l'ordre de la ſociété. Ces écoles de deſſin ne font que des barbouilleurs; & ces colleges de plein exercice, pour ceux qui n'ont point de fortune, répandent dans le monde une foule de ſcribes qui n'ont que leur plume pour toute reſſource, & qui portent par-tout leur indigence & leur inaptitude à des travaux fructueux.

Le plan actuel des études eſt très-vicieux, & le meilleur écolier remporte au bout de dix années bien peu de connoiſſances en tout

genre. On doit être vraiment étonné de voir des gens de lettres ; mais ils ſe forment d'eux-mêmes.

Cent pédans veulent apprendre à des enfans la langue latine avant qu'ils ſachent leur propre langue, tandis qu'il faut d'abord en ſavoir une à fond pour en bien apprendre une autre. Comme on s'eſt lourdement mépris dans tous les ſyſtêmes d'étude !

Il y a dix colleges de plein exercice ; on y emploie ſept ou huit ans pour apprendre la langue latine ; & ſur cent écoliers, quatre-vingt-dix en ſortent ſans la ſavoir.

Tous ces régens ont une couche épaiſſe de pédanterie, qu'il leur eſt impoſſible de ſecouer ; on la reconnoît même après qu'ils ont renoncé au métier. Leur ton eſt ce qu'il y a de plus ridicule & de plus inſupportable au monde.

Le nom de Rome eſt le premier nom qui ait frappé mon oreille. Dès que j'ai pu tenir un rudiment, on m'a entretenu de Romulus & de ſa louve : on m'a parlé du Capitole &

du Tibre. Les noms de Brutus, de Caton & de Scipion me pourſuivoient dans mon ſommeil ; on entaſſoit dans ma mémoire les épîtres familieres de Cicéron ; tandis que, d'un autre côté, le catéchiſte venoit le dimanche, & me parloit encore de Rome, comme de la capitale du monde, où réſidoit le trône pontifical, ſur les débris du trône impérial : de ſorte que j'étois loin de Paris, étranger à ſes murailles, & que je vivois à Rome que je n'ai jamais vue, & que probablement je ne verrai jamais.

Les décades de Tite-Live ont tellement occupé mon cerveau pendant mes études, qu'il m'a fallu dans la ſuite beaucoup de tems pour redevenir citoyen de mon propre pays, tant j'avois épouſé les fortunes de ces anciens Romains.

J'étois républicain avec tous les défenſeurs de la république ; je faiſois la guerre avec le ſénat, contre le redoutable Annibal ; je raſois Carthage la ſuperbe, je ſuivois la marche des généraux Romains & le vol triomphant de

leurs aigles dans les Gaules; je les voyois ſans terreur conquérir le pays où je ſuis né; je voulois faire des tragédies de toutes les ſtations de Céſar; & ce n'eſt que depuis quelques années, que je ne ſais quelle lueur de bon ſens m'a rendu François & habitant de Paris.

Il eſt ſûr qu'on rapporte de l'étude de la langue latine un certain goût pour les républiques, & qu'on voudroit pouvoir reſſuſciter celle dont on lit la grande & vaſte hiſtoire : il eſt ſûr qu'en entendant parler du ſénat, de la liberté, de la majeſté du peuple Romain, de ſes victoires, de la juſte mort de Céſar, du poignard de Caton qui ne put ſurvivre à la deſtruction des loix, il en coûte pour ſortir de Rome, & pour ſe retrouver bourgeois de la rue des Noyers.

C'eſt cependant dans une monarchie que l'on entretient perpétuellement les jeunes gens de ces idées étrangeres, qu'ils doivent perdre & oublier bien vîte, pour leur ſûreté, pour leur avancement & pour leur bonheur;

& c'eſt un roi abſolu, qui paie les profeſſeurs pour vous expliquer gravement toutes les éloquentes déclamations lancées contre le pouvoir des rois; de ſorte qu'un éleve de l'univerſité, quand il ſe trouve à Verſailles, & qu'il a un peu de bon ſens, ſonge malgré lui à Tarquin, à Brutus, à tous les fiers ennemis de la royauté. Alors ſa pauvre tête ne ſait plus où elle en eſt: il eſt un ſot & un eſclave né, ou il lui faut du tems pour ſe familiariſer avec un pays qui n'a ni tribuns, ni décemvirs, ni ſénateurs, ni conſuls.

CHAPITRE LXXXII.

Anatomie.

J'AI toujours été révolté de voir dans les colleges un profeſſeur qui, à la fin d'une année de phyſique, la couronne par une barbarie expérimentale: on cloue un chien vivant par les quatre pattes; on lui enfonce le

ſcalpel dans les chairs, malgré ſes hurlemens douloureux ; on lui ouvre les entrailles, & le profeſſeur manie un cœur palpitant. La cruauté doit-elle accompagner la ſcience ? & les écoliers ne ſauroient-ils apprendre un peu d'anatomie, ſans être préalablement des bourreaux ?

L'art des Winslow a des acceſſoires bien repouſſans ; il faut que l'anatomiſte s'aſſocie avec des hommes de la lie du peuple, qu'il ouvre un marché avec des foſſoyeurs ; (1) c'eſt ainſi que l'on a des cadavres. Les éleves, au défaut d'argent, eſcaladent la nuit les murs d'un cimetiere, volent le corps dépoſé & enſeveli la veille, & le dépouillent de ſon linceul. Après qu'on a briſé la bierre & violé la ſépulture des morts, on

---

(1) Notez que les foſſoyeurs n'achetent jamais de bois l'hiver ; ils ſe chauffent avec les morceaux de bierre qu'ils coupent & emportent des cimetieres : par la même raiſon ils n'ont pas beſoin de dépenſer de l'argent pour avoir des chemiſes.

plie le cadavre en deux, on le porte dans une hotte chez l'anatomiſte ; enſuite, quand le corps a été haché, diſſéqué, l'anatomiſte ne ſait plus comment le replacer au lieu où il l'a pris : il en jette & en diſperſe les morceaux où il peut, ſoit dans la riviere, ſoit dans les égouts, ſoit dans les latrines ; des os humains ſe trouvent mêlés avec les os des animaux qu'on a dévorés, & il n'eſt pas rare de trouver dans des tas de fumier, des débris de l'eſpece humaine.

Tous ceux qui manient le ſcalpel, aiment donc de préférence la capitale, à cauſe de l'extrême facilité qu'ils ont pour y ſuivre les études anatomiques. Les cadavres y abondent & ſont à bon marché ; en hiver on ne les paie qu'au rabais ; l'anatomiſte en chef achete ces corps dix à douze francs, & les revend à ſes éleves un louis ou dix écus. Il y a un commerce ſuivi entre les corbeaux des cimetieres & les diſciples des maîtres en chirurgie. En allant prendre une leçon gratuite d'anatomie, on pourroit (ce qui eſt horrible à

penſer) rencontrer ſur le marbre noir ſon pere, ſon frere, ſon ami, qu'on auroit enterré & pleuré la veille.

Puiſque la perfection de la médecine & de la chirurgie dépend de l'anatomie, le gouvernement n'auroit-il pas dû épargner aux gens de l'art ce trafic clandeſtin & honteux, & prévenir les ſcenes ſcandaleuſes & dégoûtantes qui en réſultent ?

Qui croiroit que les Winslow & les Ferreins ſont, au terme de la loi, des profanateurs ſacrileges, des violateurs des tombeaux, & qu'ils ont encouru les peines les plus graves ? Tout ſera donc éternellement en contradiction, nos loix, nos mœurs & nos uſages !

Si un ancien revenoit au monde, de quel étonnement ne ſeroit-il pas frappé dans l'amphithéatre de l'académie royale, qu'aucune loi n'autoriſe à avoir des cadavres! Un mort étoit pour les anciens un objet ſacré, qu'on dépoſoit avec reſpect ſur un bûcher; & celui-là étoit déclaré impur, qui oſoit y porter la main. Que diroit-il, en voyant ce corps horrible-

ment coupé, mutilé ; & tous ces jeunes chirurgiens, les bras nus & enſanglantés, folâtrer & rire au milieu de ces épouvantables opérations ?

L'Hôtel-Dieu refuſe de livrer des cadavres ; on a recours à l'adreſſe ; on les vole à Clamart, ou bien on les achete de la Salpêtriere & de Bicêtre. Les corps des vénériens qui ſont morts dans les grands remedes, ſervent ordinairement à la diſſection publique dans les amphithéatres.

L'anatomie n'a fait aucun progrès depuis quarante ans, ni aucune découverte conſéquente. Le corps humain eſt aujourd'hui connu parfaitement dans toutes ſes parties ; & il ſera difficile d'ajouter à ce qu'on ſait, tant les recherches ont été profondes. Mais l'anatomie n'eſt cependant encore qu'une vraie nomenclature, & rien de plus. Il reſte à connoître le jeu de la machine, à apprécier ſes rapports, & les principes des forces vitales. *Hic labor, hoc opus.* La patience méchanique de l'anatomiſte doit céder la place au génie

qui généraliſe, qui ſcrute, qui ſe trompe en cherchant à deviner ; mais qui, à force de tourmenter pluſieurs ſyſtêmes, découvrira peut-être une ſeule & importante vérité, d'où jailliront toutes les autres.

L'académie royale de chirurgie eſt un monument d'architecture très-remarquable. Louis XV, qui préféroit l'art de la chirurgie à toutes les autres ſciences, a fait pour ſon école des dépenſes que les autres arts ont enviées.

CHAPITRE LXXXIII.

La Sorbonne.

Elle rit elle-même de ſa théologie, & connoît très-bien le vuide & le ridicule de ſes theſes & de ſes cenſures. Elle haſarde de dire que Moïſe étoit meilleur naturaliſte que Buffon ; mais elle n'en croit rien.

La théologie a tout gâté dans le monde ; elle a redoublé les terreurs de l'homme, au

lieu de les calmer ; elle l'a rendu ſuperſtitieux, au lieu de le rendre raiſonnable.

La Sorbonne a dû briller dans les ſiecles de ténebres, parce qu'elle avoit alors des connoiſſances fort au-deſſus du commun des hommes. Mais dans les ſiecles de lumiere elle a voulu répondre à tout, & de là ſont nés les ſophiſmes les plus extravagans. Elle a défiguré toutes les ſciences, en voulant aſſervir à ſes déciſions la morale, l'hiſtoire, la phyſique ; elle a voulu tout arranger, comme la législatrice de toutes les idées ; & ſes travaux bizarres ont enfanté les contradictions les plus étonnantes.

Ce ſeroit un livre curieux, que le rapprochement de tout ce qu'elle a dit & imprimé depuis trois ſiecles ; jamais le déraiſonnement chez les peuples les plus ignorans & les plus ſuperſtitieux n'a déployé le tableau d'une plus grande & d'une plus inſigne folie : c'eſt qu'elle a voulu perpétuellement ſubtiliſer, & qu'elle a voulu même en ſavoir plus que les autres docteurs chrétiens. Ainſi l'on a vu l'extrava-

gance combattre l'extravagance ; qu'on juge du réſultat d'une pareille lutte.

Elle auroit entiérement dénaturé dans l'homme la faculté de penſer, ſi quelques ſages ne fuſſent venus rectifier ces viles erreurs, & ſe moquer de ſa théologie, autant que les membres de la Sorbonne s'en moquent intérieurement eux-mêmes. Mais comme ce ſont des places lucratives, les argumens de toutes couleurs, les theſes & les cenſures iront leur train. Si tant de gens ſe font tuer pour quelque argent, faut-il s'étonner que d'autres déraiſonnent ſciemment à un plus haut prix ?

Tout ce qu'il y a de remarquable aujourd'hui en Sorbonne, c'eſt le mauſolée du cardinal de Richelieu, qui forma la Sorbonne & l'Académie françoiſe ; deux corps qui penſent aujourd'hui à peu près de même, & qui ſe combattent ; le tout pour fixer les regards, & pour exiſter.

Les docteurs muſulmans ſont plus raiſonnables que les nôtres. Ils prétendent que

Mahomet a déclaré que de douze mille paroles contenues dans l'Alcoran, il n'y en a que quatre mille de véritables. Quand ils rencontrent quelques paſſages extravagans, quelques folies palpables, au lieu de s'entêter à juſtifier ces inepties, ils les rangent au nombre des huit mille mots qui renferment des fauſſetés. Par ce moyen, ils ſe ſauvent de toute diſpute, qui tourneroit à leur confuſion; & révoquant les contradictions & les incompatibilités, ils conſervent l'honneur de la raiſon humaine.

Si la Sorbonne avoit ſu en agir ainſi, elle n'auroit pas enfanté dans ſon délire les theſes anciennes qui l'ont rendu odieuſe, & les theſes modernes qui l'ont rendu ridicule; mais elle conſent à paſſer pour abſurde, pourvu qu'on ne diſcontinue pas de la payer.

CHAPITRE LXXXIV.

Les Ecrivains des Charniers-Innocens.

Il faut qu'ils vivent tout comme les théologiens : plus utiles qu'eux, ils ſont les dépoſitaires des tendres ſecrets des ſervantes ; c'eſt là qu'elles font écrire leurs déclarations ou leurs réponſes amoureuſes ; elles parlent à l'oreille du ſecretaire public, comme à un confeſſeur ; & la boîte où eſt l'écrivain diſcret, reſſemble à un confeſſionnal tronqué.

Le ſcribe, la lunette ſur le nez, la main tremblante, & ſoufflant dans ſes doigts, donne ſon encre, ſon papier, ſa cire à cacheter & ſon ſtyle, pour cinq ſols.

Les placets au roi & aux miniſtres coûtent douze ſols, attendu qu'il y entre de la *bâtarde*, & que le ſtyle en eſt plus relevé.

Les écrivains des Charniers ſont ceux qui s'entretiennent le plus aſſidument avec les

miniſtres & les princes ; on ne voit à la cour que leurs écritures.

Au commencement du regne, ils étoient menacés de faire fortune ; on recevoit tous les placets, on les liſoit, on y répondoit ; tout-à-coup cette correſpondance entre le peuple & le monarque a été interrompue ; les écrivains des Charniers, qui avoient déjà acheté des perruques neuves & des manchettes, ont vu leur bureau déſert, & ſont retombés dans leur antique indigence.

Sans la ſecrete correſpondance des cœurs, qui n'eſt pas ſujette aux viciſſitudes, ils iroient augmenter le nombre déjà prodigieux des ſquélettes qui ſont entaſſés au-deſſus de leurs têtes, dans des greniers ſurchargés de leur poids. Quand je dis ſurchargés, ce n'eſt pas une figure de rhétorique. Ces oſſemens accumulés frappent les regards ; & c'eſt au milieu des débris vermoulus de trente générations, qui n'offrent plus que des os en poudre ; c'eſt au milieu de l'odeur fétide & cadavéreuſe, qui vient offenſer l'odorat,

qu'on voit celles-ci acheter des modes, des rubans, & celles-là dicter des lettres amoureuſes.

Le régent avoit, pour ainſi dire, compoſé ſon ſerrail des marchandes de modes & des filles lingeres, dont les boutiques environnent & ceignent, dans ſa forme quarrée, ce cimetiere vaſte & hideux.

CHAPITRE LXXXV.

Le Fauxbourg Saint-Marcel.

C'EST le quartier où habite la populace de Paris, la plus pauvre, la plus remuante & la plus indiſciplinable. Il y a plus d'argent dans une ſeule maiſon du fauxbourg Saint-Honoré, que dans tout le fauxbourg Saint-Marcel, ou Saint-Marceau, pris collectivement.

C'eſt dans ces habitations éloignées du mouvement central de la ville, que ſe cachent les hommes ruinés, les miſantropes,

les alchymiſtes, les maniaques, les rentiers bornés, & auſſi quelques ſages ſtudieux, qui cherchent réellement la ſolitude, & qui veulent vivre abſolument ignorés & ſéparés des quartiers bruyans des ſpectacles. Jamais perſonne n'ira les chercher à cette extrêmité de la ville : ſi l'on fait un voyage dans ce pays-là, c'eſt par curioſité ; rien ne vous y appelle ; il n'y a pas un ſeul monument à y voir ; c'eſt un peuple qui n'a aucun rapport avec les Pariſiens, habitans polis des bords de la Seine.

Ce fut dans ce quartier que l'on danſa ſur le cercueil du diacre Pâris, & qu'on mangea de la terre de ſon tombeau, juſqu'à ce qu'on eût fermé le cimetiere :

De par le roi, défenſe à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

Les ſéditions & les mutineries ont leur origine cachée dans ce foyer de la miſere obſcure.

Les maiſons n'y ont point d'autre horloge que le cours du ſoleil ; ce ſont des hommes

reculés de trois ſiecles par rapport aux arts & aux mœurs régnantes. Tous les débats particuliers y deviennent publics ; & une femme mécontente de ſon mari, plaide ſa cauſe dans la rue, le cite au tribunal de la populace, attroupe tous les voiſins, & récite la confeſſion ſcandaleuſe de *ſon homme*. Les diſcuſſions de toute nature finiſſent par de grands coups de poings ; & le ſoir on eſt raccommodé, quand l'un des deux a eu le viſage couvert d'égratignures.

Là, tel homme enfoncé dans un galetas, ſe dérobe à la police & aux cent yeux de ſes argus, à peu près comme un inſecte imperceptible ſe dérobe aux forces réunies de l'optique.

Une famille entiere occupe une ſeule chambre, où l'on voit les quatre murailles, où les grabats ſont ſans rideaux, où les uſtenſiles de cuiſine roulent avec les vaſes de nuit. Les meubles en totalité ne valent pas vingt écus ; & tous les trois mois les habitans changent de trou, parce qu'on les chaſſe faute de paie-

ment du loyer. Ils errent ainſi, & promenent leurs miſérables meubles d'aſyle en aſyle. On ne voit point de ſouliers dans ces demeures; on n'entend le long des eſcaliers que le bruit des ſabots. Les enfans y ſont nus & couchent pêle-mêle.

C'eſt ce fauxbourg qui, le dimanche, peuple Vaugirard & ſes nombreux cabarets; car il faut que l'homme s'étourdiſſe ſur ſes maux: c'eſt lui ſur-tout qui remplit le fameux *ſallon des gueux*. Là, danſent ſans ſouliers & tournoyant ſans ceſſe, des hommes & des femmes qui, au bout d'une heure, ſoulevent tant de pouſſiere qu'à la fin on ne les apperçoit plus.

Une rumeur épouvantable & confuſe, une odeur infecte, tout vous éloigne de ce ſallon horriblement peuplé, & où dans des plaiſirs faits pour elle, la populace boit un vin auſſi déſagréable que tout le reſte.

Ce fauxbourg eſt entiérement déſert les fêtes & les dimanches. Mais quand Vaugirard eſt plein, ſon peuple reflue au Petit-Gentilli,

aux Porcherons & à la Courtille : on voit le lendemain, devant les boutiques des marchands de vin, les tonneaux vuides & par douzaines. Ce peuple boit pour huit jours.

Il eſt, dans ce fauxbourg, plus méchant, plus inflammable, plus querelleur, & plus diſpoſé à la mutinerie, que dans les autres quartiers. La police craint de pouſſer à bout cette populace ; on la ménage, parce qu'elle eſt capable de ſe porter aux plus grands excès.

CHAPITRE LXXXVI.

Le Marais.

Ici, vous retrouvez du moins le ſiecle de Louis XIII, tant pour les mœurs que pour les opinions ſurannées. Le Marais eſt au quartier brillant du Palais-Royal, ce que Vienne eſt à Londres. Là regne, non la miſere, mais l'amas complet de tous les vieux préjugés : les demi-fortunes s'y refugient. Là, ſe voient les vieillards

vieillards grondeurs, ſombres, ennemis de toutes les idées nouvelles; & des conſeilleres bien impérieuſes y frondent, ſans ſavoir lire, les auteurs dont les noms parviennent juſqu'à elles : on y appelle les philoſophes des *gens à brûler.* Si on a le malheur d'y ſouper, on n'y rencontre que des ſots ; & l'on y cherche en vain ces hommes aimables, qui ornent leurs idées du brillant de l'eſprit & du charme du ſentiment : tel homme aſſis dans un cercle, eſt un fauteuil de plus, qui embarraſſe un ſallon. On y voit des meubles antiques, qui ſemblent concentrer les préventions & les uſages ridicules.

Les jolies femmes même, qu'un aſtre fatal a reléguées dans ce triſte quartier, n'oſent recevoir d'autre monde que de vieux militaires ou de vieux robins, & le tout par décence; mais ce qu'il y a de curieux pour l'obſervateur, c'eſt que tous ces ſots réunis ſe déplaiſent & s'ennuient réciproquement. Ils n'apperçoivent que de loin la lumiere des

arts ; & réduits au Mercure de France (1) pour toute nourriture, ils ne connoiſſent rien au-delà.

Si cependant un homme d'eſprit, égaré par haſard dans ces faſtidieuſes ſociétés, s'aviſe de faire jaillir quelques étincelles, vous les verrez, au bout d'une heure, ſortir de leur lourde apathie, & ſourire niaiſement au feu qui les étonne ; mais les cartes bientôt prennent le deſſus, & ils n'apprendront que dans une année révolue la nouvelle du lendemain.

J'ai peu vu ces maiſons preſque cloîtrées, où l'on ſe livre, faute d'autre amuſement, à l'éternelle occupation de battre & rebattre les cartes pendant les plus belles heures du jour, & même dans les plus belles ſaiſons de l'année.

Je ne blâme les goûts de perſonne ; mais

---

(1) Dans ces maiſons ce Mercure eſt mis ſur la dépenſe avec les balais ; & ce compte regarde le portier.

il y a dans ce canton de terribles douairieres, qui ſe ſont incorporées aux couſſins d'un fauteuil, & qui ne s'en détachent plus : ſouvent, au milieu d'un jardin agréable qui invite à la promenade, on a beau regarder à travers les fenêtres la lumiere brillante qui dore les arbres, on a beau bâiller & puis prêter l'oreille au chant des oiſeaux ; on a beau contempler d'un œil d'envie la porte ; on vous fixe malgré vous ſur un ſiege, & l'on vous oblige à filer ennuyeuſement des cartes juſques bien avant dans la nuit ; vous ne pouvez pas plus jouir de la douce clarté de la lune que des rayons du ſoleil.

On ne m'y rattrapera plus. J'aime mieux relire nos longs romans, *l'Aſtrée*, *Clélie*, *Artamene*, pendant les longues ſoirées de l'hiver ; je ſuivrai les mœurs, les vertus de l'antique chevalerie ; je verrai paſſer ſous mes regards nos bons aïeux, faiſant l'amour un peu différemment de nous. Mais ils étoient heureux à leur maniere, & ils ſavouroient plus l'amour dans leurs ſoupirs longuement

prolongés aux pieds de l'inhumaine, que nous dans nos rapides jouiſſances. Avons-nous gagné en abrégeant ?

CHAPITRE LXXXVII.

Portrait d'une Dévote du Marais.

CETTE dévote au regard oblique, que vous vous figurez tenant toujours les yeux baiſſés, eſt à peine aſſiſe qu'elle a déjà tout vu, tout obſervé : elle vous a examiné de la tête aux pieds; elle a deviné de plus, ſi vous teniez *pour la bonne cauſe;* elle ſait ſi les femmes qui l'environnent ont du rouge, ſi la hauteur de leur coëffure peut entrer dans le confeſſionnal. Elle reſtera ſilencieuſe, ſi dans le cercle elle apperçoit un profane; elle n'ouvrira la bouche qu'en cas qu'elle puiſſe parler ſans expoſer ſes paroles à la dériſion des *impies;* c'eſt ainſi qu'elle appelle quiconque n'a pas un *directeur connu.*

Si ſa voiſine a une robe garnie avec une

certaine élégance, tout-à-coup ſon front muet devient un ſermon contre le danger des parures. Elle ne répondra que par des monoſyllables ſéveres au mondain; mais elle jetera un regard de complaiſance ſur un petit rabat, & récompenſera ſon attention, en lui adreſſant la parole.

Peu à peu elle s'échauffe, parle de l'horrible dépravation des autres quartiers, de l'irréligion qui marche le front levé dans le fauxbourg Saint-Germain, & de la damnation éternelle, qui attend tous ceux qui n'entendent pas la meſſe aux Capucins du Marais.

CHAPITRE LXXXVIII.

On bâtit de tous côtés.

Les trois états qui font aujourd'hui fortune dans Paris, ſont les banquiers, les notaires & les maçons, ou entrepreneurs de bâtimens. On n'a de l'argent que pour bâtir : des corps-de-logis immenſes ſortent de la terre,

comme par enchantement, & des quartiers nouveaux ne ſont compoſés que d'hôtels de la plus grande magnificence. La fureur pour la bâtiſſe eſt bien préférable à celle des tableaux, à celle des filles; elle imprime à la ville un air de grandeur & de majeſté.

L'architecture, depuis vingt années ſeulement, a repris un très-bon ſtyle, ſur-tout quant aux ornemens.

Le comte de Caylus a reſſuſcité parmi nous le goût grec, & nous avons enfin renoncé à nos formes gothiques. L'intérieur des maiſons eſt diſtribué avec une commodité charmante, abſolument inconnue à tous les peuples de la terre.

On a régénéré deux arts preſque en même tems, la muſique & l'architecture. La peinture n'a point fait les mêmes progrès : la couleur de l'école françoiſe ſera toujours un peu fauſſe, ſoit que ce vice appartienne au climat, ſoit que le ton des maîtres s'oppoſe à cet égard à une plus grande perfection.

Les remparts ſe hériſſent d'édifices qui

ont fait reculer les anciennes limites : de jolies maiſons s'élevent vers la chauſſée d'Antin, & vers la porte Saint-Antoine, que l'on a abattue. Il étoit queſtion de renverſer l'infernale Baſtille ; mais ce monument odieux en tout ſens choque encore nos regards.

Il eſt écrit qu'on ne pourra jamais achever le Louvre. Depuis trente années on y travaille, mais avec une lenteur qui atteſte que les fonds manquent. Le prince de Condé a dépenſé douze millions pour ſon Palais-Bourbon, & les échafauds du Louvre ont pourri ſur pied.

L'Hôtel-Dieu n'a rien gagné à ſon incendie, non plus que le Palais. Le dôme ou la coupole de l'égliſe de Sainte-Genevieve s'écroulera-t-il ſur nos têtes ? ou bien braverа-t-il, ſur une baſe inébranlable, les clameurs & les alarmes de M. Patte ? Il a annoncé le danger, n'eſt-il qu'imaginaire ? S'il arrivoit, il ne nous reſteroit donc que la majeſtueuſe façade de ce monument ; morceau qui mérite les plus grands éloges.

On va procurer aux particuliers de l'eau, comme à Londres, par le moyen d'une pompe à feu.

On ne ſauroit diſconvenir que pluſieurs incendies n'aient été utiles à l'embelliſſement de la ville.

Quand les déſaſtres qu'occaſionne la fureur ſoudaine des élémens, ne laiſſent plus que les traces de leur paſſage, le génie réparateur accourt, fixe l'œil ſur les débris fumans, & le pied ſur les ruines, médite la reconſtruction des monumens diſparus ; ou plutôt, il les conçoit ſur des plans nouveaux, & plus majeſtueux que ceux qui exiſtoient.

Ainſi, par une marche conſtante dans la nature, tout ce qu'il y a de grand ne s'eſt fait qu'à la ſuite des accidens ; & l'on peut dire : c'eſt le mal qui engendre le bien.

En effet, l'homme ſemble attendre le renverſement des plus minces édifices pour y porter enfin la main : le courroux des élémens eſt le ſignal qui l'avertit de ſa force & de ſa puiſſance.

Sans les coups du tems & la rage des incendies, les maſſes difformes de la barbarie la plus révoltante régneroient encore dans nos villes ; & nous n'avons appris à élever, à ennoblir notre imagination, que quand, au milieu d'une place déſerte, nous avons perdu l'aſpect des objets gothiques & de mauvais goût, avec leſquels nous étions familiariſés.

C'eſt quand les flammes ont dévoré, que l'on voit paroître la main hardie & créatrice : elle ſemble timide & inanimée devant ces antiques maſures, que l'habitude ſuperſtitieuſe reſpecte ; & l'on diroit qu'il lui en coûte plus pour enlever de miſérables décombres, que pour édifier les monumens les plus ſuperbes.

L'embraſement du Palais, qui a été ſi funeſte, & qui pouvoit l'être à un point qui effraie l'imagination, ordonneroit aujourd'hui une autre forme au temple de la juſtice. Dépôt des annales & des archives de la nation, ſanctuaire des loix, ſiege des aſſemblées les plus auguſtes, cet édifice devroit avoir ce caractere de majeſté, de grandeur, qui an-

nonce tout-à-coup à l'œil des citoyens, que là ſont les juges, les défenſeurs, les oracles des droits du peuple.

Le moral de l'homme, par un lien inconnu, tient au phyſique des objets ; & ſi les rois ont ſoin d'étendre autour d'eux une enceinte immenſe, de s'environner d'un grand appareil ; ſi les prêtres ont appellé les adorateurs de la Divinité dans des temples où regne une obſcurité ſombre & majeſtueuſe, ce qu'il y a de plus auguſte ſur la terre après le ſéjour où l'homme ſe proſterne devant Dieu, c'eſt le lieu où la juſtice, ſous un glaive nu, tient en reſpect l'homme puiſſant & raſſure le foible.

Le front d'un ſemblable édifice, impoſant & grave par tous ſes attributs, devroit parler de maniere que le coupable pâlît en montant les degrés qui le conduiront au tribunal, où l'attend la vengeance des loix. Et pourquoi le temple où elles regnent, ne rappelleroit-il pas à tous les magiſtrats, qu'ils entrent dans un ſanctuaire où ils doivent dé-

poſer les paſſions humaines, prendre une ame élevée & digne des fonctions redoutables qu'ils vont exercer ?

On n'a rien fait de tout cela. On a ſuivi la forme irréguliere, petite & meſquine, qui annonçoit plutôt l'antre de la chicane que le temple de la juſtice. On n'a point voulu ennoblir le ſanctuaire des loix.

CHAPITRE LXXXIX.

Ameublemens.

QUAND une maiſon eſt bâtie, rien n'eſt fait encore; on n'eſt pas au quart de la dépenſe ; arrivent le menuiſier, le tapiſſier, le peintre, le doreur, le ſculpteur, l'ébéniſte, &c. Il faut enſuite des glaces & poſer des ſonnettes par-tout; le dedans occupe trois fois plus de tems que la conſtruction de l'hôtel ; les anti-chambres, les eſcaliers dérobés, les dégagemens, les commodités, tout cela eſt à l'infini.

On a donné aux ameublemens une magnificence ſurabondante & déplacée. Un lit ſuperbe qui a l'air d'un trône, une ſalle à manger ciſelée, des chenets travaillés comme un bijou, une toilette d'or & de dentelles, ſont aſſurément d'une oſtentation puérile. Je ſais qu'un palais où l'on ne voit que glaces, or & azur, m'attriſte puiſſamment.

On place enſuite en ſentinelle le Suiſſe, qui repouſſe ceux qui ne ſont ni veloutés, ni dorés. Il eſt encore mis là pour écarter les hommes dont le mérite fait tout le patrimoine.

La magnificence de la nation eſt toute dans l'intérieur des maiſons. Le Louvre n'eſt pas achevé & ne le ſera jamais. On a bâti ſix cents hôtels, dont le dedans ſemble l'ouvrage des Fées; car l'imagination ne va guere au-delà d'un luxe auſſi recherché. Mais en même tems, gardez-vous bien de chercher ailleurs rien de grand : rien pour le public, rien pour ſes plaiſirs, ou même pour ſes beſoins. Ne cherchez pas des bains, un

hôpital vaſte & ordonné, des réſervoirs, des galeries, des promenades couvertes, des ſalles de ſpectacles dignes des pieces qu'on y repréſente : n'y cherchez pas de ces commodités qui entretiennent la ſanté & la joie, ou qui les font naître. Un luxe particulier & clandeſtin fait toute la jouiſſance des riches, mais non leur félicité.

Tel homme à ſon aiſe, qui n'a ni enfans ni neveux, a la folie de courir tous les jours dans ces hôtels, chez des ſeigneurs qui le regardent à peine. Il paſſe ſa vie à frapper aux portes, à jouer le complaiſant, & cela pour dîner une fois la ſemaine dans le palais de l'orgueil, entre l'étiquette & l'ennui. Il eſt bon d'entrer dans ces hôtels pour en voir l'ameublement ; mais ſi l'on veut en courtiſer le maître, on ſe dévoue à une vie triſte, uniforme & déſagréable.

CHAPITRE XC.

Abbés.

PARIS eſt rempli d'abbés, clercs tonſurés, qui ne ſervent ni l'égliſe ni l'état, qui vivent dans l'oiſiveté la plus ſuivie, & qui ne ſont que des inutilités & des fadaiſes.

Robinſon Cruſoé dit qu'on gâte ſouvent un excellent corps de crocheteur, en maſquant d'un habit eccléſiaſtique ſes membres ſouples & nerveux. Mais c'eſt un ſauvage qui parle.

Dans pluſieurs maiſons on trouve un abbé à qui l'on donne le nom d'*ami*, & qui n'eſt qu'un honnête valet qui commande la livrée. Il eſt le complaiſant ſoumis de madame, aſſiſte à ſa toilette, ſurveille la maiſon, & dirige au dehors les affaires de *monſieur*. Ces perſonnages à rabat ſe rendent plus ou moins utiles, careſſent leur protecteur pendant pluſieurs années, afin d'être mis ſur la feuille.

Ils y parviennent, & en attendant ils jouiſ-

ſent d'une bonne table & des petits avantages qui ſe rencontrent toujours dans une maiſon opulente.

La femme-de-chambre leur dit tout ce qui ſe paſſe, ils ſont inſtruits des ſecrets du maître, de la maîtreſſe & des valets.

Enſuite viennent les précepteurs, qui ſont auſſi des abbés. Dans les maiſons de quelqu'importance, on ne les diſtingue guere des domeſtiques. Pendant le cours de l'éducation on les ménage un peu : dès qu'elle eſt finie, on leur donne une penſion modique, ou on leur fait avoir un bénéfice ; puis on les congédie. Le peu d'eſtime qu'on leur accorde, eſt cauſe qu'ils négligent leurs éleves ; mais comment s'eſt-on imaginé qu'un mercenaire, pour douze cents francs par an, vous formera un homme ? On lui a impoſé la tâche la plus difficile & la plus incertaine. D'ailleurs, *nemo dat quod non habet.* Il n'y a qu'un homme ſupérieur, qui puiſſe réellement donner des ſentimens à un autre être, & réformer ſon ingrate ou perverſe nature.

On voit ſous le nom d'abbés beaucoup de petits houſards, ſans rabat ni calotte, avec un petit habit à la pruſſienne, des boutons d'or, & chapeau ſous le bras, étaler une friſure impertinente & des airs efféminés. Piliers de ſpectacles & de cafés, ou mauvais compilateurs de futiles brochures, ou faiſeurs d'extraits ſatiriques, on ſe demande comment ils appartiennent à l'égliſe; car on ne devroit appeller eccléſiaſtiques que ceux qui ſervent les autels. Ils n'en uſurpent pas moins ce nom, parce que de tems en tems ils en portent l'habit.

Au grand ſcandale de la religion, tout cela ſe ſouffre: & pourquoi? Je n'en ſais rien. Prend l'habit eccléſiaſtique qui veut, & même ſans tonſure.

On ne leur permettoit pas, il y a vingt-cinq ans, d'aller voir des Laïs. La courtiſanne qui les dénonçoit au commiſſaire avoit cinquante francs qui lui étoient payés par *****. Cette odieuſe inquiſition, qui réuniſſoit le double vice de la perfidie & du ſcandale, a ceſſé.

CHAP.

CHAPITRE XCI.

Evêques.

LES évêques violent facilement & ſans remords la loi de la réſidence, en quittant le poſte qui leur eſt aſſigné par les ſaints canons. L'ennui les chaſſe de leurs dioceſes, qu'ils regardent comme un exil : ils viennent preſque tous à Paris, pour y jouir de leurs richeſſes, &, mêlés dans la foule, y trouver cette liberté qu'ils n'ont pas dans le ſéjour où la bienſéance les force à la gêne de la repréſentation.

On leur en fait un crime : mais à quoi ſerviroit l'opulence, ſi elle n'ouvroit à chacun la carriere de ſes goûts ? Remettez-les à la fortune des apôtres, & vous les verrez ſédentaires. On dira, comment le paſteur quitte-t-il ſon troupeau ? Cette vieille image ne forme plus aucun ſens ; rien n'eſt d'un poids ſi leſte que la charge paſtorale. Les

maîtres de la morale n'enſeignent point la morale ; ils bravent les anathêmes des anciens conciles, & conſomment, dans l'oiſiveté & les délices de la capitale, des biens qui leur ont été confiés pour le ſoulagement de leurs ouailles infortunées. Mais toutes ces expreſſions, encore un coup, ſont devenues gothiques.

L'ambition, qui s'alimente par ce qu'elle a déjà obtenu, les pouſſe à la cour & dans les bureaux des miniſtres ; là, ils attendent le fruit de leurs intrigues & de leurs complaiſances, & ils tentent de porter ſourdement la main à l'adminiſtration.

Ils travaillent inceſſamment derriere la tapiſſerie, & reſtent ſans effroi au milieu de la nouvelle Babylone, non moins criminelle que celle qui enflamma jadis le zele des prophetes.

Ainſi le ſacerdoce a des occupations purement terreſtres, & ſonge peu à entretenir la pure morale, & à donner l'exemple de l'infatigable charité, dite apoſtolique.

Dès le ſeizieme ſiecle, on adreſſoit de pareils reproches, & de plus vifs encore, aux peres du concile de Trente. « Les égliſes ſe » plaignent qu'elles ſont deſtituées de la pré- » ſence de leurs époux, dont pluſieurs ſe » comportent mal à leur égard, & plutôt » comme des voleurs, qui ne les voient » qu'en paſſant, pour prendre leurs biens & » s'en aller, que comme des peres & paſ- » teurs, qui doivent demeurer avec elles, » pour les nourrir, les conduire, & les » conſoler. »

Mais on a remarqué que les évêques qui accompliſſent inviolablement la loi de la réſidence (ce qui forme le petit nombre) avoient une piété minutieuſe, inquiete, turbulente, toujours prête à dégénérer en fanatiſme; qu'ils vexoient les habitans de leur dioceſe par un zele aveugle & inconſidéré; tandis que les autres, non réſidans, avoient des lumieres, de la tolérance, aimoient la paix, & ne perſécutoient perſonne: de ſorte que tout le mal, peut-être, qui réſulte de leur

éloignement, c'eſt que l'argent qui leur vient des provinces, ne ſe conſomme pas dans le ſein des provinces même.

Ils publient de tems en tems des mandemens, ouvrage de leurs ſecretaires. Le ſtyle & les idées en ſont preſcrits d'avance. Le meilleur mot de Piron eſt celui-ci : *Avez-vous lu mon mandement ?* lui dit un évêque.... *Oui, monſeigneur ; & vous ?*

CHAPITRE XCII.

Succeſſion des Modes.

POUR voir la ſucceſſion des modes, il n'eſt pas beſoin de s'attacher aux militaires, aux financiers, aux hommes de robe ; il ſuffit de comparer en portraits la ſuite des évêques. Les premiers ont dans l'extérieur la ſimplicité évangélique & la gravité de leur miniſtere ; au ſecond âge, le viſage auſtere, l'ample barbe, l'habit groſſier ont déjà diſparu ; au troiſieme, les évêques

n'offrent plus qu'un air riant, des cheveux qui flottent avec élégance, une parure recherchée. Voyez un de nos prélats peint au ſallon : il a des joues couleur de roſe, des levres purpurines, des yeux qui vous careſſent ; un jeune prélat eſt preſque une beauté.

CHAPITRE XCIII.

Canne.

ELLE a remplacé l'épée, qu'on ne porte plus habituellement. On court le matin, une *badine* à la main ; la marche en eſt plus leſte, & l'on ne connoît plus ces diſputes & ces querelles ſi familieres il y a ſoixante ans, & qui faiſoient couler le ſang pour de ſimples inattentions. Les mœurs ont opéré ce grand changement bien plus que les loix. On n'auroit réuſſi qu'avec peine à interdire le port des armes : le Pariſien s'eſt déſarmé de lui-même pour ſa commodité & par raiſon. Le

duel étoit fréquent, il eſt devenu rare. Les loix ſéveres de Louis XIV n'ont pas eu autant de force ſur les eſprits que la douce & paiſible lumiere de la philoſophie. Les Pariſiens ont ſenti qu'ils ne devoient pas ſe déchirer comme des bêtes féroces pour une chimere qu'on appelle *point d'honneur*. On ſe contredit, on ſe diſpute, on y met quelquefois un peu d'aigreur; mais on ne croit pas qu'on doive pour cela ſe couper la gorge.

Les femmes ont repris la canne qu'elles portoient dans le onzieme ſiecle. Elles ſortent & vont ſeules dans les rues & ſur les boulevards, la canne à la main. Ce n'eſt pas pour elles un vain ornement; elles en ont beſoin plus que les hommes, vu la bizarrerie de leurs hauts talons, qui ne les exhauſſent que pour leur ôter la faculté de marcher.

La canne *à bec de corbin*, qui accompagnoit fidélement la perruque *à trois marteaux*, diſparoît peu à peu, & ne ſe verra bientôt plus que dans la main du contrôleur ou directeur général des finances, qui ſeul eſt dans l'uſage

d'entrer ainſi chez le roi. Nul autre n'y peut porter la *canne*.

Voilà une diſtinction. Et pourquoi cette *canne*, dans une main habile & integre, ſeroit-elle inférieure au *bâton* de maréchal de France ?

Les poëtes ſeront embarraſſés à placer dans leurs vers la *canne* du contrôleur général, avec laquelle il doit gourmander la cupidité financiere ; mais ils uſeront d'une belle métaphore, pour exprimer poétiquement cette *canne* qui ſoutient quelquefois le *ſceptre* & les *bâtons*.

CHAPITRE XCIV.

Aveuglement.

On paſſe à côté les uns des autres ſans ſe connoître. Telle femme qui conviendroit à tel homme, & qui feroit ſon bonheur, en eſt coudoyée rudement, & n'en eſt pas apperçue. Telle perſonne qui poſſede une ame

qui ſympathiſeroit ſi bien avec la nôtre, ſoit d'un cercle ou d'une aſſemblée au moment où nous aurions rencontré ce que nous cherchons en vain depuis tant d'années. Le caractere analogue à notre caractere eſt celui quelquefois dont nous entendons inceſſamment parler, que l'on défigure ſans ceſſe, & que nous calomnions enſuite par écho. Nous ſommes, pour ainſi dire, condamnés dans cette ville immenſe à nous voir ſans nous connoître; nos faux jugemens ſont encore plus communs que nos ſujets d'infortune.

Nos erreurs ſur l'inextricable route de la fortune ſont tout auſſi nombreuſes. Nous tournons dans le labyrinthe, & nous revenons quelquefois au même point après une longue courſe très-fatigante.

Si un homme pouvoit contempler dans tous ſes points le chemin battu des richeſſes & des grandeurs, il ſauroit pourquoi l'un trébuche, pourquoi celui-ci ſe releve du choc qui ſembloit devoir le renverſer, pourquoi celui-là, en tournant la tête, laiſſe

échapper l'occaſion favorable. Il ſeroit comme le ſpectateur d'une partie d'échecs, qui voit les fautes & les moyens de les réparer : mais que ce même obſervateur s'aſſeye à la table de jeu, & qu'il commence la partie ; ſon œil ſe troublera ; il ne ſera plus au point de vue où, parfaitement déſintéreſſé, l'on embraſſe l'enſemble ſans effort.

CHAPITRE XCV.

Cours gratuits.

Au coin des rues vous voyez : *Cours gratuit d'architecture*, *Cours gratuit de langue angloiſe*, *Cours gratuit d'hiſtoire*, *Cours gratuit de belles-lettres*, *Cours gratuit de géographie*, *de langue françoiſe*, *d'orthographe*, *&c.*

Accourez, citadins & provinciaux, accourez, étrangers ! Quoi de plus heureux que d'avoir des maîtres à ſes ordres, qui vous livrent la ſcience *gratis !* Allez les trouver à leurs adreſſes imprimées : vous montez un petit

eſcalier tortueux, fort obſcur ; vous arrivez chez l'homme généreux, prodigue diſtributeur des connoiſſances humaines ; il ſe plaint de l'ingratitude de ſon ſiecle, de l'indifférence coupable du public, qui paſſe devant ſes affiches ſans les regarder ; l'ignorance & la barbarie conſpirent contre ſon établiſſement ; il vous prie de le dédommager des peines qu'il s'eſt données depuis vingt ans pour l'inſtruction publique.

La leçon eſt courte, les plaintes ſont fort longues. Tout ces maîtres vous enſeignent parfaitement tout ce que vous ſavez ; & malgré la méthode particuliere qu'ils ont tous imaginée, il n'y a rien de neuf dans leurs documens. Vous deſcendez l'eſcalier, & vous oubliez la rue, le maître & ſa méthode ; vous ne vous en ſouvenez que quand vous revoyez près de la borne du carrefour, *Cours gratuit :* affiche menſongere, car le tems qu'on y perd eſt aſſurément ce qu'il y a de plus cher au monde, & d'un prix bien au-deſſus de l'argent.

CHAPITRE XCVI.

Bureau de Sûreté.

C'EST un bureau de police établi il y a une trentaine d'années, où tous ceux qui ont été volés vont faire leurs plaintes & obtiennent la facilité de recouvrer leurs effets ſans aucuns frais. Des inſpecteurs de police prennent les déclarations, reçoivent les ordres relatifs à cet objet, & font les diligences pour ſatisfaire les intéreſſés. Des bijoux précieux, après avoir long-tems circulé dans des mains inviſibles, reviennent, comme par enchantement, ſe préſenter à l'œil de celui qui les avoit perdus, ſur-tout quand l'homme qui s'eſt plaint porte un nom.

Il paroît qu'on ménage quelques filoux, & qu'on tolere quelques petits larcins, pour avoir connoiſſance des grands voleurs & des vols ſcandaleux. On s'attache ſur-tout à reconnoître ceux qui ont quelques diſpoſitions à

la violence, & l'on prévient ainſi les meurtres & les aſſaſſinats : ce qui eſt très-bien vu ; car on ne taille le corps dur du diamant qu'avec la poudre du diamant même.

S'il tombe entre les mains de la police un grand nombre d'aventuriers & de filoux, combien lui échappent & trompent ſa vigilance ! Il faut un tel fond d'induſtrie & de reſſources pour vivre dans cette capitale, quand on n'y a ni commerce ni rentes, qu'il n'eſt pas étonnant que l'intrigue & l'agiotage forment le caractere de ce peuple livré à une induſtrie ſourde & dangereuſe.

CHAPITRE XCVII.

Chanſons. Vaudevilles.

QUE *dit-on de moi ?* diſoit Mazarin ce ruſé Italien. *Ils cantent, monſeigneur. — Ils cantent ? Eh bien, laiſſez les canter. S'ils cantent, ils païeront.* C'eſt encore vrai aujourd'hui. Quelques miniſtres n'ont pas voulu nous laiſ-

ſer *canter* pour notre argent : c'étoit là en vérité ſe montrer de bien mauvaiſe humeur.

Point d'événement qui, chez ce peuple moqueur, ne ſoit *enregiſtré* par un vaudeville. Son caractere eſt toujours tourné à l'épigramme, & il répond par le ſarcaſme à tout ce qu'on lui propoſe d'utile.

Ces vaudevilles, pour être ſatyriques, n'en ſont pas toujours moins vrais. Ils ont de tous tems été plaiſans, malins; mais ils deviennent trop durs, trop méchans, depuis que les hommes de cour s'aviſent de les faire ou de les corriger. Ils ont, il eſt vrai, un tact ſur les affaires, & une connoiſſance des hommes publics, qui donnent plus de phyſionomie aux choſes & plus de ſel aux couplets; mais le ſtyle âcre & violent s'y manifeſte, & l'atrocité a pris la place de l'enjouement.

Si la ſuite des vaudevilles offroit mieux l'hiſtoire (c'eſt-à-dire le caractere des perſonnages & le vrai mobile des affaires) que les narrations de tous ces hiſtoriens qui n'ont jamais mis le nez derriere la tapiſſerie, que

faudroit-il penſer des vaudevilles & de notre grave hiſtoire, écrite par Villaret & Garnier ?

Tous ces couplets mordans, qui circulent depuis quelques années, ſont auſſi condamnables par leur fiel qui les empoiſonne, que par leur exceſſive audace. Ce n'eſt plus là le ton du joyeux vaudeville, qui pinçoit ſans déchirer. Les hommes de cour ont dénaturé un genre précieux ; & dans leurs ſourdes vengeances, ils ont accumulé plus de traits affreux que n'en a forgé la jalouſie des écrivains réputés les plus âpres à la domination littéraire.

CHAPITRE XCVIII.

Civilité.

Et la civilité n'en regne pas moins : elle eſt répandue dans preſque toutes les claſſes. C'eſt qu'on a vu qu'elle produiſoit une infinité de bons effets dans la ſociété ; des gens

qui ne ſe touchent qu'un inſtant ont droit d'exiger que ce commerce paſſager ſoit agréable. Sans ce menſonge ingénieux, un cercle ſeroit une arene où les petites & viles paſſions paroîtroient avec toutes leurs difformités. Cette eſpece de politeſſe, généralement adoptée, maſque la férocité de l'orgueil & les écarts de l'amour-propre. On s'eſt offert l'un à l'autre ſous les plus beaux côtés, & la ſurface hideuſe du caractere va ſe dévoiler dans l'intérieur domeſtique devant des yeux qui y ſont accoutumés, ou faits pour ſoutenir cette épreuve. Cependant on a joui, on s'eſt amuſé, & l'apparence des vertus ſociales a conſolé un inſtant de leur peu de réalité. Une robe légere, jetée ſur le moral, eſt donc auſſi néceſſaire peut-être qu'un vêtement l'eſt au phyſique de l'homme.

CHAPITRE XCIX.

Progrès des Arts.

LES arts ſe perfectionnent plutôt que les mœurs, parce que l'on fait infiniment plus de cas des premiers. La cuiſine d'aujourd'hui eſt plus délicate & plus fine, même plus ſaine, que celle qu'on faiſoit il y a quarante ans. On chante, on danſe mieux, ainſi qu'on fait de meilleurs ragoûts. A tout prendre, on joue mieux la comédie. La médecine eſt moins meurtriere, & la chirurgie offre des cures merveilleuſes; la chymie eſt étonnante dans ſes découvertes nouvelles. Nous commençons enfin à ſentir la bonne muſique & à l'adopter. Nos habits ſont moins gênans, plus ſimples, plus frais & plus commodes. On fait de très-jolis vers & avec profuſion. Ce n'eſt plus même un mérite rare: nous avons des livres plus penſés, plus profonds que ceux de l'autre ſiecle, & tout autrement importans.

Je

Je ſuis ſûr que nous ſerons encore ſurpaſſés par la génération future ; car tandis que des eſprits très-chagrins ou très-ignorans crient à la décadence, je vois qu'au lieu de reculer tout avance. Quelques gens de lettres, perpétuellement infatués de leur profeſſion, ne voyant qu'elle dans le monde, pour le ſeul plaiſir de déclamer contre leurs confreres, nieront cette propoſition ; mais chacun d'eux, dans le fond de ſon cœur, ſe croira ſupérieur à ſes rivaux & à ſes devanciers.

CHAPITRE C.

Condamnation.

Les bons livres dont je parle, ſont proſcrits. Connoît-on cette fable, emblême des jugemens de la race mortelle ? Une pluie fatale tomba du ciel, & rendit fous tous ceux qui furent mouillés, même aſſez légérement : c'étoit un jour de fête, & un jour de printems ; tout le monde étoit à la promenade ; un

ſeul homme convaleſcent, & qui gardoit la chambre, grace au toit qui le couvroit, conſerva ſa raiſon. Quand il vit rentrer ſes chers concitoyens, il alla au-devant d'eux, & fut témoin de toutes les extravagances poſſibles, variées ſelon le caractere de chaque individu; l'un faiſoit le *roi*, l'autre le *général d'armée*, celui-ci le *pontife*, parce qu'il avoit été le plus mouillé. L'homme ſain & ſauf voulut les guérir de leur folie, en leur repréſentant qu'ils n'étoient pas tout-à-fait dans leur bon ſens. — C'eſt toi, maraud, s'écrierent-ils d'une commune voix, c'eſt toi qui déraiſonnes. Ta fievre quarte, dont tu n'es pas guéri, en eſt la cauſe. — Eh, mes amis! je vous réponds que vous avez beſoin d'ellébore. — Nous, nous! dirent-ils tous en chorus: vois tous les corps qui te condamnent, & réſiſte à ce poids d'autorités; allons, rétracte-toi, *amende honorable*, *à genoux*, & confeſſe que c'eſt toi qui es fou, téméraire, extravagant, maniaque; que nous ſommes ſages à la tête des conſeils, à la tête des

armées, à la tête des tribunaux, & que nous devons te châtier pour ton bien, trop indulgens de ne point t'infliger une peine plus sévere.... Que put faire alors celui dont le ciel avoit épargné l'intelligence ? Ce fut d'avouer au milieu du consistoire, qu'ils avoient raison puisqu'ils faisoient des arrêts, & de voir *brûler son livre* en remerciant Dieu de n'être pas brûlé lui-même.

CHAPITRE CI.

Méchans.

TANDIS que l'on fronde, que l'on déchire les talens, que l'on rabaisse les vertus, qu'on affiche l'incrédulité, sur le noble motif des actions généreuses, on use d'une complaisance accueillante envers le vice. On a fait un dialogue en vers, lu à l'académie françoise, *sur le traitement que l'on doit dans la société aux gens vicieux.* On y examine de quel air on doit aborder un *méchant*, un

fourbe, un *fripon*. On penche pour des maximes tolérantes & moins ſéveres que celles qui régnoient chez nos aïeux, qui ne recevoient point avec amitié des gens qu'ils mépriſoient. On s'éleve dans ce dialogue contre le moraliſte auſtere qui exigeroit que chaque homme ſentît ce zele utile & profond qui proſcrit le *méchant*.

Loin de traiter rigoureuſement l'homme diffamé, le poëte a fait ce vers qui eſt devenu proverbe :

Et je ſoupe à merveille à côté d'un fripon.

Il me paroît qu'il vaudroit mieux ſouper chez ſoi moins délicatement, & ſouper avec de bonnes gens & d'honnêtes gens. Le voiſinage d'un fripon doit nuire, ſi je ne me trompe, autant à l'appétit qu'à la cordialité. L'auteur du dialogue, on le ſent bien, a voulu ſatisfaire à la fois la morale & la prudence : mais que reſtera-t-il donc à l'honnête homme, ſi l'on fait à peu près le même accueil au fripon ?

Au reſte, je ne condamne point le poëte,

il n'a été dans ſa piece de vers que le fidele interprete de ce qu'on appelle *la bonne compagnie.*

CHAPITRE CII.

Bonne Compagnie.

ELLE exiſte réellement ; mais comme un nouveau mot parmi nous annonce aſſez ordinairement un nouveau ridicule, on a fait un uſage abuſif depuis pluſieurs années de cette expreſſion qui a ſuccédé à celle de *bon ton.* La bonne compagnie peut avoir plus d'un local : l'opulence ne la ſuppoſe pas ; la médiocrité ne l'exclut point. Elle eſt parmi ceux qui ont le moins de prétention à ce titre, ſi ſouvent cité, ſi peu défini. Chaque ſociété aujourd'hui y prétend excluſivement. De là des ſcenes fort plaiſantes : le préſident ſoutient que le conſeiller n'a pas le ton de la bonne compagnie ; le maître des requêtes fait le même reproche au financier ; le négociant

trouve l'avocat empeſé, & celui-ci ne veut pas voir le notaire. Il n'y a pas, juſqu'au procureur, qui ne faſſe la ſatire de ſon voiſin l'huiſſier priſeur. Ces accuſations réciproques mériteroient les crayons d'un Moliere.

CHAPITRE CIII.

Naïveté.

Ce que je cherche dans la bonne compagnie, ce qu'on n'y trouve pas, c'eſt la naïveté. Quoi de plus rare dans nos mœurs & dans nos converſations? C'eſt un ſiecle triſte que celui où cette qualité charmante ſemble avoiſiner la ſottiſe, où un aveu libre de la diſpoſition habituelle de notre eſprit & de notre cœur fait rougir je ne ſais quelle pudeur, & arrache le ſourire de la malignité. L'artifice gâte tout, il ôte à la nature ſon coloris & ſes graces, il éteint cette ſenſibilité qui aime à ſe répandre avec aiſance & liberté, il reſſerre l'ame, il efface cette cordialité qui donnoit de la vie à tout.

Qui ne voudroit rencontrer la Fontaine, au lieu de Boſſuet ou de Boileau ? On ſe moquoit du bon homme aſſez neuf à pluſieurs uſages de la vie. Il durera plus que nous, diſoit Moliere.

CHAPITRE CIV.

Uſage du Monde.

Il appartient à quiconque a reçu une certaine éducation ; c'eſt au fond *le ſavoir vivre*. Un étranger peu au fait des uſages ſera d'abord bien des fautes ; mais s'il eſt bien né, il ne tardera pas à reconnoître & à ſaiſir les nuances.

On ne peut définir par écrit ce que c'eſt que *l'uſage du monde*. La théorie vous fera faire mille gaucheries ; la pratique de quelques mois vous apprendra mieux que toutes les réflexions, à vous tirer d'un nombre infini de ſituations, & à bien diſtinguer ce que vous devez aux lieux, aux tems, aux choſes & aux perſonnes.

L'homme de génie, encloîtré ou ſortant de la pouſſiere du cabinet, paroîtra ſouvent ridicule en voulant être poli.

Une dame deſirant depuis long-tems de faire connoiſſance avec le célebre M. Nicole, pria un jour ſon directeur de vouloir bien le lui amener, & de l'engager même à venir manger ſa ſoupe. Il vint; & comme il n'y a chere que de dévote & de directeur, & que les meilleurs vins ne furent point épargnés à nos deux apôtres, le bon M. Nicole, qui n'avoit jamais fait ſi bon dîner en ſa vie, & à qui le champagne & le muſcat avoient un peu brouillé les idées, dit en prenant congé de la pieuſe dame : *ah, madame, que je ſuis pénétré de vos bontés & de vos politeſſes! Non, rien n'eſt ſi gracieux que vous; en verité vous êtes charmante en tout, & l'on ne peut qu'admirer vos appas & ſur-tout vos beaux petits yeux.* Le directeur qui l'avoit préſenté, & qui avoit plus d'uſage du monde, ne manqua pas, dès qu'ils furent ſortis de l'appartement de madame, & en deſcendant l'eſca-

lier, de lui faire des reproches ſur ſa ſimplicité. *Eſt-ce que vous ne ſavez donc pas*, dit-il, *que les dames ne veulent point avoir de petits yeux ? Si vous vouliez lui dire quelque choſe de flatteur là-deſſus, il falloit au contraire lui faire entendre qu'elle avoit de beaux grands yeux.* — Croyez-vous ça, monſieur ? — Comment, ſi je le crois ! aſſurément. — Ah mon dieu ! que je ſuis mortifié de ma balourdiſe ! Mais, paix ; je m'en vais la réparer. . . Et tout de ſuite notre bon perſonnage, ſans que l'autre pût le retenir, remonte chez la dame, lui fait ſes excuſes, & lui dit : *ah, madame, pardonnez la faute que je viens de commettre vis-a-vis d'une perſonne auſſi aimable que vous. Mon digne confrere, qui eſt plus poli que moi, vient de me la faire appercevoir. Oui, je vois que je me ſuis trompé en effet ; car vous avez de très-beaux grands yeux, le nez, la bouche & les pieds auſſi.*

Fin du Tome premier.

TABLE

DES CHAPITRES.

CHAPITRE I. *Coup-d'œil général.* page 1
CHAP. II. *Les Greniers.* 10
CHAP. III. *Groſſeur démeſurée de la Capitale.* 12
CHAP. IV. *Phyſionomie de la grande Ville.* 17
CHAP. V. *Les Carrieres.* 20
CHAP. VI. *Où eſt le Gouvernement féodal ?* 22
CHAP. VII. *Patrie du vrai Philoſophe.* 25
CHAP. VIII. *De la Converſation.* 28
CHAP. IX. *La nouvelle Athenes.* 31
CHAP. X. *Jouiſſances.* 33
CHAP. XI. *Dangers.* 34
CHAP. XII. *Avantages.* 36
CHAP. XIII. *Eſprit raffiné.* 37
CHAP. XIV. *Pour qui les arts ? Hélas !* 38

CHAP. XV. *Au plus pauvre la beſace.* 39
CHAP. XVI. *Manque de ſignes.* 43
CHAP. XVII. *Argenterie.* 46
CHAP. XVIII. *Gaieté.* 49
CHAP. XIX. *Beſoins factices.* 51
CHAP. XX. *Le Bourgeois.* 52
CHAP. XXI. *Population de la Capitale.* 59
CHAP. XXII. *Voiſinage.* 64
CHAP. XXIII. *Des Cheminées.* 67
CHAP. XXIV. *Crainte fondée.* 69
CHAP. XXV. *Caractere politique des vrais Pariſiens.* 72
CHAP. XXVI. *Des parfaits Badauds.* 74
CHAP. XXVII. *Petites Bourgeoiſes.* 80
CHAP. XXVIII. *Jeune Mariée.* 84
CHAP. XXIX. *Le Pariſien en province.* 87
CHAP. XXX. *Du Tems.* 88
CHAP. XXXI. *Eſcrocs polis, Filoux.* 90
CHAP. XXXII. *Perruquiers.* 98
CHAP. XXXIII. *Porteurs de ſel.* 102
CHAP. XXXIV. *Poiſſons de mer.* 104
CHAP. XXXV. *Taxe des Pauvres.* 105
CHAP. XXXVI. *L'Ortographe publique.* 107

CHAP. XXXVII. *Antiquités.* 111
CHAP. XXXVIII. *Mon Grand-Pere.* 115
CHAP. XXXIX. *Gare ! Gare !* 117
CHAP. XL. *Ruiſſeaux.* 120
CHAP. XLI. *Fonte des ſuifs.* 121
CHAP. XLII. *Boucheries.* 123
CHAP. XLIII. *L'Air vicié.* 126
CHAP. XLIV. *Foſſes vétérinaires.* 136
CHAP. XLV. *Détermination de l'habitude.* 137
CHAP. XLVI. *Noyés. Vapeurs du charbon.* 140
CHAP. XLVII. *Chambres garnies.* 147
CHAP. XLVIII. *Fiacres.* 150
CHAP. XLIX. *Porteurs d'eau.* 154
CHAP. L. *Le Pont-Neuf.* 156
CHAP. LI. *Pont-Royal.* 163
CHAP. LII. *Charmant Coup-d'œil.* 165
CHAP. LIII. *Boulevards.* 168
CHAP. LIV. *Nos Grand'-Meres.* 169
CHAP. LV. *Des groſſes Fortunes.* 172
CHAP. LVI. *Les Dîneurs en ville.* 176
CHAP. LVII. *Le Monarque.* 182

CHAP. LVIII. *Mobilité du Gouvernement.* 183
CHAP. LIX. *Eſpions.* 184
CHAP. LX. *Les Colporteurs.* 188
CHAP. LXI. *Hommes de la Police.* 194
CHAP. LXII. *Le Guet.* 196
CHAP. LXIII. *Lieutenant de Police.* 201
CHAP. LXIV. *Incendies. Pompes.* 208
CHAP. LXV. *Réverberes.* 212
CHAP. LXVI. *Enſeignes.* 215
CHAP. LXVII. *Les Halles.* 216
CHAP. LXVIII. *Marchés.* 220
CHAP. LXIX. *Quai de la Vallée.* 222
CHAP. LXX. *Tables d'Hôte.* 225
CHAP. LXXI. *Cafés.* 227
CHAP. LXXII. *L'Homme aux cent ſoixante millions.* 231
CHAP. LXXIII. *Faiſeurs de Projets.* 234
CHAP. LXXIV. *La Douane.* 237
CHAP. LXXV. *Tréſor Royal.* 239
CHAP. LXXVI. *Rentiers.* 242
CHAP. LXXVII. *De l'Habit noir.* 246
CHAP. LXXVIII. *Les Egréfins.* 248
CHAP. LXXIX. *Batteurs de Pavé.* 250

CHAP. LXXX. *Pays Latin.* 252
CHAP. LXXXI. *Colleges, &c.* 253
CHAP. LXXXII. *Anatomie.* 257
CHAP. LXXXIII. *La Sorbonne.* 262
CHAP. LXXXIV. *Les Ecrivains des Charniers-Innocens.* 266
CHAP. LXXXV. *Le Fauxbourg Saint-Marcel.* 268
CHAP. LXXXVI. *Le Marais.* 272
CHAP. LXXXVII. *Portrait d'une Dévote du Marais.* 276
CHAP. LXXXVIII. *On bâtit de tous côtés.* 277
CHAP. LXXXIX. *Ameublemens.* 283
CHAP. XC. *Abbés.* 286
CHAP. XCI. *Evêques.* 289
CHAP. XCII. *Succeſſion des Modes.* 292
CHAP. XCIII. *Canne.* 293
CHAP. XCIV. *Aveuglement.* 295
CHAP. XCV. *Cours gratuits.* 297
CHAP. XCVI. *Bureau de Sûreté.* 299
CHAP. XCVII. *Chanſons. Vaudevilles.* 300
CHAP. XCVIII. *Civilité.* 302

CHAP. XCIX. *Progrès des Arts.* 304
CHAP. C. *Condamnation.* 305
CHAP. CI. *Méchans.* 307
CHAP. CII. *Bonne Compagnie.* 309
CHAP. CIII. *Naïveté.* 310
CHAP. CIV. *Uſage du Monde.* 311

68

192 - 205

208 - 216

11/13

WBat-IV

(Mercier)
27968a